





DU

COURAGE CIVIL,

ET DE L'ÉDUCATION

PROPRE A INSPIRER

LES VERTUS PUBLIQUES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vielle-Monnaie, n° 12.

DU

COURAGE CIVIL,

ET DE L'ÉDUCATION

PROPRE A INSPIRER

LES VERTUS PUBLIQUES;

PAR HYACINTHE CORNE,

CONSEILLER-AUDITEUR A LA COUR ROYALE DE DOUAI.

OUVRAGE QUI A REMPORTÉ LE PRIX
PROPOSÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE,
AU CONCOURS DE 1828.



PARIS,

J.-P. GAYET, LIBRAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 20.

1828.

SOCIÉTÉ

DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

Président honoraire.

M. le duc de Broglie, pair de France.

Président.

M. Guizot.

Vice-présidents.

MM. Ternaux.
Le comte Verhuell, pair de France.
Stapfer.
De Rémusat.

Secrétaire-général.

M. Mahul.

Secrétaires.

MM. Le vicomte Dejean.
Partarrieu Lafosse.
Doin.
Appert.
Roux.
Carnot.

COMMISSION

Pour le prix à décerner au meilleur Mémoire sur le Courage civil.

MM. André.
Benjamin Constant.
Le vicomte Dejean.
De Guirard.
De Salvandy.

MM. Artaud.
Coulmann.
Stapfer.
Thayer.

SÉANCE DU 24 AVRIL 1828.

Extrait du procès-verbal.

La Société, après avoir entendu le rapport de M. Coulmann, organe de la commission chargée de l'examen des Mémoires envoyés au concours sur le Courage civil, décide que le prix de 500 francs proposé pour le meilleur mémoire sur ce sujet, sera décerné à celui inscrit sous le n° 2, et portant pour épigraphe :

Relevés à la dignité de citoyens,
il nous faut des vertus civiques.

M. le président proclame que l'auteur de ce mémoire est M. Hyacinthe Corne, conseiller-auditeur à la cour royale de Douai, et que la Société lui décerne le prix proposé.

PRÉFACE.



DEPUIS le jour où la Société de la Morale chrétienne mit au concours le sujet de cet ouvrage, la face politique de la France a bien changé. Est-il aujourd'hui superflu de parler de courage civil?

Non certes. Il y avait dans la question proposée tout autre chose qu'un sujet de circonstance; il y avait une pensée profonde, et qui regarde surtout l'avenir; cette pensée est restée entière. Nous ne faisons que de naître à la vie publique, les institutions sont conquises, les mœurs sont à créer. Le courage civil doit être l'âme de cette existence nou-

velle. Où se montre-t-il, si ce n'est comme une vertu d'exception? Chercher les moyens de faire pénétrer au sein des générations nouvelles cet élément de force, cette garantie de vitalité civique, c'est au moins travailler dans un grand intérêt social. La perspective d'un tel but et l'honorable suffrage qui a déjà récompensé mes efforts, m'ont encouragé à publier cet ouvrage.

DU

COURAGE CIVIL,

ET DE L'ÉDUCATION

PROPRE A INSPIRER

LES VERTUS PUBLIQUES.



1

INTRODUCTION.

Le perfectionnement social ne peut pas sortir complet et fini des mains d'une seule génération ; il est l'œuvre immense du temps; de siècle en siècle il avance, mais souvent par secousses; ses progrès sont inégaux, ses efforts semblent quelquefois se contrarier, et leurs résultats sont lents à se mettre en harmonie. Ainsi la civilisation, en adoucissant l'âpreté des mœurs, semble avoir usé l'antique énergie des caractères, et dans un siècle de lumières, c'est la force qui nous manque. Mais gardons-nous d'accuser un grand œuvre, parce qu'il est encore inachevé; êtres d'un jour, laissons aux siècles d'accomplir leur travail; ayons foi dans l'avenir.

Cependant la société souffre; elle a droit de se plaindre, de rechercher les causes du mal, et de s'inquiéter du remède. Son existence est

liée à l'accomplissement des devoirs de tous, et beaucoup manquent de conscience pour les remplir; son intérêt est lié à l'exercice des droits de tous, et beaucoup manquent d'énergie pour en user; de là atteinte au pacte social, relâchement des mœurs publiques, et un long cortége de crimes et de malheurs généraux et particuliers.

Le point où la marche de la civilisation vient d'atteindre, augmente encore la honte et le danger de cette faiblesse. La grande lutte qui a rempli tant de siècles, s'achève en ce moment; l'empire de la force s'écroule; le règne du droit commence. Hommes nouveaux, nous ne pouvons nous passer de vertus nouvelles. Élevés par des institutions libres à la dignité de citoyens, il nous faut désormais le courage qui s'exerce au dedans de la cité, qui soutient les caractères, défend ou revendique les droits de tous, contient l'ardeur des usurpations, et fait un rempart à la loi; il nous faut le courage civil. Là est toute la vitalité du corps politique; sans lui, de quoi serviraient de vaines formes que n'animerait plus leur principe de force et d'action? Impuissantes pour protéger contre l'attaque, elles ne serviraient qu'à la

couvrir, et, sous des apparences qu'on aurait appris à respecter, l'arbitraire travesti se fortifierait dans l'État, et légitimerait tous ses excès.

Des hommes de bien ont senti ce danger. Non contents d'appeler de leurs vœux, de recommander par leur exemple la vertu qui fait des citoyens consciencieux et énergiques, ils se sont adressés, pour la faire naître et la répandre, aux lumières et au patriotisme de tous ceux à qui les intérêts publics sont chers; ils ont demandé à une philosophie généreuse et franche, quelles sont les causes de tant de faiblesses qui nous dégradent, quelles sont les sources où peuvent aller se retremper les âmes.

Heureux qui répondrait dignement à un si noble appel! Une gloire civique couronnerait son front..... Il y aura toujours quelque honneur à s'être associé à une grande et belle pensée; cet honneur, du moins, nous voulons pouvoir le réclamer. Dans ce siècle où les idées saines s'épandent à grands flots, à peine pouvons-nous espérer d'être utiles; mais il nous reste la douce pensée, qu'en cherchant à rendre les autres meilleurs, on travaille à le devenir soi-même; et puis il y a dans une œuvre du

genre de celle que nous entreprenons je ne sais quel engagement honorable qu'on contracte avec une sainte ferveur. Parler d'une vertu dans sa jeunesse, il semble que ce soit une garantie contre ses propres faiblesses qu'on se donne pour la vie entière.

Première Partie.

DE LA NATURE

DU COURAGE CIVIL,

ET

DE SA RARETÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine du courage civil, de ses principes et de ses effets.

Le courage civil n'est pas une de ces vertus primitives, gravées uniformément dans tous les cœurs, qui s'éveillent avec la conscience, et s'accomplissent comme par instinct. C'est une vertu de l'homme civilisé, combinée d'éléments divers, modifiée par des circonstances sociales; c'est en remontant aux sources d'où émane toute énergie de l'âme que nous saisirons mieux le principe et la nature de celle que la société est en droit d'attendre de chaque citoyen.

La vie de l'homme est un combat de tous les instants; au dehors, au dedans de lui-même, il retrouve partout nécessité de lutter, nécessité de vaincre; c'est la loi de sa nature; c'est au dehors la condition de son existence, et au dedans celle de sa moralité.

Sans cesse aux prises, ou avec les puissances extérieures, ou avec les passions de son âme, il a besoin d'une double force; l'une, ardente et pleine d'audace, mue par l'instinct de la conservation, et qui court au devant du danger pour le prévenir ou l'écarter; l'autre, intérieure et calme, auxiliaire de la conscience, et qui assure son triomphe sur les suggestions des instincts dépravés; l'une est la bravoure, l'autre c'est la vertu. Dieu mit cette double force dans le cœur de l'homme, le sens intime la lui révèle, sa liberté lui dit d'en user, et sa raison s'offre d'en régler l'exercice.

Au milieu des complications de notre ordre social et dans une sphère agrandie, la bravoure, transportée de la défense personnelle à la défense de la sûreté générale d'un État, est devenue le courage militaire; et la vertu, luttant dans le sein de la cité contre l'intérêt propre et en faveur des plus nobles principes de morale et d'utilité publiques, se transforme en courage civil.

Le courage militaire est cette force d'âme qui fait qu'un citoyen, substituant la patrie à ses intérêts les plus chers, épouse sa querelle, défend ses droits, et venge ses injures, au péril

de sa vie, au prix de tout son sang. Ce courage, qui est une des plus hautes vertus de l'homme, ne le confondons pas avec cette valeur vulgaire à laquelle tant de soldats ont pu s'élever : celle-ci n'est qu'une ardeur naturelle du sang, excitée par un certain génie aventureux qui recherche le danger comme une émotion forte; son inspiration est spontanée, ses efforts sont brusques et rapides; impétueuse comme la colère, elle est souvent aveugle comme elle, et n'affronte les périls avec tant d'audace, que parce qu'elle n'a pas su les mesurer. Le véritable courage militaire n'est pas une simple force d'action, c'est une énergie morale que la réflexion guide, que le sentiment échauffe; son intrépidité est calme, il sait voir de loin le danger, il en calcule l'étendue et les chances; mais si le devoir l'ordonne, il sait aussi s'y précipiter et mourir : c'est l'héroïsme d'un Décius, d'un d'Assas, et de ces nouveaux Léonidas qui ont rajeuni de leur sang le laurier des Thermopyles.

Moins simple dans son principe, plus variable dans ses applications, le courage civil semble se refuser à une définition unique et rigoureuse; souvent même on l'a confondu avec de

hautes vertus dont il partage l'origine ; on a souvent donné son nom à la magnanimité et à la constance.

Ainsi, par opposition au courage qui se déploie sur les champs de bataille, on a appelé courage civil toute énergie qui se concentre dans des efforts intérieurs, et cette fermeté d'âme, basée sur la conscience, qui se roidit contre les injustices des hommes, contre les coups du sort, et cette vertueuse résignation qui fait qu'un homme descend de son rang, de sa gloire, et quelquefois même marche à la mort, d'une âme stoïque, d'un front serein.

Socrate boit la cigüe, ses amis sont en pleurs ; il leur parle tranquillement des cieux.

Épictète est esclave ; sous les chaînes, sous les coups d'un maître féroce, il ne s'indigne pas, il s'applaudit de devenir meilleur.

Un roi est tombé du trône sur l'échafaud... il aime encore, il pardonne.

Un homme a vu l'Europe à ses pieds ; il survit à sa prodigieuse fortune, il a dédaigné de mourir.

Illustres exemples, qui fixent les limites où la grandeur d'âme peut atteindre ! Sublimes vertus, qui font l'orgueil de l'histoire, et qui ne

souffrent même pas d'être proposées pour modèles!.. Elles n'ont rien sans doute à envier au courage civil en éclat et en grandeur, mais enfin des différences bien tranchées les en distinguent.

La constance qui protége les grands caractères contre les faiblesses de l'humanité et la flétrissure des chagrins et du malheur, n'est au fond qu'une force de résistance, qu'une vertu défensive. Le courage civil, au contraire, demande résolution et mouvement au dehors; il suppose le libre arbitre placé entre la loi morale et l'intérêt personnel, et faisant effort pour se ranger du parti de la conscience. En le prenant ainsi dans son plus large principe, le courage civil est celui qui s'exerce au dedans de la société, quand la vertu doit lutter pour le devoir contre un grand obstacle, ou un intérêt puissant.

Il peut y avoir de ce courage même dans la stricte probité, alors qu'une infraction de la loi morale nous promet un vaste avantage, ou peut nous soustraire à une grande infortune; mais en général la probité ne s'élève pas jusqu'au courage; elle est trop bien étayée de toutes parts, et par la force du sentiment intime, et par les

principes de l'honneur, et par tout l'échafaudage des lois pénales, pour qu'il soit laissé beaucoup de mérite à la résistance et au triomphe.

Le plus beau théâtre où le courage civil ait pu quelquefois se produire avec splendeur, est celui des hautes fonctions de l'État; soit celles que, dans le gouvernement démocratique, le talent, les vertus, le zèle patriotique, ou la faveur populaire, assignent à quelques grands citoyens; soit celles où, dans les monarchies, la naissance, le crédit, ou la faveur du prince, font monter quelques hommes privilégiés. Dans ces postes éminents, l'homme perd, pour ainsi dire, son individualité; il ne s'appartient plus. Honneurs et puissance pour lui ne sont pas un don gratuit, mais un contrat qui l'oblige. En échange, il se doit tout entier; le bien public le réclame; il faut qu'il soit l'ennemi de tous ses ennemis, et que, toujours travaillant au progrès du vrai et du juste, il soit toujours prêt à repousser la passion et la force, de quelque part qu'elles fassent irruption. Ce rôle est grand et pénible, et les plus beaux caractères sont à peine à sa hauteur. Mais tous ses sacrifices sont payés en gloire et en immortalité.

Ainsi dans les républiques antiques ont

brillé ces grands citoyens, qui, ne considérant leur élévation que comme un illustre holocauste, savaient immoler à la justice tous leurs intérêts; au devoir, toutes leurs affections; au salut du peuple, leur fortune, leur vie, et la faveur même du peuple, et le soin même de leur gloire présente. Ainsi, dans l'histoire des gouvernements monarchiques, à travers un chaos de guerres et d'intrigues obscures, ont conquis une place honorable, quelques hommes qui, à la tête des provinces, au sein des grands corps de magistrature, dans les conseils même des rois, ont su braver les fureurs des factions, résister à l'attrait d'une enivrante popularité, ou au milieu du silence de la peur, au-dessus des applaudissements de la flatterie servile, faire entendre des voix courageuses, et protester, par une glorieuse résistance, contre la bassesse et les excès d'une politique qui n'avait plus la vertu et l'intérêt public pour mobile et pour but. La postérité récompense chaque jour de sa religieuse admiration ce qu'ont bravé et souffert pour la justice ou la patrie, les L'Hôpital, les Harlay, les Molé, les Thomas Morus (1). A ces grands

(1) Voir les notes à la fin du volume.

noms, consacrés par les siècles, déjà elle en associe d'autres, tirés des annales même de cette révolution, contemporaine de nos pères, dont le mouvement si entraînant et si exalté a porté si loin les âmes dans la vertu comme dans le crime. Les révolutions se feraient presque pardonner leurs excès par les grands caractères qu'elles font surgir, par les héroïques exemples qu'elles accumulent pour les âges paisibles.

Illustres mânes de tant de victimes, dont le dévouement sanctifia l'échafaud; femmes, de qui beaucoup d'hommes pouvaient apprendre à aimer la patrie et à mourir; citoyens, qui, sous la hache et le poignard, délibériez pour le salut de l'État; guerriers, qui reveniez vainqueurs vous incliner devant la loi, même lorsque d'envieux décemvirs en faisaient contre vous un instrument de mort; et toi, Malesherbes, dont la gloire si sainte et si pure me semble dominer toutes ces autres gloires; toi, l'ami et presque le courtisan du malheur, toi qui sur les débris du trône revendiquas l'honneur de défendre ton roi, et qui scellas de ton sang la sublime ingénuité de ta grande âme; héros et martyrs du devoir, je voudrais pouvoir ici m'arrêter en contemplation de vos nobles

images; je voudrais pouvoir vous proposer pour modèles de courage civil aux hommes de tous les âges, aux citoyens de tous les rangs!... mais je dois me défendre d'une illusion qui a ses dangers, et prendre garde de manquer le but pour avoir voulu trop haut attacher mes regards.

En effet, le courage par lequel s'illustrent les hommes éminents, s'approche souvent du sublime, et par l'élévation même de ceux qui le déploient, et par les grandes choses qu'il leur fait accomplir. Ce n'est pas sous des formes si imposantes qu'il convient de présenter à tous le courage du citoyen; il effraierait la faiblesse humaine. Les hommes ne sont déjà que trop portés à placer la vertu si haut, qu'ils puissent se croire dispensés d'y atteindre; et il leur en coûte moins de l'admirer comme effort héroïque, que de l'admettre comme pratique nécessaire.

Ce genre de courage d'ailleurs ne peut être que le partage du petit nombre; c'est une vertu de position, et, pour ainsi dire, de privilége; il n'y a là rien pour les masses. Or, en politique comme en morale, c'est aux masses, avant tout, qu'il faut songer. Là sont les peu-

ples, les mœurs publiques, le fort et le faible des États, tous les germes de prospérité ou de mort; c'est au sein des masses que s'agitent et se résolvent tous les problèmes de civilisation. Qu'importe que quelques hommes, bien en avant de la marche générale, voient, sentent, embrassent des vérités ou des vertus que le commun des hommes ne peut encore ni apercevoir ni comprendre? si les multitudes demeurent inertes, aveugles ou égarées, ils n'auront que la puissance de protester contre leurs écarts, et de prédire leurs malheurs.

C'est un des grands mérites de notre époque d'avoir saisi cette vérité. Nous lui devons, dans les arts et les sciences économiques, un vaste progrès vers l'utile. On bâtit moins de palais, on dessine moins de parcs magnifiques; mais on ouvre des canaux au commerce, on assainit la demeure de l'artisan; son vêtement et sa nourriture s'améliorent. Que la morale politique marche aussi dans cette nouvelle voie; qu'elle abandonne le faste des panégyriques pour l'exposé des devoirs obscurs; qu'elle livre à leurs propres forces les hommes qu'un grand élan entraîne aux grandes choses; le sublime, comme le génie, ne s'enseigne pas, il naît

d'inspiration ; mais qu'elle dirige tous ses efforts contre l'apathie et l'ignorance de la multitude ; qu'elle préconise et professe sans relâche ces vertus de tous les instants et de toutes les positions que rien ne rehausse, mais qui, s'infiltrant dans les esprits et dans les mœurs, forment à la longue la base solide et durable sur laquelle peuvent s'élever un jour le bonheur et la gloire de l'humanité.

Nous saurons donc résister au charme de peindre des héros, pour nous occuper de l'homme vulgaire. Nous renoncerons à détailler tout ce qui entre de noblesse et d'éclat dans la force d'âme des grands personnages historiques, pour chercher si, au niveau et à la portée de tous, il n'existe pas un genre de vertu que la société ait droit de réclamer de chacun de ses membres, et qui, dans les jours difficiles, devienne, sous le nom de courage civil, la garantie de la morale et des droits publics.

Elle existe, cette précieuse vertu, simple comme la probité, obligatoire comme elle ; ni l'humilité ni l'élévation du rang n'en dispensent ; elle est de tous les temps, elle suit l'homme dans toutes les positions de sa vie extérieure ; elle ne lui demande que d'accomplir

et de faire respecter le pacte social, et ce n'est au fond que la morale de l'honnête homme, transportée dans les actions du citoyen.

La société repose sur un contrat; nous vivons sous sa garantie ; il assure l'inviolabilité de nos personnes et de nos biens, le libre exercice de nos facultés. En acceptant les bienfaits qu'il confère, nous avons accepté les charges qu'il impose, et, avant tout, l'obligation de le maintenir et de le défendre. Au sein de la société, tous se meuvent et travaillent dans l'intérêt de notre sûreté, de notre liberté, de notre propriété, depuis le pouvoir qui fait les lois, jusqu'au plus obscur agent qui veille à leur observation ; à leur tour, tous ont droit d'attendre de nous l'exécution franche et entière de la part du contrat qui nous regarde, et c'est la plus stricte équité qui nous trace le code de nos devoirs civiques. Propriétaires, elle nous ordonne de subvenir, dans une juste proportion, à toutes les charges de l'État; électeurs, de ne confier le soin de nous représenter qu'à des hommes qui comprennent bien une si haute mission, et non moins probes qu'habiles; mandataires de la nation, d'être prêts à tout sacrifier à la défense de ses droits; dépositaires

du pouvoir, d'en user toujours en vue des seuls intérêts publics; citoyens de tous les rangs, d'appuyer de toute la force d'une opinion sage et éclairée le maintien de l'ordre, de la morale publique et des lois, et, dans des temps calamiteux, d'en provoquer le rétablissement par une généreuse manifestation du sentiment patriotique. Tel est le devoir, telle est la vertu de l'homme social.

Mais cette vertu a ses combats et ses dangers; au sein des sociétés, mille passions vivent des abus et des excès qui faussent le pacte social; elles redoutent par-dessus tout cette candeur du citoyen honnête, qui se révolte de toute atteinte à l'intégrité des institutions et des mœurs publiques. Aucun dégoût n'est épargné à cet incommode censeur; on le harcèle, on le fatigue; on tente l'un après l'autre tous ses côtés faibles. D'abord c'est la séduction qui hasarde auprès de lui ses doucereuses paroles; si elle n'ose le corrompre, elle essaie du moins de le convertir au dogme perfide de ce quiétisme politique qui s'en repose sur d'apparentes intentions, et autorise le mal à force de le souffrir. N'a-t-on pu vaincre ou tromper sa consciencieuse énergie; continue-t-il à marcher

d'un pas ferme dans la route que le devoir lui trace, il entend autour de lui de sourdes menaces, il voit des piéges et des dangers semés sous ses pas; quelquefois il faut qu'il lutte corps à corps, et souvent il n'arrive au but que frappé dans ce qu'il a de plus cher, vainqueur mutilé et qui n'a sauvé que sa conscience. C'est ainsi que la vertu sociale, sans sortir de son rôle simple et modeste, peut s'élever jusqu'au dévouement, et devient un véritable courage civil.

C'est à ce courage, ainsi conçu, et dont les bornes reculent si loin, que j'ai consacré cet écrit. Placé moins haut dans l'admiration des hommes que ces vertus sublimes dont j'ai rappelé quelques modèles, il n'est pas d'une origine moins noble, et plus qu'elles peut-être il est empreint d'une austérité religieuse, qui compense ce qu'on lui refuse en éclat et en grandeur. Sa base est une âme pure et ferme, qui a le sentiment de sa dignité et de ses droits, et une probité rigoureuse qui s'enchaîne à tout ce qui est devoir, et déifie la conscience. Quelque sévère d'ailleurs que soit son principe, il n'exclut pas l'enthousiasme, et dans les cœurs généreux il peut s'échauffer de ce que le plus

noble amour de la patrie a de tendre et de brûlant. Mais ce qui fait son excellence en morale, c'est qu'il a des degrés. Si, d'un côté, il s'élève à la hauteur des vertus d'élite, de l'autre, il touche aux devoirs les plus ordinaires de la vie. On peut s'y former lentement; il n'exige pas que d'un premier élan on surmonte les plus pénibles obstacles. S'il ne frappe point par de hautes apparences, par cela même il effraie moins. On peut se nourrir dans l'ombre des sentiments qui font sa force, et au jour du danger, on sera tout étonné de se trouver quelque chose d'un courage qu'on n'aurait jamais eu la hardiesse de se donner, s'il avait fallu d'abord en faire une étude spéciale et une profession ouverte.

Enfin, l'immense avantage de cette vertu, c'est qu'elle est du domaine de l'éducation. Toutes les âmes sont de nature à la comprendre et à s'en pénétrer; il n'y a rien en elle qui en fasse la vertu exclusive des hommes extraordinaires. Elle peut se réduire en principes, se former avec les idées et les sentiments de la vie commune, se transmettre avec les habitudes, et, par un progrès insensible, s'emparer peu à peu des générations nouvelles, et opérer sans

secousse une immense révolution d'esprit et de tendance dans les choses de la politique et de la morale.

Un peuple chez qui cette vertu aurait pénétré dans les mœurs, dont chaque citoyen, à quelque degré de l'échelle sociale qu'il fût placé, aurait le sentiment de ce qu'il doit à la société, de ce qui lui est dû par elle, et la ferme résolution de ne se départir d'aucun de ses droits, de ne reculer devant aucun de ses devoirs, présenterait un bien imposant spectacle. On y verrait la modération dans le pouvoir, la dignité dans l'obéissance, le juste dans tous les rapports, l'utile dans toutes les déterminations : on y verrait les uns, employant leur force contre eux-mêmes, et à se défendre de l'irritabilité et de l'esprit d'envahissement, naturels à tout ce qui est puissance; les autres, s'affermissant dans les principes d'ordre et de liberté, préservant également leur faiblesse et de l'avilissement de la peur et de l'entraînement de l'exagération. Dans des jours tranquilles, quelle noblesse d'attitude, quelle franchise, quelle sécurité dans les relations publiques! quelle aisance dans les mouvements de la machine sociale! Si le malheur des temps venait à

jeter de pernicieuses semences dans quelques esprits, ou amenait sur la scène politique des génies turbulents ou ambitieux, on verrait bientôt, dans toutes les classes de citoyens, le sentiment du devoir former une force compacte et profonde, au milieu de laquelle périraient étouffés tous les éléments de désharmonie, et contre laquelle, ainsi que contre un mur d'airain, la fougue des factions, l'imprudence des conseils, les velléités de tyrannie d'un seul ou de plusieurs, auraient bientôt épuisé leurs vains efforts.

Toutes les vertus publiques se retremperaient dans celle-là, toutes viendraient y prendre quelque chose de plus austère et de plus inflexible. Le courage militaire lui-même aurait d'heureux emprunts à lui faire. Il verrait d'un coup d'œil plus juste la noble profession des armes, et la considèrerait désormais, moins comme une carrière à suivre et l'occasion d'une gloire personnelle, que comme un devoir patriotique à remplir. Avec des hommes imbus de ces principes, la guerre elle-même prendrait un caractère religieux. Leur sang ne coulerait que pour la cause sainte des droits de la patrie en danger, et non pour de vaniteuses ambi-

tions, ou des haines nationales, toujours ridicules si elles n'étaient toujours atroces. Enfin, le guerrier sous les armes n'oublierait pas si vite qu'il est citoyen, et jamais surtout il ne ferait servir son épée à mettre aux pieds d'un homme, quelque grand que son génie et la victoire l'aient fait, la patrie, la liberté et les lois. Nous ne craignons pas de le dire; un peuple chez qui la vertu sociale toujours prête à s'élever jusqu'au courage civil, tel que nous l'avons défini, aurait jeté dans toutes les classes d'indestructibles racines, en morale politique, serait le chef-d'œuvre de la civilisation et le beau idéal de la perfectibilité humaine.

Nul peuple sans doute ne peut se flatter d'arriver à ce point précis, mais le devoir et l'intérêt de chaque peuple est d'y tendre de toutes ses forces. Quant à nous, à qui un vaste et récent progrès dans la vie politique a communiqué une si puissante impulsion, nous devons tenir à honneur de marcher en tête de ce nouveau mouvement qui s'annonce, et que l'état présent de nos idées et de nos mœurs a rendu nécessaire. Mais, avant tout, il importe de rechercher et de bien connaître le point où en est maintenant la société, et d'où elle doit partir pour entrer

dans la voie des réformes; il importe, tout en laissant à d'autres l'odieux plaisir de dénigrer leur siècle, de le voir au moins et de le peindre tel qu'il est. Justes envers la société pour reconnaître les espérances qu'elle nous donne, soyons justes encore pour tracer le tableau des misères dont elle afflige nos regards; sondons ses plaies les plus douloureuses; voyons-la, sans illusions, avec ses faiblesses et ses dangers.

CHAPITRE II.

De la rareté du courage civil, et des effets de son absence, relativement à la société et à l'individu.

Si pour juger de la société actuelle on s'arrêtait à la superficie, et qu'on ne scrutât pas au-delà des rapports de la vie privée, on serait tenté de l'absoudre de tout grave reproche ; on ne comprendrait pas aisément qu'il lui manque un élément essentiel de force et de vertu. En effet, c'est dans la vie privée, c'est dans les devoirs et la morale qui s'y rapportent, que, depuis trente ans, la civilisation a exercé sa plus active influence. Dans aucun âge peut-être la morale privée ne fut ni plus éclairée ni plus pure. Là du moins notre conduite est à la hauteur de nos connaissances; la raison s'est dégagée de ses nuages ; le juste et le beau ont été bien positivement déterminés, et les hommes

se sont laissés aller aux sentiments d'honnêteté et de justice, que ne contrariaient plus les passions nées de l'ignorance ou de l'erreur. Si les mœurs ne sont pas austères, elles sont loyales et sociables ; l'esprit d'intérieur est la vertu de notre siècle ; les affections de famille sont plus doucement senties, les devoirs d'époux et de père plus sérieusement observés, même dans les hautes classes ; et les femmes, dont l'influence est toute-puissante sur les mœurs, ne s'en servent aujourd'hui que pour les ramener à la simplicité et à la décence. On ne met plus d'éclat dans le vice ; on n'attache plus de ridicule à la pratique des vertus, et chacun du moins, s'il n'est honnête homme, rend hommage à son siècle, en s'efforçant de le paraître. Le bon sens du public, affranchi de préjugés, apprécie mieux les choses à leur juste valeur ; comme ses jugements sont libres, il les met d'accord avec ses véritables intérêts ; il réserve son estime aux travaux et aux vertus solides, et, peu touché de l'extraordinaire, n'admire que ce qui lui paraît louable, ne récompense que ce qu'il trouve utile.

Mais dans la vie publique, au contraire, une grande lacune se fait sentir. Là nous sommes

loin de voir régner cette heureuse harmonie entre les idées et la conduite; là nos lumières sont au-dessus de nos forces, et notre éducation incomplète laisse trop souvent la vertu sans secours et les caractères sans points d'appui. On n'ignore pas ce que l'on doit à la société, mais on s'excuse aisément de l'oublier; on ne foule pas aux pieds le devoir, mais on recule devant lui. Chacun préconise la conscience, mais, en face du péril, beaucoup s'efforcent ou de la faire taire ou de la corrompre. Que ne fait-on pas pour concilier la morale avec l'intérêt, l'honneur avec la lâcheté, pour conserver à la fois sa propre estime, celle des autres, et tous ses avantages de rang, de crédit et de fortune? Beaucoup d'hommes redoutent une opinion comme un péril, tantôt se condamnant à mille tortures pour mentir sans cesse à leur conviction, et être toujours de l'avis de tous ceux de qui ils croient avoir à espérer ou à craindre; tantôt, dans une servile abnégation d'eux-mêmes, attendant pour penser que le pouvoir ait daigné leur faire signe; enfin, et c'est le travers le plus signalé de notre époque, chacun semble s'être persuadé que l'homme n'est entré dans la société que pour y chercher avant tout

son bien-être, s'emparer de tout ce qui est à sa convenance, repousser tout ce qui est pénible, ardu, éviter, fuir même tout ce qui est dangereux. On ne veut voir dans l'édifice social qu'un rempart, un abri, un lieu de repos et de délices, et dans son mécanisme intérieur qu'une occasion d'affermer avantageusement son temps et ses peines. Les fonctions publiques sont exploitées comme une industrie; c'est leur produit qu'on envisage, et chacun calcule sa capacité à les remplir sur les bénéfices qu'il peut s'en promettre. Mais dans un examen scrupuleux, rechercher quelles qualités elles exigent, quels devoirs elles imposent, quelle responsabilité s'y attache, c'est de quoi bien peu de gens s'inquiètent.

On ne cherche pas à se faire une idée plus exacte des droits inhérents à la qualité de citoyen, et pour n'être pas obligé de les exercer, on voudrait ne les pas comprendre. C'est ainsi qu'on affecte d'en méconnaître l'importance, de ne pas apercevoir les suites de leur abandon ou de leur abus. « Qu'est-ce, se dit-on, que la voix d'un homme dans un vaste État? Que peut l'opinion d'un seul devant la puissance des masses, ou le despotisme d'une

faction dominante? Qu'importe qu'il embrasse telle idée, qu'il improuve telle mesure, qu'il repousse tels hommes? Il n'arrêtera pas la marche des choses; il n'en changera pas la direction; faible atome, il ne fera que s'exposer à être écrasé par les mouvements de la grande machine qu'il s'efforce de contrarier. »

Et ces doctrines trouvent bientôt leur application; elles passent dans la conduite, elles lui servent de règle. Le jour du devoir arrive, c'est aussi le jour du danger. On hésite, on ne manque pas de se demander s'il est bien prouvé que l'intérêt général commande tel acte, tel effort de courage; on a bien soin d'en douter; on s'exagère la difficulté de discerner le vrai bien de l'État parmi tant d'opinions discordantes; on rejette sur l'insuffisance de ses lumières, sur l'incertitude de son esprit, ce qui n'est que faiblesse de caractère et calcul d'égoïsme.

Le devoir est-il trop évidemment démontré? on change de tactique: « Si le principe en lui-même est respectable, du moins les conséquences de son infraction sont bien légères; et pourquoi tant de rigorisme? comme s'il n'y avait pas dans l'État assez de bons citoyens qui,

sans danger, pourront faire leur devoir ! comme si le bien public pouvait être compromis par la désertion d'un seul ! » Ou bien encore : « C'est un acte inutile que le devoir commande, un dévouement en pure perte ; et s'il est louable d'être courageux, c'est folie d'être téméraire sans aucune chance de succès. »

Mais la lâcheté est manifeste, et tous ses déguisements lui échappent ; c'est alors qu'elle devient ingénieuse à accumuler les excuses : « Jamais position plus critique ; l'alternative était affreuse ; partout ailleurs on eût fait son devoir ; ici, c'était courir à sa perte. Et puis les chefs, les hommes puissants ont-ils donné l'exemple ? Ils le devaient cependant ;..... et les premiers ils ont fléchi et lâché pied. Quoi ! lorsque des hommes soutenus de tous côtés par leur rang, leur fortune, leur considération personnelle, ont craint de compromettre dans la lutte quelques frivoles distinctions, quelques parcelles d'un superflu dont l'absence ne serait pas même sentie, on ferait un crime à de malheureux subalternes d'avoir profité de leur obscurité même, pour ne pas risquer dans un combat trop inégal leur existence tout entière et celle de leur famille ! N'est-on pas époux et

père avant d'être citoyen? et qu'est-ce donc que la morale publique, si elle ne peut s'élever que sur les ruines de la morale privée, si elle commande à l'homme de sacrifier ce que son cœur lui fait une loi de protéger et de défendre? »

Ainsi cherche à se justifier la faiblesse coupable. Nous ne nous arrêterons pas à combattre en détail tous ces arguments de la peur désavoués par la bonne foi; nous ne leur supposerons point une force qu'ils n'ont pas dans la pensée même de ceux qui en usent; tous d'ailleurs se confondent en un seul, et se réduisent à poser en principe qu'on peut considérer le devoir, non pas seulement dans sa cause, mais encore dans ses résultats, et que pour savoir si on doit l'accomplir, il faut auparavant s'assurer que ses conséquences seront directement utiles au bien public, et surtout qu'elles ne seront pas dangereuses à l'individu. Maxime absurde autant qu'immorale! Qu'elle s'accrédite, et la société est bouleversée de fond en comble. De toutes parts, l'intérêt va triompher du devoir, l'égoïsme de la conscience; tout contrat obligatoire sera foulé aux pieds, tout poste périlleux abandonné; tout ce qui sera utile sera juste; le négociant, menacé

de sa ruine, appellera à son secours l'impudente banqueroute ; le magistrat vendra la justice au plus riche, et le soldat son épée au plus puissant; et, sur les débris de toute morale et de toute loi, l'intérêt et la force se partageront l'empire du monde. Que dire d'un système qui aboutirait là? Il est au-dessous de toute discussion, et n'a droit qu'à un silence de mépris.

Il n'est donc pas de transaction possible avec le devoir; la morale le dit, le simple bon sens le démontre. Le jour où un principe contraire deviendrait loi, serait le jour dernier pour toute société; et chaque fois qu'un lâche citoyen, au mépris de ses engagements, fait à son intérêt particulier le sacrifice de ses devoirs envers l'État, l'État en reçoit une atteinte profonde ; un exemple désorganisateur est donné, il y a calamité publique, il y a crime de lèse-patrie.

Maintenant si nous pressons un peu les conséquences personnelles qui en résultent pour l'auteur de la trahison, le mauvais citoyen doit pâlir. Trop heureux s'il ne devait en sortir pour lui que de la honte, et que tout fût payé par le déshonneur! Mais son compte est plus

terrible qu'il ne pense; sa faute s'étend au loin, et creuse profondément; coupable de félonie envers la société, il est complice de tous les crimes qu'il avait mission d'empêcher, et qui ont porté atteinte à la sûreté, aux droits, aux intérêts de tous; il est coupable des malheurs publics. En vain, dans son humilité factice, il voudrait se faire si petit qu'il échappât à toute responsabilité; en vain il cherche à se persuader qu'il ne pouvait rien, qu'il n'est rien, que sa résistance isolée n'eût été que l'effort d'un atome; misérable défaite! Chacun n'en peut-il dire autant? pris individuellement, chaque citoyen est-il et peut-il davantage? Eh! qu'importe d'ailleurs que sa part d'action ait été infiniment faible? La faute ne se mesure-t-elle que sur les résultats, et non plus sur l'intention? Lâche citoyen, n'a-t-il pas trahi l'État autant qu'il était en lui, et sa volonté coupable n'a-t-elle pas été aussi étendue que sa puissance? Où donc est son excuse?

Il lui reste cependant une ressource; c'est de chercher à croire avec le vulgaire que nuire à une généralité, c'est ne faire tort à personne; que faire mal à l'État, c'est ne s'atta-

quer qu'à un mot; qu'un dommage qui ne peut se spécialiser, se personnifier, pour ainsi dire, n'est presque plus qu'un être idéal, et rentre dans la classe des abstractions : mais il va se trouver forcé dans sa dernière retraite ; il croyait n'avoir été que faible, et être resté honnête homme, pur de toute atteinte à la vie, à la fortune, au bonheur de ses semblables; et voici que le bandeau tombe, et que tant d'infortunes particulières, dont se composent les malheurs publics, paraissent et accusent celui qui avait mission de les prévenir et de les détourner, et qui n'en a pas eu le courage.

Que de droits violés, que d'intérêts en souffrance, que de vexations impunies, que de maux sans réparation, que de retards dans la guérison des vieilles plaies et d'entraves aux bienfaits de l'avenir, parce que le citoyen timide n'aura pas osé maintenir le mouvement social dans la voie des améliorations, repousser du maniement des affaires des ambitions égoïstes, et conserver à tout prix les garanties publiques! Combien d'opprimés n'eussent pas gémi sous un joug de fer, combien de pères n'auraient pas porté le deuil de leur fils, com-

bien de contrées n'eussent pas été couvertes de carnage et de ruines, s'il n'avait pas craint de faire entendre la voix de la patrie sous la tente d'un soldat heureux, et d'intimider par des accents libres le génie du despotisme et des conquêtes! Enfin, que de jours ternis par des larmes et du sang, que de cachots ouverts, que d'échafauds dressés pour l'innocence, quel immense veuvage des familles, parce qu'il a tremblé quand il fallait combattre, parce que, dans des jours d'orages, il a abandonné le gouvernail de l'État à des hommes en délire, et le glaive des lois à des mains impies! En vain il essaierait de se retrancher dans cette solidarité de la faute qui la fait peser sur tant de citoyens aussi faibles, aussi criminels que lui; en vain il chercherait à se mettre à l'abri derrière cent mille complices; cent mille victimes peuvent venir choisir un à un ces artisans de leurs infortunes, et faire retomber individuellement sur chacun d'eux les chagrins, les misères, les tortures qu'elles ont subies, et le sang même qu'elles ont versé.

Le voilà cependant cet honnête homme, qui chaque jour rougirait devant lui-même, et repasserait sa vie avec amertume, s'il avait à

se reprocher, d'individu à individu, une iniquité, une spoliation, le voilà convaincu d'avoir coopéré à des milliers de vexations, de rapines et d'assassinats! Et pourtant il vit en paix et content de lui-même! Au milieu de toutes les aisances de la vie qu'il ne doit peut-être qu'à sa damnable faiblesse, il se donne en vue au public comme un irréprochable modèle de toutes les vertus privées. Oh! sans doute, il est bon père, mais il a fait que bien d'autres n'embrasseront jamais leur père! Oh! sans doute, il a bien placé ses fils et richement doté ses filles, mais il a fait que mille autres n'ont légué à leurs enfants que la misère et le désespoir.

On n'y réfléchit pas assez sérieusement, on ne veut voir de morale qu'autour de soi et à la portée de ses yeux. Lorsque les actions n'ont pas un but rapproché, un effet direct et présent, on les considère presque comme indifférentes. On semble croire que les effets ne suivront point la cause, et qu'ils se perdront en s'éloignant. Et cependant la fin de toutes ces lâchetés, qu'est-ce autre chose que des malheurs particuliers! Qu'a-t-on fait, après tout, en précipitant la ruine de l'État? on a travaillé

à la ruine individuelle de plusieurs millions d'hommes.

Tout ceci est rigoureux : partout où il y a dans la vie publique faiblesse, abandon du devoir, il y a non-seulement déshonneur, mais encore une complicité véritable de tout le mal qu'on a laissé faire ; et, par une fatalité attachée à la faiblesse, il s'ensuit bientôt dégradation du caractère, et danger imminent de toute bassesse et de tout excès.

En effet, l'homme qui n'est que faible est plus en péril que celui qui est méchant. Le méchant sait au moins jusqu'où il veut l'être, et à peu près où il pourra s'arrêter; l'homme faible n'en sait rien. Il est à la discrétion de tous ceux dont il aura peur, il ne peut répondre de lui-même ; il ne s'appartient pas. L'ambition, le despotisme, la scélératesse même, trouveront en lui un complaisant, un esclave, et, s'ils le veulent bien, un séide.

La destinée d'un homme dépend souvent d'une première chute. On ne s'en relève jamais que plus timide et plus faible. L'homme qui une fois a composé avec sa conscience et trahi son devoir, n'a plus cette virginité d'honneur qui se révolte à la seule pensée

d'une lâcheté. La force lui a manqué pour se maintenir sur son terrain; où en retrouverait-il assez pour reconquérir ce qu'il a perdu? Déjà un précédent l'enchaîne; que son intérêt lui commande un nouvel acte de faiblesse, s'y refuser, ce ne sera point se racheter de la honte, mais perdre tout le fruit d'une première complaisance, et, malgré lui, il se sent entraîné sur la pente rapide du déshonneur. Il tâche de fausser son jugement pour pallier à ses propres yeux sa pusillanimité; il cherche à se justifier en se donnant des complices; ce qui lui reste du sentiment de son infamie ne lui sert qu'à la déguiser sous une apparence de conviction, et pour ne point passer pour un lâche, il contrefait l'enthousiaste. Cependant la force des choses le presse et le pousse incessamment; compromis, circonvenu, entraîné, de chute en chute, il arrive en présence du crime, et dans l'impuissant désespoir de la faiblesse, il ne sait plus que s'y jeter tête baissée.

Hommes faibles, vous que cette peinture importune et inquiète, vous qui peut-être m'accusez d'exagération, rappelez vos souvenirs; retournez un instant dans le passé, et dites si vous n'y avez pas vu quelque chose

qui ressemblât à ce portrait! Souvenez-vous de tel malheureux dont votre exécration accompagne aujourd'hui la mémoire, et dites, si vous l'osez, qu'il était né avec des inclinations plus perverses que vous, qu'il était prédestiné pour le crime et vous pour la vertu! D'un caractère doux et faible, à votre place, peut-être, comme vous il eût vécu obscur et paisible, il serait mort estimé; une fortune perfide l'arracha de sa retraite, et, du sein de la tourmente, l'éleva sur un écueil; la tête lui tourna, il se perdit dans l'abîme. Jouet des partis, il embrassa par crainte leurs opinions, leurs intérêts, il épousa leurs haines et leurs vengeances; menacé de la délation, il se fit délateur; pour échapper aux proscriptions, lui-même il proscrivit; et pour échapper à sa conscience, il l'étouffa sous le poids des crimes. Quand, dominé par l'intérêt, pour la première fois il transigea avec le devoir, il s'était dit : « C'est une faiblesse, mais sans conséquence; » quand plus tard, vaincu par la crainte, il eut forfait à l'honneur, il s'était dit : « C'est une lâcheté, mais ce sera la dernière. » Vaine et dangereuse illusion! il ne voulait pas voir que plus il cédait à son ennemi, plus son ennemi deve-

nait fort; que plus il se laissait aller, plus sa chute devenait irrésistible; et il est arrivé au fond du précipice, quand il croyait encore pouvoir s'arrêter sur son penchant. Hommes faibles, rappelez vos souvenirs..... et rendez grâce au hasard! lui seul a tout le mérite de votre vertu.

Malheureusement de si utiles leçons trop souvent sont perdues; nous présumons tous trop bien de nous-mêmes pour croire à tous ces dangers de la faiblesse. Il nous semble que notre volonté nous appartiendra toujours, et qu'il y a des limites qu'un honnête homme est sûr de ne jamais franchir. Confiance souvent trompée! l'habitude de plier mène vite à l'abjection. On ne capitule pas avec la lâcheté, c'est à discrétion qu'on se rend à elle; on n'était que faible, il vient un jour où l'on se retrouve infâme.

Oh! que n'est-il permis à ceux qui débutent dans la carrière, de mettre à profit tous les enseignements de l'expérience des autres! Combien l'imprévoyante jeunesse, prête à parcourir la vie, aurait soin de s'armer de principes, et de se fortifier contre elle-même, si ses yeux pouvaient lire dans le cœur de l'homme faible

la déplorable histoire de ses combats et de ses misères! Non, l'esclave, qui trouve au moins le repos de l'insouciance dans sa vie dispensée d'examen et de vouloir, n'échangerait point sa chaîne contre l'apparente liberté de cet homme qui, au fond, esclave lui-même du plus ombrageux des tyrans, ne sait jamais s'il a fait assez pour la servitude, en même temps qu'il gémit de tout ce qu'il a déjà fait pour elle. Une guerre sourde est dans son âme; il a chaque jour la crainte ou les remords d'une défaite. Voyez-le, son calme même n'a rien de doux ni d'assuré; on dirait d'un homme qui cherche à se fuir et à s'oublier; il a peur de ses souvenirs, car ses souvenirs ne lui retracent que devoirs trahis, conscience livrée à discrétion, mille hontes dévorées. Il a peur des hommes, car les hommes ont vu ses actes, et il lui semble qu'ils ont assisté, dans le secret de son cœur, à toute l'ignominie de ses hésitations, de ses transactions et de leurs motifs. Courtisan par nécessité, c'est en gémissant qu'il en subit les humiliations; c'est en tremblant qu'il approche le pouvoir, car le pouvoir a la clef de son âme et tient en main sa destinée; il peut à son gré, ou lui ravir par la dis-

grâce ce qui lui a tant coûté en complaisances et en bassesses, ou le forcer, par un signe de sa volonté, à s'enfoncer dans des complaisances et des bassesses plus dégradantes encore, et à lui sacrifier jusqu'aux tristes débris qu'il avait pu se réserver de sa propre estime et de celle des autres.

Ah ! du moins, si sa servitude avait un terme !... mais il ne quittera sa chaîne qu'avec l'existence. Pour l'homme faible, les occasions de l'être sont sans cesse renaissantes; jugeant tout avec la préoccupation de la crainte et l'image du danger, il ne voit pas d'action indifférente, il découvre partout des piéges, des crises difficiles; il se voit toujours placé dans les plus cruelles alternatives; l'inquiétude dessèche sa vie. Quelque chemin que la fortune lui ait fait faire, elle le retrouve toujours timide comme au point du départ, et il promène sa faiblesse aussi loin que d'autres leur ambition. A-t-il assuré ses moyens d'existence ? c'est sa consistance sociale qui est en péril et qu'il importe d'affermir. Ne peut-on lui enlever ses distinctions, ses emplois ? la faveur au moins peut lui échapper. Il faut qu'il travaille à se perpétuer dans les bonnes grâces du pouvoir;

il ne peut se passer du sourire des hommes en dignité. Puis, viennent des enfants auxquels il faut ménager un patronage, qu'il faut produire avec succès dans le monde, pousser dans une carrière. Puis, vient la vieillesse qui rapetisse encore ses vues, l'attache par des liens puérils à toutes ses distinctions, et le préoccupe sans cesse du danger de les perdre... Puis, vient la mort, et l'homme faible n'a pas un jour de sa vie respiré librement !

Démasquer la faiblesse, réfuter ses sophismes, montrer à nu son immoralité, sa honte et ses douleurs; faire réfléchir les hommes légers qui n'y pensaient pas; faire rougir les hommes timides qui n'osaient pas descendre dans leur conscience; faire voir à tous que sans la vertu civique, il n'y a plus un principe social en sûreté, il n'y a plus de garantie, même pour l'intégrité de l'honnête homme, c'est déjà faire sentir le besoin de la réforme et y préparer les esprits. Mais pour en connaître et en indiquer les vrais moyens, pour essayer de tracer une route meilleure aux générations futures, il est essentiel de scruter plus avant, et de rechercher attentivement, soit dans les passions du cœur humain, soit dans l'histoire de nos ins-

titutions et de nos mœurs, les causes morales et politiques du vice que nous combattons. C'est vers ce but que nous dirigerons nos efforts dans la seconde partie de cet ouvrage.

Seconde Partie.

DES CAUSES

MORALES ET POLITIQUES

DE LA RARETÉ

DU COURAGE CIVIL.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes de la rareté du courage civil inhérentes à sa nature même.

Le courage civil est une vertu qui n'impose que des devoirs austères; presque toujours il combat, dans l'intérêt absolu d'une loi de conscience, contre les plus puissants intérêts personnels. Ses efforts ne sont pas de ceux qui se soutiennent par la vivacité même des actes qu'ils nécessitent. Loin de là, le courage civil consiste le plus souvent dans une résistance prolongée, permanente, dans une inflexibilité de principes au-dessus de toute lassitude; il se complaît dans cette constance stoïque qui est le dernier degré de la force, et le plus mâle caractère de la vertu. Enfin, pour payer tous les sacrifices et la complète abnégation de soi-même que souvent il commande, il n'a ni gloire ni faveurs à promettre; ses actes sont souvent

intérieurs, et leurs effets obscurs ; à peine peut-il aspirer à l'estime des hommes ; il est d'avance résigné à leur indifférence, leur ingratitude même ne doit pas l'étonner.

Une vertu si rigide ne peut manquer de soulever contre elle bien des ennemis dans le cœur même de l'homme ; là sont des passions toujours prêtes à faire à l'égoïsme le sacrifice du devoir ; là est la peur qui, pour conserver, accepte toute servitude ; là est l'ambition qui, pour acquérir, se façonne à toute souplesse. Aux yeux de la première, le courage est le plus grand des dangers ; pour la seconde, c'est le plus fâcheux des obstacles. L'intérêt de l'une et de l'autre est de proscrire une vertu gênante ou périlleuse, et chacune épuise contre elle, au tribunal même de l'âme, toute la force de ses insinuations et de ses remontrances.

La peur, dont le principe est un instinct de conservation, instinct légitime, tant qu'il n'excède pas les bornes de la prudence, change, à mesure que l'homme passe de l'état de nature à l'état de civilisation, d'objet et de caractère.

L'homme de la nature ne connaît que deux dangers ; il n'a peur que de la douleur et de la mort : il n'est vulnérable que par là. L'homme

de la civilisation, qui a compliqué son existence, qui s'est identifié avec mille objets en dehors de lui, périclite par beaucoup d'endroits. La peur chez lui se détourne de ses fins primitives, pour se reporter sur les choses de la vie factice qu'il s'est créée.

L'état social a sur ce point déplacé la question. Ce n'est plus de vivre que l'homme civilisé s'inquiète, mais c'est de vivre avec fortune, rang, dignités, tout ce qui étend et décore l'existence. L'abus de la force brute contre la sûreté personnelle, est à peu près sans exemples de nos jours; mais la force astucieuse s'armant contre l'homme des besoins nés de la civilisation, menaçant de le frapper dans son crédit, ses honneurs, ses richesses, voilà l'ennemi présent, voilà le danger. C'est toujours la même guerre qui se perpétue; il n'y a de changé que les armes et la tactique; et, malheureusement, ce n'est pas à la cause de la vertu que ce changement profite.

Quand la force violente attaque l'homme dans sa vie même, ou dans tous les intérêts qui se rapportent à sa conservation personnelle, les sentiments de la nature se révoltent, le premier cri est celui de l'indignation, le premier

mouvement est pour la résistance. L'instinct de l'amour de soi, trop énergique alors pour incliner vers la peur, se réfugie plutôt dans le désespoir; s'il faut succomber, du moins la fierté du vaincu conteste encore au vainqueur son triomphe, et cherche à se relever par sa constance même à souffrir. Le glaive des tyrans a fait beaucoup de héros et bien peu de lâches.

Mais quand l'homme sent que tout ce qui est lui-même est en sûreté, quand la menace ne porte que sur les intérêts de son existence extérieure, alors que le danger est moins grave, c'est alors aussi qu'il est plus faible pour le repousser. Il lui manque un motif pour se raidir contre la menace, tandis qu'il ne lui en manque pas pour en craindre les effets. Blessé seulement à la superficie, il ne trouve pas dans son cœur cette colère généreuse qu'enflamme une odieuse injonction, et qui passe vite au dédain même de la chose dont la conservation ne peut être qu'un acquiescement à l'outrage et le prix de la lâcheté. En un mot, dans toutes les grandes commotions de l'âme, la peur, ou n'a pas le temps de naître, ou périt étouffée; dans les occasions vulgaires, elle se développe, et circonvient même d'honorables caractères, parce

qu'elle ne rencontre pas là de ces sentiments vigoureux qui, s'ils eussent été éveillés par l'instinct d'un grand péril, auraient coupé court à ses hésitations et à ses étroits calculs. Ainsi, tel d'un front d'airain a joué sa vie dans les crises populaires et sur vingt champs de bataille, qui se trouve sans vigueur et sans résolution, quand il s'agit de savoir sacrifier quelques hochets de sa vanité; tel a versé des flots de sang pour sa patrie, qui n'osera pas risquer pour elle une mairie de village, ou le gracieux accueil d'un sous-préfet.

Ce qui achève de placer l'homme de la civilisation sous la tyrannie de la peur, c'est qu'en étendant au loin sa vie, en devenant sensible et attaquable par tant de points, il contracte nécessairement l'habitude d'une inquiète timidité. Plus il a multiplié ses richesses, ses honneurs, toutes les sources de ses jouissances, plus il s'est mis dans la dépendance des hommes et des événements. Ce sont autant de chaînes qui l'enlacent et le livrent à la discrétion de l'injustice, de la violence, ou de la mauvaise fortune. Les coups peuvent lui venir de mille côtés; il le sent, et ce sentiment même abat son courage. Il se familiarise avec l'idée du dan-

ger; mais dans quel but ? Lui, qui a amassé à si grands frais toutes ces douceurs, tous ces embellissements de la vie, s'apprête-t-il à les jeter lui-même à la mer, pour sauver le devoir ? Lui, qui a placé dans ces accessoires toutes ses pensées de bonheur, va-t-il se résoudre à un héroïque sacrifice ?... Non : il n'est occupé qu'à débattre avec lui-même quelque secrète capitulation; il est déjà résigné à la honte, et s'étudie à la supporter. Au fond de son cœur, il envie à d'autres cette heureuse médiocrité qui garantit l'indépendance, s'inquiète peu, marche tête levée, aborde franchement le danger, et en sort avec honneur; mais il est riche, il est en faveur, il est puissant; la peur le tient par mille prises; il s'incline, il s'abaisse, il se laisse fouler avec une désolante longanimité.

L'ambition est un autre tyran de l'âme qui ne l'affaiblit et ne la subjugue pas moins que la peur. J'entends ici par ambition, non cette passion grande et fière, qui ne dévore que les âmes fortes, qui ne se plaît que dans les vastes desseins, à qui il faut un noble but, l'enivrement des triomphes, le bruit des applaudissements populaires, et d'éclatantes promesses

d'immortalité; cette ambition-là ne sera jamais un danger pour les hommes vulgaires; mais je veux dire cette passion étroite, plus ardente que la vanité, et non moins petite, qui nourrit au cœur des hommes médiocres un insatiable désir d'attirer et de fixer sur eux les regards, de s'attacher à tout ce que l'opinion entoure de quelque faveur, de se grandir aux yeux de leurs égaux de tout ce qui peut leur assurer quelque supériorité de rang et de distinction, et qui ne connaît pas de plus cuisantes douleurs, de plus pesante infortune que l'indifférence et la disgrâce, soit des hommes en dignité et en pouvoir, soit de la foule même, quand c'est la foule qui fait les réputations et donne ou refuse les honneurs.

Cette cause de faiblesse, commune chez tous les peuples où l'organisation sociale offre à la vanité l'appât d'un grand nombre de postes et de degrés hiérarchiques qui lui permettent de se mettre en vue et d'aspirer sans cesse à monter, prédomine notamment parmi nous, nation vaine, chez qui la combinaison de l'esprit chevaleresque et des mœurs monarchiques a fait naître l'habitude de vivre sans cesse hors de soi-même, et développé le besoin d'être haut,

placé dans l'opinion des autres hommes. Sous plus d'un rapport, cette passion met les vertus civiques plus en péril que la peur elle-même. La peur sans doute est l'ennemi capital du courage; ses attaques sont brusques et pressantes; elle étourdit, elle attère l'homme faible; elle l'entraîne rapidement à des bassesses. L'ambition n'a point ces formes violentes; c'est par une pente plus douce qu'elle mène à la dégradation; mais son action est continue, ses progrès sont de tous les jours; elle ne fait pas seulement plier la vertu, elle la corrompt dans son principe. La peur comprime, l'ambition tue le caractère. Passion jalouse, elle fait le vide autour d'elle, et finit par régner seule dans les âmes dont elle a détruit tous les mobiles généreux.

La peur ne se déguise jamais que grossièrement; on voit de loin la honte qui vient après elle; à son aspect, le sang remonte à plus d'un front qui sait encore rougir, et comme elle outrage, sa tyrannie est moins sûre; mais l'ambition, avec quel art perfide elle masque son but et colore ses motifs! elle a les formes insinuantes et le ton mielleux de la séduction; elle ne vient point blesser l'homme dans la

bonne opinion qu'il a de lui-même, et lui proposer de prime-abord l'avilissement. Loin de là, c'est dans sa vanité qu'elle le caresse; c'est pour le rehausser aux yeux des autres, pour l'environner d'un éclat qui désole ses rivaux, qu'elle le dissuade peu à peu de l'austérité du devoir. A chaque pas qui l'en éloigne, elle l'excite, elle triomphe de ses scrupules, en lui demandant ce qu'il a perdu, en lui montrant tout ce qu'il a gagné, tout ce qui lui est réservé un peu plus loin. Elle habitue l'homme à voir avec indifférence l'immoralité que ne suit point le scandale; avec plaisir, le vice prudent que le succès couronne. Peu à peu son égoïsme pose le masque; il prend de l'assurance, prêche hautement ses doctrines; il apporte dans tout sa logique et ses calculs. C'est le creuset où l'ambition éprouvera désormais les sentiments et les actes. Tout ce qui n'est que juste ou généreux est rebuté avec dédain; l'or pur, c'est ce qui profite; franchise, courage, dévouement, sont sottise et duperie; la conscience est une vieille fable, et l'honnête homme un niais.

Mais si toute vertu importune l'ambition, il n'en est aucune qui la heurte de front comme le courage civil. Le terrain où l'une et l'autre

se rencontrent, est la vie publique. C'est là que l'ambition a placé ses plus chères espérances; c'est là qu'une vaste carrière s'ouvre devant elle; là sont des plans habiles à dresser, de belles chances à courir, de magnifiques prix proposés à l'intrigue, à l'astuce, à la corruption.

Que l'ambition, descendant dans cette lice nouvelle, soit débarrassée des gênantes idées de justice et de morale, quel libre essor elle prend aussitôt! Avec quelle aisance elle va faire sa cour au pouvoir, se montrer dévouée, se rendre utile, s'immoler ce qui lui fera obstacle, trafiquer à bon prix de la chose publique et de la conscience! A quelles faveurs n'aura-t-elle pas droit de prétendre! Les puissants lui donneront de l'or et des dignités; les grands lui feront un accueil fraternel; ses égaux confondus la verront avec envie s'asseoir aux conseils des forts, être par eux traitée en amie, et s'associer fièrement à leurs desseins, à leurs volontés; le peuple enfin admirera sa fortune, s'honorera de ses regards, et viendra humblement briguer sa protection. Comme les yeux de son orgueil se reposent avec plaisir sur ces pompeuses images!

Mais que le devoir soit compté pour quelque

chose, que la vertu civique parle et se fasse écouter, tout change. Cette vertu est austère, son commerce n'a rien d'aimable, elle ne courtise personne, ne dit que le vrai, ne souffre que le juste, et ne fait pas fortune. Loin de flatter la puissance, avec elle, elle est soupçonneuse, elle se tient sur ses gardes, et craint la séduction sous les formes de la politesse; la magie des procédés gracieux ne la captive pas plus que celle de la puissance, et si elle croit y deviner quelque tentative de corruption, elle ne s'inquiète plus ni de faire un éclat ni de manquer à des convenances, elle rompt brusquement en visière aux hommes dont les caresses déshonorent. Que les habiles tournent en raillerie sa rusticité, que la bonne compagnie déclare son énergie de mauvais ton, peu lui importe; elle sait se passer de la faveur des salons, et braver le ridicule comme la haine. L'isolement même ne l'effraie pas; elle y vit loin de toute contrainte; enfin, il n'y a qu'une chose qu'elle ne sache souffrir, c'est la guerre avec la conscience, c'est le sacrifice de la morale des devoirs à celle des intérêts.

Avec des vues et des sentiments si antipathiques, l'ambition et le courage civil s'ex-

cluent réciproquement; ils n'habiteront jamais dans le même cœur. Partout où l'ambition pénètre, c'en est fait de la morale publique; son souffle est mortel pour tout principe d'indépendance et de loyauté. Si l'ambition n'exigeait pas une ardeur de désirs, une constance de volonté qui ne sont point le partage du grand nombre, si elle régnait dans les âmes aussi communément que la peur, il faudrait plaindre la société, il faudrait craindre d'y vivre. Il est effrayant de penser à quelles extrémités peut mener l'homme une passion active, infatigable, qui a fait du plus rigoureux égoïsme son principe et son point de départ.

En vain, dans la vie privée, l'ambitieux vous rassure par des apparences paisibles, des mœurs douces peut-être; laissez-le monter sur le théâtre de son ambition, là seulement vous le connaîtrez bien; vous l'y verrez bientôt profondément cynique, prêt à jouer tous les rôles, indifférent sur tous les moyens, seulement occupé de bâtir sa fortune, hypocrite ou déhonté, selon les circonstances, flatteur de la force, ennemi des malheureux, trahissant, calomniant, écrasant de sang-froid l'homme juste qu'il trouve en son chemin, mettant l'estime

des gens de bien sous les pieds, parlant au besoin d'honneur, de vertu et de patrie, et puis souriant en lui-même de pitié d'être obligé de jeter aux hommes, pour les mieux tromper, ces quelques grands mots vides de sens; voilà l'ambitieux. C'est l'homme éminemment anti-social; c'est le type du citoyen pervers.

J'ai fait connaître les deux grandes passions qui, dans le cœur humain, combattent le courage civil, et rendent son absence si commune; je dois encore signaler secondairement un simple défaut du caractère, qui, avec de bien moins coupables motifs, et une action bien plus restreinte, amène trop souvent néanmoins les mêmes résultats. Ce défaut est celui que désignait le moraliste qui a dit que « le meilleur moyen de n'être estimé de personne est de vouloir plaire à tous (1). » Je l'appellerai la complaisance. Par là, je n'entends ni la timidité servile ni l'intrigue obséquieuse; elles se rattachent, l'une à la peur qui l'inspire, l'autre à l'ambition qui s'en sert; je ne les en distinguerai pas. Je veux parler seulement de cette

(1) La Rochefoucauld.

disposition particulière à quelques hommes d'un caractère doux et facile, qui les porte à vouloir épargner à leur âme les émotions pénibles, et écarter de leur existence les fatigues et les difficultés, et qui pour cela leur persuade de ménager, en toute circonstance, les opinions et les intérêts de chacun, et d'être toujours prêts à se départir de leurs idées et de leurs droits même, plutôt que d'entrer en guerre, et de s'exposer à froisser des amours-propres et à s'attirer des inimitiés.

Si l'on scrutait sévèrement le principe sur lequel repose cette complaisance, peut-être y retrouverait-on l'égoïsme, moins absolu dans ses causes, moins immoral dans ses moyens, mais toujours faisant sa loi première de sa propre satisfaction. Au reste, comme cet égoïsme ne blesse directement personne, qu'il accommode beaucoup ceux qui ont à craindre les résistances, que ses formes sont aimables, qu'il aide au commerce de la vie privée, et en rend les relations plus faciles et plus douces, il se fait aisément pardonner ce principe, et plus d'une fois, la complaisance a été mise au rang des vertus. C'est là surtout ce qui en fait le danger, c'est ce qui favorise les atteintes pro-

fondes, que dans les relations de la vie politique, elle porte au courage civil.

Suivez des yeux l'homme complaisant, voyez tout ce qu'il s'impose de déguiser, tout ce qu'il est obligé de souffrir; voyez où le mène le besoin d'être *l'ami de tout le monde*, et vous comprendrez qu'un tel rôle et le caractère de citoyen probe et courageux sont tout-à-fait incompatibles. Au début, ses intentions sont inoffensives; et, au milieu de son système de condescendance, il entend accorder à la loyauté ses réserves. Mais il entre dans un monde que des opinions et des intérêts divisent; tous les hommes y sont en guerre, lui veut être en paix avec tous. Pour arriver à cette difficile neutralité, que de précautions, que de dissimulation, que de démarches tortueuses! Que de fois il lui faut esquiver la vérité, changer d'allure et de ton, et faire mentir sa bouche et son visage! Déjà c'en est fait de la franchise, déjà il a pris un masque d'une fâcheuse ressemblance avec l'hypocrisie. Mais les partis au milieu desquels il se trouve placé ne s'en tiennent pas à des opinions et à des discours; les actes suivent; des attaques sont préparées, des desseins médités, embrassés, soutenus avec constance, poursuivis

avec ardeur; le complaisant voit le but où ils tendent, ce but est la ruine de ce qu'il croit vrai, utile, juste, de ce qu'au fond de son âme il voudrait voir triompher; sa douleur est vive, sincère; mais s'il va dire sa pensée et la défendre, il faut qu'il se résigne à déplaire ; il n'ose, il se tait, et son silence est lâcheté.

Cependant chaque parti, dans son ardeur de prosélytisme, recrute pour sa cause et enrôle sous sa bannière; d'avance il proscrit les neutres, il déclare ennemi tout ce qui ne sera pas ami. Que va devenir le complaisant? lui, si accommodant, si habile à tout concilier, lui de qui une opinion ferme, une résistance blessera d'autant plus qu'elle est plus inattendue; va-t-il enfin se dessiner, se raidir, accepter les armes d'un parti et la haine d'un autre, se vouer à la défense de ses principes et à leur destinée!.... Hélas! non; son caractère s'est trop assoupli par l'habitude pour retrouver quelque vigueur. Toute sa ressource est de louvoyer encore. Il essaie d'échapper à l'un et à l'autre parti, de se sauver de l'exigence de chacun en les flattant tous deux; et, maudissant en lui-même les hommes si tyranniquement exclusifs, il court de l'un à l'autre camp,

donne également de chaque côté des promesses et d'apparentes garanties, parle en même temps deux langues, professe en même temps deux opinions contraires, apostasie dix fois dans un jour, ne trompe personne, se rend à tous méprisable, et n'emporte enfin, citoyen indigne, que la honte d'un rôle également ridicule et odieux.

La complaisance, en dénaturant ainsi le caractère de l'homme pour le plier à une servile approbation des pensées et des actes de tous ceux avec qui elle lui fait un besoin de vivre en paix, énerve en lui, non moins que la peur et l'ambition, tout ressort de résolution courageuse.

Et cependant tous les hommes sont soumis aux penchants qui naissent de la crainte et de l'espérance; tous, dans des positions diverses, sont poussés par un secret instinct de leur nature à conserver, à ménager, à accroître les objets de leur satisfaction personnelle; et c'est contre la puissance de cet instinct que le courage civil doit, aux moindres ordres de la vertu, être toujours prêt à combattre. C'est lui qui, dans toutes les occasions où le devoir peut péricliter, devra commander à l'homme, non-seu-

lement de rappeler ses désirs, toujours si loin lancés, de renverser tous ses brillants projets de fortune et d'avenir, mais encore de se dépouiller lui-même de ses honneurs et de ses richesses, et de s'offrir en butte aux disgrâces et à la persécution. Faut-il s'étonner qu'une vertu quelquefois si austère soit accueillie avec tant de tiédeur par le grand nombre, et que dans la pratique elle éprouve tant de défections ?

Enfin, il est encore une cause de bien des faiblesses qu'il importe d'autant plus de signaler, que, dissimulée sous différents noms et couverte souvent de spécieux prétextes, il s'en faut qu'elle soit aperçue de tous ceux qui cèdent à son action. Je veux parler de l'entraînement, sorte de despotisme, soit de l'opinion générale, soit des doctrines et des intérêts d'association ou de parti, qui violente les caractères faibles, et les enlève à leur individualité, à l'indépendance de leur pensée, pour les livrer à l'impulsion de la masse, ou à la tendance d'un système particulier.

Il est cependant une règle capitale en morale privée et publique, c'est que pour demeurer honnête, il faut se maintenir libre. Aucune

volonté n'a le droit de s'abdiquer elle-même, autrement elle deviendrait irresponsable de l'erreur ou de l'injustice à laquelle une autre volonté l'aurait fait servir ; et dans le for intérieur, comme dans la vie sociale, jamais un seul instant la responsabilité des actes humains ne peut, sans les plus graves dangers, cesser d'être à la charge de la conscience de chacun. Nul ne peut s'en rapporter à la conscience d'autrui ; chacun est obligé pour son propre compte de chercher ce qui est bien et de vouloir ce qu'il croit tel. S'abandonner en cette matière à l'autorité de l'opinion du grand nombre ou des hommes avec qui l'on sympathise sur beaucoup de points, c'est une grande et dangereuse faiblesse ; c'est la marque d'un caractère qui n'a point d'énergie propre, qui ne sait pas être lui-même, et prendre, contre le sentiment de la foule, le parti de sa propre conviction : c'est abandonner sa moralité aux chances les plus hasardeuses. Combien de fois la foule ne s'est-elle pas précipitée vers le faux et l'injuste ! combien de fois la raison et la vertu n'ont-elles pas été obligées de se réfugier dans l'exception !

Ce dernier genre de faiblesse a son principe dans l'instinct même de sociabilité, qui fait à

l'homme un besoin de se rapprocher de l'homme, d'appuyer ses sentiments sur ceux de ses semblables, son opinion sur la leur. L'isolement de la pensée lui est aussi pénible que l'isolement de la personne; c'est moins en lui qu'autour de lui qu'il cherche son point d'appui; et lorsque, pour être conséquent à ce qu'il voit et juge meilleur, il faut qu'il se sépare du grand nombre, soit pour marcher seul en avant, soit pour se tenir à l'écart ou suivre un chemin contraire, il s'effraie, il combat lui-même la hardiesse de ses idées; et trop souvent, malgré les murmures de son âme qui se sent trahir, il continue à se laisser entraîner dans la voie commune. L'histoire même des hautes intelligences ne nous offre que de bien rares exemples de ces éclatantes scissions du génie s'élançant seul, loin de son siècle et du vulgaire, au devant d'une vérité nouvelle qui lui est apparue. Et combien d'hommes au dedans d'eux-mêmes et par la force de leur pensée devançaient leurs contemporains, à qui il a manqué, pour s'en isoler, le courage des Galilée et des Colomb!

C'est surtout dans la vie publique que l'entraînement est naturel et tout-puissant. Là, au

milieu de la lutte des grands intérêts, de vives sympathies, de profondes répugnances se déclarent, et bientôt sont arborées des bannières diverses, sous chacune desquelles les opinions individuelles s'empressent de se ranger. Elles s'y agglomèrent, elles s'y enchaînent l'une à l'autre; et leur intime adhésion fait leur force. Pour résister, les hommes ont besoin d'être en faisceau; ils le sentent, et ils resserrent par tous les moyens les liens qui les unissent dans une opinion commune. « L'opinion, a-t-on dit, est une seconde patrie. » Concitoyens, à ce nouveau titre, les partisans d'une même doctrine se vouent, avec unité, avec ardeur, au salut, au triomphe de la cause où ils ont mis ensemble toutes leurs préoccupations et souvent même tous leurs intérêts. Ajoutez à tant de motifs qui doivent les unir si fortement, un certain sentiment de crainte qui les rend nécessaires les uns aux autres. La vie publique est un théâtre où chacun a le choix de son rôle, mais ne peut pas faire que son rôle soit ignoré. Là, tout est visible, en relief, toute pensée même y devient action. La position d'un homme isolé y est infiniment périlleuse, et c'est pourquoi chacun se hâte de confondre son opi-

nion et toutes ses déterminations dans celles des masses, pour être personnellement moins en vue, moins attaquable, mieux protégé.

Sans doute, dans cette agglomération, chaque volonté particulière emprunte à toutes les autres une force qu'elle n'eût pas trouvée en elle-même; mais tandis que cette force se tourne tout entière vers les dangers communs et qui viennent du dehors, à l'intérieur, le principe d'où elle émane est à son tour pour chaque caractère une cause de faiblesse et un danger. En effet, cette coalition d'intérêts, cet ensemble de vues et de moyens pour la résistance ou pour le progrès qui donne tant de puissance aux opinions collectives, exige l'abnégation de beaucoup de volontés individuelles, et un dévouement presque aveugle de la part du grand nombre aux idées et à l'impulsion de ceux qui s'emparent du mouvement. Une sorte de discipline tend alors à tout ranger sous une règle unique, et à substituer son mot d'ordre aux libres inspirations des consciences.

Que la tête du parti dévie de la route qu'on s'est tracée, que l'irritation produite par les obstacles l'emporte à des exagérations de doctrines ou de ressentiments, que des principes

de circonstance soient imprudemment créés et mis en vogue, que l'on proclame des nécessités réprouvées par la stricte morale, qu'en un mot, la tendance s'écarte des véritables voies de la raison et de la justice, une fois le mouvement donné, il sera bien difficile à la foule de ne pas le suivre. Beaucoup y obéiront, même en désapprouvant son but ou ses mobiles; et la force nécessaire pour résister à l'entraînement leur manquera d'autant plus, qu'ils ont une longue habitude de marcher toujours dans les mêmes rangs et d'accord avec les hommes qui cette fois les égarent. Ils n'osent encore se résoudre à s'en séparer, et deviennent complices par faiblesse des vertiges et des excès dont ne sont pas toujours exempts les esprits les plus droits et des meilleures intentions.

Rien n'est pénible comme ces luttes intérieures, au sein même de l'opinion où l'on s'était rallié. Il est dur de retrouver la guerre là où on avait cru se sentir toujours appuyé, soutenu, porté doucement par l'impulsion commune au but de ses vœux. Il faut alors compromettre ses amitiés et ses alliances, se résigner à perdre en un jour une popularité que mille preuves de dévouement ont acquise,

mais ne garantissent pas. Il faut se résigner à faire soupçonner même d'étranges motifs à sa dissidence, et à entendre pousser le cri de l'injustice et de l'ingratitude. Les partis, il est vrai, reviennent promptement de ces déchaînements passagers contre les hommes qu'un besoin de conscience a forcés de faire scission d'avec eux; mais ils sont ardents, ils sont amers dans leurs subites incriminations; c'est avec violence qu'ils attaquent et condamnent, c'est peu à peu et silencieusement qu'ils se rapprochent de leurs généreux proscrits; et ils ont rarement la franchise de vouloir paraître plutôt les réhabiliter comme innocents, que leur accorder oubli du passé, amnistie, comme à des coupables dignes d'indulgence. Cette justice incomplète ne dédommage guère, et déjà il faut une force d'âme peu commune pour savoir l'attendre et s'en contenter. Les grands hommes du moins peuvent appeler de leurs contemporains tout émus de passions à la froide et impartiale postérité; c'est un tribunal qui leur est dû; mais le simple citoyen qui, en travaillant pour la vertu, n'a rien fait pour la gloire, ne pourra pas même comparaître devant ce juge des mémoires illustres, et des injustes

rigueurs des hommes il ne peut appeler qu'à sa conscience.

Triste condition de notre nature! une profonde faiblesse se trahit toujours chez l'homme par quelque endroit; en vain pour s'en défendre il réveille en lui-même quelque énergie, et l'appelle sur le point de son âme le plus menacé; un autre reste à découvert, et que l'attaque vienne de ce côté, il succombe. Décidé à combattre l'égoïsme de la peur, à résister aux séduisants appels de l'ambition, à s'affranchir des timides complaisances, il s'est mis en armes, il a cherché des appuis et contracté des alliances; il ne craint plus l'ennemi qui viendrait à lui de front. Mais voilà qu'à ses côtés même, il rencontre ou des obstacles ou des exigences. On veut le détourner d'accomplir ce qu'il croit juste, on lui impose de marcher dans une direction qu'il blâme ou qu'il redoute; on ne lui permet pas de s'arrêter dans l'action là où il s'arrête dans la pensée. Que fera-t-il? comment seul résistera-t-il, quand le terrain même qu'il a choisi semble se dérober sous ses pieds, et quand la force auxiliaire qu'il s'est donnée menace de devenir une force ennemie? Alors il désespère de sa volonté propre, il cède

et se laisse entraîner au cours des volontés dominantes.

Faut-il l'absoudre? non sans doute. L'homme ne manque jamais d'infaillibles soutiens quand il veut consciencieusement en chercher. Mais pour cela même, il faut une certaine puissance de raison dont peu d'hommes se sont rendus capables. Trop peu ont réfléchi sur l'origine et la sanction du devoir, trop peu ont fait l'éducation de leur âme et de leur caractère, pour qu'un courage tout rationnel ne soit pas à l'égard du grand nombre d'une haute difficulté, et dans la pratique, une sorte de phénomène.

CHAPITRE II.

Des causes de la rareté du courage civil inhérentes à l'organisation politique des États modernes.

Indépendamment des causes générales de faiblesse que je viens de signaler, et dont l'influence se fait sentir sous quelque forme de gouvernement que ce soit, il en est d'autres spéciales à l'organisation politique des États modernes, et qui nous placent, sous le rapport du courage civil, dans une infériorité réelle relativement aux citoyens des anciennes républiques; ces causes tiennent au relâchement du patriotisme qui s'est opéré dans la transition des peuples du principe républicain au principe monarchique.

L'antiquité nous montre la terre partagée entre une foule de petits États dont les intérêts sans cesse en présence faisaient autant d'enne-

mis irréconciliables. La lutte entre ces sociétés restreintes avait la même ardeur et se soutenait avec le même acharnement que si elle eût été d'homme à homme. Dans chaque combat, l'existence, ou tout au moins la liberté de l'une des deux peuplades était en question; et l'on conçoit combien devait alors s'exalter chez chacun de leurs membres la haine de l'ennemi commun, le sentiment du danger général, le dévouement à la chose publique, puisque tous les intérêts étaient fondus en un seul, sauvés ou perdus tous à la fois. De là cet amour de la patrie si profondément gravé dans les cœurs; de là tant d'actes héroïques qu'il inspirait avec force, qu'on exécutait avec allégresse; de là tous les genres de courage, tellement inhérents à ces enfants des jeunes sociétés, que leurs noms nous servent encore, après tant de siècles, à personnifier ces nobles vertus dont ils ont si haut porté la gloire.

L'homme alors était citoyen avant tout; toutes ses facultés appartenaient à la patrie; guerrier, il s'estimait heureux de mourir pour elle, parce qu'il savait, en lui donnant sa vie, qu'il la consacrait à la défense de ses plus chers intérêts, du champ qui devait nourrir sa fa-

mille, du rempart qui la protégeait, du sanctuaire où dormaient ses aïeux : orateur sur la place publique, magistrat sur sa chaise curule, soit qu'il opposât un front d'airain aux fureurs de la multitude, aux menaces d'une faction envahissante, aux licteurs d'un tyran, soit qu'il tonnât à la tribune contre les vices qui minaient sourdement les mœurs publiques, contre l'ambition des grands, corruptrice du peuple, contre les funestes effets des discordes civiles, c'était toujours la patrie et ses dangers qu'il avait devant les yeux ; c'était sa propre existence, tous ses droits, tous ses intérêts, sa condition d'homme libre, et jusqu'à ses foyers domestiques qu'il voyait menacés, et, pour les défendre et se sauver lui-même d'une ruine inévitable, rien ne lui coûtait; il courait au devant des périls, comme on voit l'homme, en présence de la mort, ne pas craindre d'ensanglanter, de déchirer ses mains, pour échapper à l'incendie ou au naufrage. Avait-il triomphé sur la place publique, avait-il fait prendre au peuple une énergique résolution? rien n'était épargné pour la soutenir. Rentré chez lui, il mettait ses richesses à la disposition de l'État; il portait au trésor public ses vases d'or et les bijoux de ses filles;

l'histoire nous dit qu'en un péril extrême, et pour fournir des cordages aux vaisseaux, les femmes carthaginoises sacrifièrent jusqu'à leurs chevelures; mais c'est qu'il fallait à tout prix échapper à l'opprobre des chaînes de Rome.

L'homme alors suçait le patriotisme avec le lait de sa nourrice : enfant, il contemplait, plein d'une ivresse inquiète, les fêtes de la patrie; il avait vu les funérailles des guerriers morts pour elle; il avait vu les alarmes de sa mère, lorsqu'elle lui montrait du haut des remparts les feux d'un camp ennemi : jeune homme, il s'exaltait au récit des exploits de ses aïeux, il rougissait au souvenir des humiliations de son pays; on lui apprenait à frémir au nom seul de la cité rivale, et tout ce que les passions humaines ont d'effervescence et d'énergie, se concentrait alors en une seule, l'amour de la patrie. La patrie, sous toutes les formes, c'était la divinité sans cesse offerte à son culte; il grandissait à l'ombre de son autel, il recevait ses inspirations; et ce n'était pas seulement un dogme appris avec les abstractions de l'école, c'était une religion de l'âme, née avec les émotions du premier âge, qui ne parlait pas seulement à l'imagination, qui ne

montrait pas seulement des biens et des maux, des peines et des récompenses dans un avenir lointain, inconnu, hors de la sphère du monde réel; c'était une religion toute de ce monde, qui accordait sur-le-champ à ses sectateurs, et pour prix de leurs sacrifices, sûreté, gloire, fortune, et les frappait à l'instant même de tous les désastres et de la mort, s'ils cessaient un seul jour de tout braver pour le triomphe de sa cause.

Mais plus tard, quand les États se furent agrandis, que les nations ne furent plus une famille, mais un peuple immense, que mille sources nouvelles de prospérité et de jouissances individuelles furent ouvertes à tous et garanties par la force même des choses, vainement d'austères censeurs, des citoyens aux mœurs antiques, venaient-ils à la tribune s'élever avec véhémence contre le refroidissement de l'amour de la patrie, contre le relâchement des vertus publiques; c'était une conséquence toute naturelle des progrès de la civilisation, une nécessité du nouvel ordre social qui s'était établi. Au dehors, les guerres, ayant lieu entre des États plus vastes et des peuples de mœurs plus douces, se soutenaient avec moins d'acharne-

ment, et se terminaient par de moins funestes catastrophes. Les intérêts particuliers qui n'étaient plus autant compromis dans la lutte, inspiraient moins d'ardeur à défendre les intérêts généraux; et quand les légions romaines campaient sur les bords du Danube ou de l'Euphrate, était-il encore permis d'en attendre cette ardeur de patriotisme qui enflammait leurs pères à la vue des Gaulois au pied du Capitole, et d'Annibal sous les murs de Rome! A l'intérieur, dans la cité, devenue un vaste empire, les fautes, les divisions, l'usurpation même du pouvoir souverain, portaient une bien moindre atteinte à la sûreté et aux fortunes des particuliers; et à mesure que les droits civils étaient mieux assurés, on devenait plus indifférent sur les droits publics; la vue se perdait dans le cercle immense des relations, des devoirs, des intérêts de tant de milliers d'hommes entre eux; on ne saisissait plus la chaîne qui d'abord avait uni l'avantage de chacun au bien général de tous; parmi les clameurs de tant de passions personnelles, on discernait à peine la voix de la patrie; en vain elle faisait entendre des cris de détresse; se rallier autour d'elle, chercher à la secourir,

à la relever, c'eût été s'engager dans un combat inégal contre tant d'ennemis qui ne songeaient qu'à profiter de ses dépouilles et à bâtir sur ses ruines; c'eût été courir à une perte certaine; et, pour se montrer citoyen, pour en remplir les premiers devoirs, il fallait alors, non plus seulement du courage, mais un véritable héroïsme; or toute vertu touche à sa fin quand elle n'est plus que du domaine de quelques âmes privilégiées.

Dans nos grands États modernes, les mêmes causes durent amener les mêmes effets. Dans une association de trente millions d'hommes, il en est bien peu à qui la patrie ne paraisse, sous le rapport des intérêts matériels, un être presque de pure raison. On y sent bien encore la nécessité de défendre le sol national contre l'invasion étrangère, parce que l'on sait tout ce que l'invasion traîne à sa suite de fléaux et de désastres; mais comprendre que par la désertion de quelques devoirs publics, on porte indirectement atteinte à ses propres intérêts, c'est ce qui est au-dessus de la portée de ces multitudes d'hommes qui vivent et meurent sans se douter jamais que le contre-coup des secousses politiques puisse arriver jusqu'à eux.

Ainsi dénués de tant d'attraits et de soutiens pour la vie publique et l'exercice des vertus qu'elle commande, les hommes qui cependant n'en marchent pas moins fermes dans la ligne de leurs devoirs civiques, sont obligés de se faire des motifs d'un ordre plus élevé que les considérations de la connexité de leur intérêt propre avec l'intérêt général; il faut à leur patriotisme bien plus de lumières, de moralité et de force, qu'il n'en fallait au patriotisme républicain de la Grèce et de Rome. Il en coûte autant aujourd'hui pour n'être que bon citoyen qu'il en fallait alors pour s'élever jusqu'aux vertus de dévouement. Il faut donc reconnaître que par l'agrandissement des sociétés, et au milieu de leurs proportions colossales, l'exercice du courage civil est devenu éminemment plus pénible que dans les limites restreintes et avec les influences si directes de l'organisation républicaine; et cela seul explique pourquoi on le rencontre bien plus rarement dans les empires modernes qu'au sein des cités antiques.

Placés au-dessous de l'antiquité, sous le rapport du courage civil, il semble encore que nous soyons, par ce point, inférieurs même à

nos pères, sujets de la vieille monarchie. Jamais du moins l'absence de cette vertu ne se fit autant déplorer chez eux que parmi nous. Mais ici l'infériorité n'est qu'apparente, et c'est encore à un progrès nouveau de la civilisation qu'il faut s'en prendre; c'est lui qui doit servir à en rendre compte.

Soumis à un gouvernement absolu, renfermés presque exclusivement dans le cercle des intérêts et des devoirs privés, tenus à l'écart de la chose publique, nos pères n'avaient la jouissance que d'une bien faible partie des droits de cité; à peine quelques grands corps dans l'État s'attribuaient la prérogative, toujours contestée, d'examiner les actes du pouvoir; à peine quelques corporations s'étaient réservé de veiller à la conservation de leurs priviléges; hors de là tout s'administrait loin des yeux et sans aucune intervention des membres de l'État; le gouvernement était en dehors de la nation, et pour l'immense majorité des citoyens, tout le devoir, c'était la loi.

De nos jours, au contraire, un nouvel ordre social s'est élevé sur des bases plus larges, beaucoup de droits ont été reconquis, et tous les citoyens rendus à l'existence politique; cha-

cun a été reconnu possesseur d'une fraction de pouvoir, et il a pu la déléguer; l'opinion de chacun a été consultée, sa volonté est entrée pour quelque chose dans la direction, l'administration ou la surveillance de la chose publique. Alors s'est présentée une nouvelle série de devoirs, et avec eux mille occasions de faillir.

D'un autre côté, les hommes d'élite qui, dans l'ancienne monarchie, étaient appelés par leur ministère, ou par des circonstances imprévues, à déployer un grand caractère, en face d'un grand péril, ou au mépris d'un puissant intérêt, se trouvaient presque toujours, par leur position sociale, ou par l'éclat même de leur conduite, placés en évidence à la portée des regards et de l'admiration du peuple; c'était un conseiller sincère qui bravait la corruption des cours, un magistrat inébranlable qui découvrait sa poitrine aux poignards de factieux, un guerrier plein d'honneur qui repoussait avec indignation l'office de bourreau, offert par un roi; tous ces hommes montaient avec orgueil sur le périlleux théâtre où la vertu les appelait, certains que la gloire les y attendait avec ses sublimes dédommagements.

Mais aujourd'hui la forme même de nos gou-

vernements, en rendant les vertus publiques nécessaires à tous, leur a ôté leur stimulant le plus énergique; leur éclat s'est éteint dans l'obscurité des devoirs de détail où elles doivent descendre, et l'honneur, qui se repaît de distinctions et d'applaudissements, dédaigne de seconder des efforts ignorés et perdus pour la gloire. Il faut aujourd'hui savoir pratiquer la vertu pour elle-même, et se montrer courageux dans l'ombre. Il faut être honnête homme dans la vie publique comme on l'est dans la vie privée, pour le seul plaisir de satisfaire à sa conscience; et si tant d'hommes fléchissent dans la lutte du devoir contre l'intérêt, c'est que notre organisation politique est telle, qu'elle réclame de chaque citoyen une vertu permanente, entourée de dangers, et qui ne peut presque point compter sur le grand jour ni sur la louange.

Une autre circonstance de l'organisation actuelle du corps politique, non moins fatale aux vertus civiques, c'est ce vaste concours d'emplois salariés qu'une administration immense dans ses rouages, magnifique dans ses rémunérations, ouvre aujourd'hui à la convoitise de tous. Autrefois, sous le régime des priviléges,

des classes puissantes par l'illustration, la fortune ou la faveur, exploitaient seules les fonctions publiques; l'État n'en était pas mieux servi, mais du moins la contagion de l'amour des places ne s'étendait pas au-delà d'un cercle assez restreint, et par cela même ne se développait pas avec autant d'intensité. Mais quand vint le régime de l'égalité, qui reconnut à tous les mêmes droits et permit à tous les mêmes espérances, l'activité des esprits se porta d'abord tout naturellement vers la brigue des emplois; échapper à la nécessité de s'assurer des ressources par sa propre industrie, entrer en partage de l'autorité, et trouver la fortune jointe à l'élévation, parut aux hommes le sort le plus digne d'envie; la foule se porta de ce côté. Une incroyable concurrence s'établit et assiégea toutes les avenues qui menaient à ces honneurs lucratifs, à ces priviléges nouveaux; et le pouvoir, toujours attentif à s'étendre et à se fortifier par le nombre et le dévouement de ceux qu'il intéresse et enchaîne à sa cause, eut soin d'alimenter cette émulation nouvelle par une profusion de places calculée de manière à satisfaire, sans l'amortir, l'avidité du peuple solliciteur. Ce qui doit être un contrat sérieu-

sement débattu et passé entre la société et l'homme qui s'offre pour gérer une portion de ses intérêts, est devenu, pour le grand nombre, comme un jeu de hasard ou un concours de faveur où chacun cherche à gagner quelque emploi largement rétribué. Le courage civil peut-il être la vertu d'hommes qui envisagent ainsi les fonctions publiques et se les disputent à un tel concours? Ne seront-ils pas toujours disposés à conserver, par des complaisances égoïstes, ce qu'ils n'auront obtenu que par l'intrigue, et en vue de leurs seuls intérêts?

Mon intention n'est pas de venir avec une légèreté imprudente jeter le blâme et la déconsidération sur la classe si diverse des hommes qui occupent toutes les branches du service public. Il en est bon nombre envers qui une impartiale justice oblige de reconnaître qu'ils comprennent la dignité et les engagements du mandat qu'ils ont accepté, et qu'ils s'honorent en le remplissant sans peur et sans reproche. D'un autre côté, je n'ai pas dessein de répéter ce qui a été dit tant de fois de la misérable condition de quelques-uns, qui, attachés à leurs emplois comme la plante rampante l'est au sol, ont plié, servi, flatté, sous tous les pou-

voirs, comme s'ils ne faisaient que se résigner à une nécessité de leur qualité de fonctionnaires, et ne se doutaient pas qu'au-dessus de la convenance d'une place, il y a l'honneur et une conscience. Mon but ici n'est autre que de faire voir, alors que tant d'hommes sont travaillés d'une passion immodérée de vivre des emplois publics, quelle est la position de celui qui les remplit, quelle influence elle doit exercer sur son caractère et sa conduite, et le contre-coup qu'en reçoivent les mœurs publiques. Ici encore je n'envisage que les masses; ce sont elles que j'ai observées; c'est d'après elles que je juge, et j'admets d'avance toutes les exceptions que d'honorables individualités peuvent réclamer.

L'homme en place doit à ses fonctions, s'il est pauvre, ses moyens même d'existence; s'il est riche, un rang et une importance dans la société; d'un côté comme de l'autre, la perte de ces fonctions bouleverserait tout son être intérieur et social, et le jetterait tout étourdi de sa chute dans un monde pour lequel il ne s'est point créé de ressources personnelles, et où il ne saurait comment s'arranger de lui-même. Fonctionnaire, il s'est habitué à ne se

considérer jamais que dans son emploi, dans sa carrière; hors de là il s'ignore, il ne semble pas soupçonner même qu'il y aurait pour lui possibilité d'une existence; passé, présent, avenir, il a tout mis dans le poste qu'il occupe; il y voit d'un coup d'œil sa jeunesse consumée ou à s'y préparer, ou à y parvenir; sa vie entière dirigée, façonnée d'après les idées, les habitudes, les relations, les goûts que cet emploi lui donne. Son avenir, c'est encore là qu'il repose; c'est là-dessus qu'il a fondé toutes ses prévisions et celles de sa famille. L'emploi est entré dans tous ses calculs, dans toutes ses sollicitudes domestiques; il s'est lié à ses affections même. C'est sur lui qu'il compte pour payer toutes ses dettes d'homme du monde et d'ami, pour remplir ses devoirs de père; c'est lui qui doit être l'apanage d'un de ses fils; c'est son moyen de crédit, c'est sa source de considération et de fortune pour l'établissement de ses autres enfants. En un mot, toute sa destinée est là, à ses yeux tout est perdu ou sauvé avec sa place.

Demandons-nous maintenant si c'est là une position bien propre à donner ou à permettre même du courage, et s'il ne faudra pas qu'il

ait reçu de la nature un caractère d'une trempe à l'épreuve, celui qui, malgré tant d'entraves à l'indépendance de sa pensée et de ses actes, ne sera pas empêché d'avoir une opinion libre et d'agir sous la seule impulsion du devoir; demandons-nous si le fantôme de la destitution, apparaissant au milieu des cohortes de fonctionnaires, n'y glacera point bien des âmes, et n'imposera point le joug à bien des consciences.

Encore si la peur ne gagnait que ceux que peut atteindre un coup fatal, le nombre des timides se restreindrait beaucoup; mais il n'en est pas ainsi. La foudre gronde, les montagnes seules seront frappées, et au fond même de la vallée, tout tremble. Rien n'est contagieux comme la peur; au seul bruit du danger tous les intérêts personnels sont en alarmes, tous veillent sur eux-mêmes avec une égale inquiétude, et des milliers d'hommes en place, la plupart obscurs, semblent, par leur attitude contrainte et leurs regards effrayés, se croire autant de Damoclès, sur la tête desquels l'épée nue de l'arbitraire n'est suspendue que par un fil.

Peut-être cependant trouverait-on des

hommes qui sauraient se dévouer, si tout le danger était dans la perte de leur emploi; et sur ce point de généreux exemples ont été donnés. Une proscription ouverte et brutale dédommage par l'éclat qu'elle provoque, par l'intérêt qu'elle appelle hautement en faveur de ses victimes; elle trouvera des martyrs. Mais ce qui n'en trouve guère, ce qui frappe d'une bien plus dangereuse torpeur, c'est la persécution sourde qui place un fonctionnaire sous la menace constante des hauts ressentiments. A l'instant, il se voit, atteint qu'il est d'une note indélébile, impitoyable, dévoué soit à une longue suite de vexations et d'amertumes, soit à l'oubli et à une désolante immobilité.

Il faut donc le reconnaître : la carrière des emplois publics est semée de périls. Le courage y est toujours d'une pratique difficile, et bien souvent funeste; la souplesse, au contraire, y profite toujours; elle y est souvent l'unique moyen de salut. En un mot, le caractère, déjà soumis à tant d'épreuves dans la vie commune, ne peut aborder la moindre des fonctions publiques sans s'exposer à l'occasion toujours prochaine ou d'être obligé de se roidir, et alors de pousser le courage jusqu'au dévoue-

ment, ou de plier et d'accepter jusqu'au rôle de la plus humble complaisance. C'est un grand malheur qu'une pareille alternative, et le spectacle de tant de faiblesses n'eût pas été donné parmi nous, si la multiplicité des fonctions publiques n'avait placé tant d'hommes dans cette déplorable position, où il faut opter entre les intérêts de l'homme en place et les devoirs du citoyen.

CHAPITRE III.

Des causes de la rareté du courage civil, inhérentes à l'état moral de la société.

Plus une vertu exige d'efforts pénibles, plus il est nécessaire qu'elle s'entoure d'appuis. Pour que l'homme fasse à un principe moral le sacrifice de ses intérêts positifs, il lui faut des motifs dont il soit forcé de reconnaître la puissance; pour qu'il dompte sa crainte ou réprime ses désirs, il faut qu'une crainte ou une espérance plus haute domine son âme; et dans la guerre que le courage civil doit soutenir contre les passions, il ne triomphera qu'autant que ses inspirations deviendront pour l'homme des lois sanctionnées par l'autorité de tout ce qu'il respecte le plus.

Les anciens, outre l'ardeur de leur patriotisme, outre leur indomptable amour de la liberté, avaient encore pour soutiens de leurs

vertus publiques, et leur jalouse croyance aux dieux de la patrie, et leurs doctrines philosophiques, dont ils embrassaient les principes absolus avec toute la rigueur de l'esprit de secte, et qu'ils auraient rougi de faire fléchir, comme d'un triomphe accordé aux sectes rivales. Nous, au contraire, nous avons à créer nos vertus publiques, et nous manquons de tout ce qui pourrait leur servir d'appui et de sanction.

La société actuelle, en morale comme en politique, sort d'un état violent, d'un état de crise et de transition; un moment de faiblesse et de vague indifférence succède toujours à ces grandes commotions. L'homme enlevé à tout ce qui l'avait entouré, soutenu, animé jusque-là, est quelque temps avant de savoir où s'attacher dans la sphère nouvelle où la marche du temps et des idées l'entraîne. Dans le monde politique, le retour de l'ordre a été promptement ramené; c'est là que l'énergie sociale a senti d'abord le besoin de reconstruire en toute hâte des fondements, sans lesquels il n'est pas possible d'organiser et d'asseoir même une forme de société. Il n'en a pas été de même du monde moral. Là les ruines sont encore éparses; la vertu n'a plus ses anciens remparts, et

il ne lui en a pas été donné de nouveaux; dans les crises difficiles, le citoyen n'a pour opposer aux plus impétueuses attaques de l'intérêt, qu'une moralité indécise, sans énergie d'action, sans force de résistance, et le devoir, abandonné comme dans une place ouverte, reste à la merci de ses plus redoutables adversaires. Ce fâcheux état de dénuement et de faiblesse tient à une grande révolution qui a marqué le cours du siècle dernier : c'est le contre-coup de la ruine presque entière des convictions religieuses, qui, après avoir successivement absorbé en elles tous les principes de morale privée et publique, ont fini par s'écrouler, entraînant tout dans leur chute, et ne laissant après elles aucun des appuis auxquels elles s'étaient naguère substituées. De si graves événements appellent un instant notre réflexion.

Aux premiers siècles de l'ère moderne, quand la barbarie eut effacé l'ancien monde, les vertus antiques, et leurs bases et leurs puissants mobiles, tout avait disparu; les hommes malheureux, abrutis, étaient vides de sentiments philosophiques, et presque d'idées morales. Le christianisme grandissait alors. Jeune encore

de conviction et de prosélytisme, répondant seul aux besoins de la pensée et du cœur de l'homme, il s'empara de lui tout entier; il devint sa seule science, sa seule affection, sa seule loi et presque son unique intérêt; toute la morale se trouva concentrée et comprise dans les sentiments et les croyances du christianisme. Les rois absolus n'eurent garde de donner aux peuples d'autre code de droit public; le dogme évangélique, par son principe d'unité, son respect religieux pour toute autorité qu'il considère comme une délégation divine, et par l'immutabilité même sur laquelle il repose, combattait l'esprit d'examen et d'indépendance, disciplinait les esprits et les façonnait aux idées et à l'obéissance monarchiques.

Ce n'est point que l'esprit du christianisme manquât de grandeur ou de force, et qu'il ne pût inspirer les vertus difficiles que réclame un régime d'institutions libres. Loin de là, le dévouement sublime est de son essence, et on retrouve un caractère de rare inflexibilité, jusque dans les erreurs et les excès même de ses disciples. On ne mettra point en question la noblesse d'âme de ces pères de l'Église, athlètes intrépides sous le poids de la persécution et

en présence même de la mort, et de tant de chrétiens qui, par des sacrifices au-dessus de l'humanité, ont conquis dans nos temples des honneurs presque divins. On n'a point oublié l'invincible opiniâtreté de ces évêques, qui ont souvent fatigué les rois de leurs hauteurs et de leurs résistances; ni le fanatisme de ces bouillants sectaires, répandant au loin leurs doctrines, à travers la flamme des bûchers. Mais il ne faut pas perdre de vue que la religion chrétienne, même dans ses actes les plus courageux, reportait toujours son énergie sur les intérêts mystiques de la vie future. Bien différent des religions antiques, qui par leur théogonie, leurs fêtes, leurs superstitions même, mêlaient le ciel à la terre, donnaient à chaque cité ses dieux à défendre, et sanctifiaient l'amour de la liberté et de la patrie, le christianisme tout préoccupé d'un céleste avenir, plein de dédain pour la terre qu'il rapetissait aux yeux des hommes, semblait abandonner ce monde à ses passions et à ses misères. A force de montrer le doigt de Dieu dans toutes les calamités publiques, et sa colère vengeresse dans le sceptre de fer des tyrans, il habituait les peuples à souffrir l'injustice avec une pieuse

résignation, bien plus qu'il ne les excitait à la repousser avec une mâle énergie; c'était comme une religion de victimes.

Mais si le christianisme prêtait un faible appui aux vertus courageuses qui se consacrent à la défense des droits, il prenait au moins les devoirs sous sa toute-puissante sauvegarde; il eût foudroyé de ses anathêmes l'égoïsme, toujours prêt à se faire à lui-même le sacrifice des intérêts publics, la faiblesse essayant de honteuses transactions, l'ambition se jouant de la foi des promesses, de la sainteté des contrats; et si, parmi de vrais chrétiens, la tyrannie eût trouvé des victimes résignées, elle y aurait vainement cherché des complices ou des instruments dociles. D'ailleurs la morale des devoirs, si religieusement consacrée, devait mener bientôt à celle des droits; leur connexité est intime, et pour les voir se confondre réellement l'une dans l'autre, il suffit de les examiner d'un peu haut. Graduellement l'esprit du christianisme se serait élevé jusque-là; et s'il n'eût pas un jour été dépassé par la progression plus rapide des idées humaines, s'il avait pu se maintenir constamment en harmonie avec elles, il aurait fini par embrasser la théorie des

droits comme celle des devoirs, et par compléter à lui seul la morale publique.

Mais il vint un siècle où la pensée de l'homme, long-temps stimulée par l'attrait des beaux-arts, étendue par les conquêtes de la science, rapidement entraînée du doute à l'examen, finit par se précipiter bien en avant des vieilles mœurs et des vieilles croyances; du point de vue nouveau d'où elle les aperçut, elle les jugea fausses, barbares, indignes et incapables de redevenir ses alliées; au lieu de les attendre et de hâter leur marche, elle fit divorce avec elles et les condamna; devenue hostile, toute son énergie fut employée à leur ruine; une philosophie imprudente et superficielle ne vit plus dans le christianisme qu'un obstacle à la perfectibilité humaine, qu'un asile pour ses plus redoutables fléaux, l'ignorance et le fanatisme. Une ardeur de destruction s'empara des meilleurs esprits; une ligue immense se forma contre une religion qui n'était plus comprise. Les ennemis lui vinrent de mille côtés : le idicule s'attaqua à ses pratiques, le raisonnement combattit ses dogmes, le théâtre popularisa la haine contre ses ministres, et l'histoire, abdiquant pour l'accuser

son impartialité, déroula complaisamment le long tableau des horreurs que, dans des siècles d'ignorance, mille passions furieuses avaient couvert de son nom.

Dans l'ardeur de l'attaque, une sorte de vandalisme moral s'acharna sur ses plus belles institutions comme sur ses abus les plus signalés, et ses doctrines même les plus consolantes ne purent lui faire trouver grâce auprès d'ennemis, fanatiques à leur tour, sous la bannière de la philosophie. Le christianisme reçut alors une atteinte profonde, et s'il ne succomba point, du moins se retira-t-il presque tout entier des mœurs et des idées de cette portion de la société qui domine et entraîne toutes les autres par l'ascendant de sa puissance morale.

Cependant une vaste lacune se fit bientôt sentir, la place des anciennes convictions resta vide, et rien ne s'offrit pour l'occuper que des doctrines toutes de raison, mais étrangères au sentiment, bonnes à satisfaire les esprits, mais incapables de soutenir les âmes. Après des siècles de disputes et même de guerres religieuses, il parut doux de se reposer dans une indifférence absolue de tout ce que l'homme avait cru jusque-là qu'il lui importait de connaître sur

sa nature, son principe et sa fin. Affranchi de cette dernière inquiétude, chacun ne songea plus qu'à s'arranger de son mieux pour passer sur cette terre l'existence la plus matériellement heureuse, la plus exempte possible de toute pensée trop haute et trop lointaine; chacun se fit une philosophie douce et commode qui l'aidait assez bien dans les circonstances ordinaires de la vie; et comme cette philosophie, d'accord avec le sens intime, cédait volontiers à l'attrait de la vertu, et permettait de sentir tout ce que le beau et l'honnête ont d'auguste et de touchant, on la prit pour la morale elle-même, on crut n'avoir pas besoin d'autre guide pour sa conduite, d'autre garantie pour sa vertu.

C'était à peine assez pour le calme de la vie privée et la routine des temps ordinaires, et c'était avec ces mœurs d'un jour, mouvantes encore, et sans fondements, que la société, pleine d'ardeur et d'illusions, marchait à la conquête d'institutions plus dignes de ses idées, mais qu'il fallait enlever de vive force à la puissance des vieux abus.

Comme on devait s'y attendre, le choc fut terrible, tous les antiques liens se brisèrent,

les passions furent déchaînées, et la société s'agita dans de longues convulsions. Il n'y avait plus d'abri au fond des âmes dans l'énergie des convictions religieuses, toutes les autres résistances disparurent; tout fut emporté comme par un orage. Perdus au milieu d'un effroyable mélange de débris du passé, d'idées nouvelles et de mœurs empruntées à d'autres siècles, les hommes jetés hors de leur sphère, arrachés à leurs sentiments, à leurs habitudes, ne se sentant soutenus ni au dedans d'eux-mêmes par une morale forte, ni au dehors par des formes avec lesquelles ils fussent familiarisés, s'abandonnèrent aux circonstances, et se laissèrent aller avec elles. Une multitude long-temps avilie, sans instruction, sans dignité, au milieu de laquelle quelques idées antiques avaient été imprudemment jetées, faisait de sanglantes parodies de républicanisme. La classe éclairée, qui, dans les déplacements brusques du pouvoir, souffre de tous les frottements et de tous les excès, n'eut alors ni assez de force pour arrêter un élan qui se dépravait, ni assez de courage pour le combattre. Une stupeur profonde s'était emparée de tous les esprits, l'image du danger était la seule impression qu'ils res-

sentissent encore, et, comme dans un *sauve qui peut* général, chacun se débarrassait au plus vite de tout ce qui pouvait le gêner, le déceler et le compromettre; et, sans scrupule comme sans remords, laissait là honneur, intérêt public, conscience, tantôt pour courir se cacher dans une silencieuse obscurité, et courbant la tête, laisser passer l'ouragan, tantôt pour se mettre à la suite des partis, profiter de leur victoire, les quitter avant leur défaite, et, quoi qu'il arrivât, s'arranger de manière à se tirer sain et sauf d'une crise si menaçante. Quelques nobles victimes savaient mourir, quelques généreux citoyens se dévouer; mais la masse, démoralisée, ne savait plus que fuir des vertus périlleuses, et se résigner sans honte à tous les sacrifices que, dans les commotions politiques, l'intérêt particulier érigé en loi peut arracher à la conscience.

Le calme allait rentrer, après l'épuisement, au sein de la société. Les hommes, livrés à la réflexion, allaient sentir tout ce qui leur avait manqué de principes et de force pour la vaste révolution d'où ils sortaient si faibles et si humiliés. L'expérience de tant de malheurs les avaient préparés aux vertus nécessaires pour

n'en pas au moins laisser échapper tous les fruits, lorsque le despotisme militaire s'emparant de l'héritage des révolutions, tournant tout à son profit, vint porter une dernière atteinte à la morale publique, en substituant un homme à la patrie, le génie des conquêtes à celui de la liberté, et l'éclat des victoires au règne des institutions solides qu'on avait droit d'espérer. Il faillit à étouffer les précieux germes que tant de passions exaltées avaient déposés au fond des âmes. Au dedans de la cité, il énerva les caractères par le dogme de l'obéissance passive; au dehors, il dépensa toute leur activité dans des guerres sans cesse renaissantes; et, feignant d'exalter le patriotisme, il l'usa dans les haines nationales qu'il avait soin de fomenter.

L'homme qui, sorti des rangs plébéiens, avait assis le despotisme sur un trône nouveau, craignait tout ce qui pouvait devenir limite à son pouvoir, et servir de point de résistance à ses inflexibles volontés. Les sciences morales qui élèvent la pensée et affermissent le caractère, ne lui durent pas un progrès, tandis que les sciences et les arts qui ne font que mettre aux ordres de la puissance une force pour ainsi

dire matérielle, prirent sous son règne un haut degré d'accroissement. Il voulut dans la société une discipline presque militaire, il l'obtint. Partout il imposa l'ordre et le calme; il se complaisait même dans l'apparente fierté de ceux dont il entourait sa grandeur; mais au fond, la souplesse, le dévouement servile, l'égoïsme politique, ne lui inspiraient ni indignation ni dégoût; il était despote trop habile pour répudier l'appui des vices, compagnons ordinaires de la servitude, et il eût craint bien plutôt les vertus, qui ne marchent jamais sans indépendance. Malheureusement il eut peu d'occasions de les craindre, et ce fut un spectacle vraiment douloureux de voir combien, par l'absence de toute philosophie généreuse, des âmes qui avaient porté l'amour de la liberté jusqu'au délire, s'étaient façonnées vite au joug, et obéissaient docilement à la parole du maître.

Les choses en étaient là, lorsque, par un de ces retours si inattendus de la fortune, l'usurpateur de nos libertés et le vainqueur de l'Europe tomba vaincu à son tour par l'Europe armée pour son indépendance. Un trône antique se releva, appuyé sur des institutions nouvelles;

les Français s'entendirent tout à coup appeler à la vie publique. Ce fut un grand et beau réveil; mais qu'on se figure tant de milliers d'hommes, concentrés jusque-là dans la vie intérieure, ne connaissant, pas même de nom, d'autre morale que celle qui est de rigueur dans les mœurs privées, et dès long-temps accoutumés à s'en reposer des grands intérêts de l'État sur un seul homme et ses conseils; qu'on se figure ces hommes tirés brusquement de leur nullité léthargique, proclamés citoyens d'un État libre, et remis en possession de tous les droits politiques dont l'exercice suppose étendue et justesse dans les lumières, énergie dans la volonté, austérité dans la conscience, et l'on concevra quels tristes débuts a dû faire dans sa carrière politique un peuple ainsi pris au dépourvu, et passant presque sans adolescence à une exigeante virilité.

Je ne retracerai pas ici un tableau que j'ai peint ailleurs, faible copie d'une déplorable réalité qui n'a que trop désolé tous les cœurs honnêtes. Jeune encore, hélas! que de lâchetés n'ai-je point vu, les unes s'appréciant elles-mêmes et se dérobant dans l'ombre, les autres défiant le mépris et se colorant d'impudence!

Combien de hardis penseurs auprès du foyer domestique qui s'enveloppaient comme des coupables, en présence des moindres agents du pouvoir! Combien qui reniaient leurs sentiments les plus intimes, leurs convictions les plus honorables, pour tirer profit des apparences d'une hypocrite servilité! Et quelle profonde injure ne faisaient pas au pouvoir tant d'hommes qui, pour se rendre dignes de ses faveurs ou échapper à ses ressentiments, lui sacrifiaient jusqu'à leur conscience, et n'osaient pas même devant lui rester honnêtes hommes!

Alors on vit clairement combien, faible et dénué d'appuis, la société s'avançait dans des voies pleines de périls. Alors on sentit vivement la perte de ces antiques croyances sur lesquelles les passions n'avaient nulle prise, et qui aidaient l'homme à marcher si franchement vers la vertu. On sentit combien était vide et sans force cette morale tout humaine qu'on leur avait substituée à la hâte; pressée de trop près par la peur, la cupidité ou l'ambition, elle s'était montrée hideuse comme l'égoïsme et l'improbité, et il fut désormais facile de comprendre que s'il suffit à une nation de ses lumières pour conquérir ses droits politiques,

elle ne peut les conserver et en user dignement que sous la garantie d'une morale forte qui place dans les convictions religieuses les motifs épurés du devoir, et la sanction des ordres qui en émanent.

Troisième Partie.

DES REMÈDES

AUX CAUSES

DE

LA RARETÉ DU COURAGE CIVIL.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur les moyens de perfectionnement social.

Une pensée décourageante frappe et arrête d'abord quiconque songe à proposer quelque système d'amélioration sociale. Les efforts de l'homme peuvent-ils avec succès attaquer des vices, résultats de causes lointaines, multiples, inhérentes aux mœurs, aux institutions, fortifiées par les habitudes et les préjugés des générations successives, et qui semblent fondues avec tout le corps moral et politique des États? N'est-ce pas une œuvre au-dessus des forces humaines, et ne faudrait-il pas pour l'accomplir l'action étrangère de quelque cause vaste et puissante, placée bien au-delà de l'influence de nos faibles volontés?

Il nous faut le reconnaître sans doute; indépendamment et au-dessus des efforts indi-

viduels de l'homme, il existe un agent puissant de tout perfectionnement humain, c'est le mouvement social lui-même, imprimé par une main divine dès le jour où l'homme perfectible fut placé sur la terre. C'est lui qui, obéissant au principe d'une admirable providence, fait découler sans cesse l'ordre et le bien général du développement et de l'extension des facultés de tous; c'est lui qui, déconcertant chaque jour nos timides prévisions, accomplit avec sa longue patience ce que l'homme ne pouvait obtenir de ses efforts précipités, entraîne dans sa marche nécessaire, irrésistible, des obstacles que vingt générations avaient jugés indéracinables, et, ne rétrogradant jamais, va répandant partout des flots de lumière, et préparant de toutes parts les peuples à de nouvelles et plus heureuses destinées.

Mais tout en applaudissant à cette progression spontanée de la perfectibilité humaine, gardons-nous d'en rester spectateurs oisifs, et d'attendre tout du temps et des révolutions de choses et d'idées qu'il amène. Le triomphe de la raison est assuré, mais non pas l'époque où il nous sera donné d'en jouir sans obstacles ni restrictions; le mouvement social doit finir par

fonder partout des institutions et des mœurs qui répondent aux besoins moraux de l'homme civilisé ; mais si l'on n'aide point à sa marche, si chacun ne veille à ce qu'il ne dévie, à ce qu'il n'use pas ses forces sur des obstacles qu'il est possible de lui épargner, ses bienfaits seront retardés ou restreints, et chacun sera responsable de tout le mal qui se sera prolongé, de tout le bien qui ne se sera pas accompli.

Nous-mêmes, après avoir tracé le tableau de l'immoralité et des dangers attachés à la faiblesse politique du caractère, après avoir recherché à quelles sources elle prend naissance, nous n'aurions encore qu'ébauché l'œuvre d'utilité que nous ambitionnons de compléter, si, pleins d'une trop facile confiance, nous nous en reposions sur la marche naturelle des idées, et le progrès constant des mœurs publiques, pour faire pénétrer et affermir dans les âmes les principes sur lesquels s'appuie le courage du citoyen. On ne saurait trop se convaincre que les résultats les plus généraux sont ceux qui exigent le plus impérieusement l'emploi des moyens isolés et particuliers. Plus une amélioration s'étend aux

masses, plus il importe de la préparer partiellement dans l'esprit de chacun ; et si l'on veut qu'une nation naisse aux vertus publiques, il faut auparavant que chaque citoyen, non-seulement en ait senti l'utilité, mais encore ait bien conçu la possibilité de s'y former, et surtout qu'on lui en ait fait voir les moyens simples et à sa portée.

C'est ce que nous essaierons de faire dans cette dernière partie de notre ouvrage. Aux principales causes du défaut de courage civil, nous opposerons les moyens les plus efficaces pour les paralyser ou les détruire, soit qu'ils résultent presque nécessairement des réformes déjà commencées, soit que nos vœux les demandent à l'avenir, et qu'ils rentrent dans le domaine des générations futures, soit enfin qu'ils résident dans nos propres mains, et n'aient besoin, pour amener leurs vastes résultats, que du concours présent et particulier de chacune de nos volontés.

CHAPITRE II.

Remèdes aux causes de la rareté du courage civil inhérentes à sa nature même. — Progrès nouveaux de la science sociale.

Il n'appartient pas, sans doute, à l'homme d'aplanir des difficultés qui sont de l'essence même des choses, et le courage civil, effort d'une vertu austère, ne peut jamais cesser d'être pénible. Mais il peut arriver que, par les progrès de la science sociale, les membres d'un État se trouvent placés dans de telles circonstances, et que leurs rapports mutuels soient tellement modifiés, que l'occasion de déployer la vertu civique renaisse bien plus rarement, et que les hommes ne soient plus si souvent exposés à la périlleuse nécessité d'opter entre leur intérêt et leur devoir. Si ce changement n'ajoutera rien à la moralité personnelle de

chacun, il attestera du moins un heureux développement de la raison publique, et sous ce rapport, un juste hommage est dû à l'esprit de notre époque.

Les mœurs nouvelles qui venaient nécessairement à la suite de nos nouveaux principes politiques ont enfin reçu parmi nous leur droit de cité, et tendent à se compléter chaque jour. Nos institutions s'affermissent, le temps les consacre, et comme elles protégent les droits de tous, même de ceux qui les ont attaquées d'abord avec le plus aveugle acharnement, tous ont fini par les invoquer dans le danger, et se familiarisent avec elles. Déjà les souvenirs et les passions qui naissent des intérêts blessés se mêlent moins aux questions de principes; on commence à savoir différer de sentiments sans se haïr, à ne plus supposer tant d'arrière-pensées aux partisans d'un système contraire; on commence à sentir tout ce qu'une conviction a d'honorable et de sacré, et l'on n'en est plus à douter que, sous des bannières opposées, on puisse avoir également l'intérêt de la patrie pour devise et pour mobile. Il pourra bien rester encore dans la polémique des dissidents cette vivacité qui accompagne toujours le choc

des opinions, mais on n'y verra plus ces animosités profondes, tristes fruits des discordes civiles, alors que chaque parti combat pour la ruine et les dépouilles de son rival. Chacun désormais, comprenant mieux le gouvernement, usera plus largement de la part d'action qu'il a droit d'y prétendre, et se laissera moins aller à des idées étroites de persécution et de gêne pour les droits et la pensée d'autrui. L'opinion dominante ne poussera plus sa victoire jusqu'au despotisme, et l'opinion vaincue, sa faiblesse jusqu'à l'abjection de la peur; chacun enfin aura bien moins à risquer en faisant ce qu'il croira son devoir, et c'est ainsi que, par nos progrès dans la science politique, les hommes, moins souvent forcés à faire preuve du courage, seront moins souvent exposés à la honte et aux dangers de la faiblesse.

D'un autre côté, la génération qui s'élève arrive sur la scène du monde étrangère aux anciennes querelles, sans souvenirs comme sans regrets du passé; elle arrive après la victoire, bien décidée à en recueillir les fruits. Que ceux qui ont long-temps combattu et souffert, qui se sont vus trompés dans leurs plus chères espérances, redeviennent timides ou indiffé-

rents, c'est ce qui ne doit pas surprendre; l'on s'effraie souvent au bout de la carrière, de l'espace même qu'on a franchi et des dangers qu'on a bravé; et rien n'use le caractère comme beaucoup d'illusions détruites. Mais une génération nouvelle, qui surgit après la tourmente, confiante dans ses destinées, avide de jouir des bienfaits si chèrement achetés par ses pères, ne peut songer ni à reporter ses regards en arrière, ni à s'arrêter dans les chemins nouvellement frayés; pour elle, le passé, c'est le néant; tout ce qu'elle voit, tout ce qui l'entoure, c'est l'ordre nécessaire; et, si le besoin du mieux se fait sentir, c'est vers l'avenir seul qu'elle se tourne; d'accord sur tous les principaux objets d'utilité et de conscience publique, elle s'avance vers lui unanime et compacte. Cette concordance de vues, cette fixité de principes, rendront désormais impossibles les péripéties brusques et violentes dans la tendance et l'action du mouvement politique; des périls renaissants n'assiégeront plus sans cesse les hommes invariables dans leurs opinions; de honteuses primes ne seront plus offertes à la faiblesse versatile, et la loyauté des caractères ne sera plus soumise à d'aussi fréquentes ni

d'aussi pénibles épreuves. Offrir moins de chances à la dépravation, c'est déjà un point important gagné pour la morale.

Quant aux passions nées de la crainte ou de l'intérêt qui attaquent le courage civil dans ses motifs, c'est au cœur même de l'homme qu'elles prennent naissance, rien ne peut les y détruire; mais il est possible de les réprimer et de les restreindre dans des bornes étroites, par le développement d'une morale forte qui brise l'égoïsme, et qui donne au devoir une irréfragable sanction. Nous n'insisterons pas ici sur ce point, qui se rattache à des principes qui doivent nous occuper dans une autre partie de cet ouvrage, alors que nous viendrons à parler et de la fermeté que le caractère doit prendre dans une éducation civique, et de l'appui qu'il doit chercher dans la conscience religieuse.

CHAPITRE III.

Remèdes aux causes de la rareté du courage civil, inhérentes à l'organisation politique des États modernes.

SECTION PREMIÈRE.

De la nécessité de réparer la perte du patriotisme antique.

En remontant aux premiers peuples des temps historiques qui ont fait briller d'un si vif éclat le génie de la constitution républicaine, nous nous sommes arrêtés à considérer l'énergique action que, dans cette forme d'organisation politique, un patriotisme austère et absolu devait exercer sur le caractère des citoyens. Aujourd'hui ce puissant mobile nous manque. C'était une vertu des premiers âges, destinée à croître et à se conserver vigoureuse au sein de petits États, dans l'étroite circonscription de la cité.

Elle s'est perdue depuis long-temps dans l'immensité et les complications de nos vieux gouvernements. Mais autant la raison nous avertit qu'il importe de la remplacer, autant elle nous dit que vouloir la recréer parmi nous avec sa rudesse antique et son allure républicaine, ce serait confondre les siècles, et méconnaître même nos progrès en civilisation.

En effet, qu'on examine de près le patriotisme des anciens, et on le trouvera composé d'éléments incompatibles avec nos lumières et nos mœurs sociales. Vertu exclusive, c'était comme l'égoïsme d'un peuple qui le rendait hostile envers tous les autres. Il tendait à concentrer tout l'homme dans les limites de la cité ; pour se soutenir et se fortifier, il lui fallait la guerre; la paix lui était dangereuse. Sitôt que l'homme, se laissant aller à ses penchants naturels, cherchait le bonheur dans des habitudes calmes et douces, il en était tiré violemment, au nom de cette vertu farouche, pour recommencer une vie de haine, d'inquiétude et de combats. La civilisation moderne, au contraire, considérant les choses humaines du haut d'une philosophie plus grande et plus éclairée, s'efforce de faire tomber les barrières qui séparent

les peuples, et de ramener tous les hommes à cette belle unité d'une même famille qui s'est partagé la terre, et qui doit mettre en commun ses sciences, ses arts, toutes ses richesses morales et industrielles. Langages, littérature, philosophie, commerce, tout est devenu l'instrument à l'aide duquel elle travaille à renouer cette grande chaîne des peuples, et elle ne fait en cela que concourir à l'accomplissement des véritables fins de l'homme, à qui Dieu a donné l'instinct et les vertus de la sociabilité, pour qu'il en fît usage envers tous ses semblables, sans lui permettre ni restriction ni exception à l'égard d'aucun d'eux.

Cependant il faut reconnaître qu'il est une préférence que la loi naturelle légitime elle-même. Si une noble philanthropie fait à l'homme un devoir d'étendre sa morale et ses affections à tous ses semblables, l'équité veut aussi qu'il s'unisse par de plus étroits liens aux hommes qui le touchent de plus près et par tous les points de contact, dont les intérêts sont associés aux siens, et avec qui la communauté de patrie, d'institutions et de mœurs, lui a fait contracter une sorte de pacte tacite. Il est de rigueur qu'il doive quelque chose de

plus à l'association dont il est membre, dont il reçoit sûreté, protection, dont il tire toutes les ressources comme tous les agréments de la vie, qu'aux hommes qui, séparés de lui par d'immenses intervalles, et une absence presque totale de relations et d'échange de bons offices, ne sont pour lui que comme des êtres moraux, envers qui il n'est tenu à d'autres obligations que celles que la nature lui imposa en le faisant homme. Il faudrait craindre, d'ailleurs, que l'égoïsme ne vînt encore prendre, cette fois, le masque d'une vertu, et ne se renfermât exclusivement dans une sollicitude spéculative pour les hommes de toutes les régions de la terre, afin d'être dispensé d'un attachement sérieux et actif pour les citoyens de sa ville et de son pays.

La perte du patriotisme antique ne doit donc pas rester sans réparation ; et si cette vertu des hommes primitifs ne peut revivre elle-même au milieu de nous, il est nécessaire du moins qu'elle y soit remplacée par une vertu équivalente, reposant sur les mêmes bases, et assurant également la confraternité d'opinions et de sentiments des membres d'un même État, la fusion des intérêts particuliers dans l'intérêt

général, l'attachement commun aux institutions et aux lois de la patrie, et par suite le courage de s'y soumettre, de les faire observer et de les défendre.

Heureusement cette vertu ne se fera pas désirer; elle est déjà dans nos mœurs : faible, sans doute, et naissante, mais capable d'un grand essor, et destinée à balancer, par sa sagesse et par de solides bienfaits, l'éclat et la grandeur du patriotisme. Cette antique vertu, c'est l'Esprit public.

SECTION II.

De la nature et des effets de l'Esprit public.

Le patriotisme antique était comme une sorte d'instinct de conservation, qui s'allumait rapidement dans les âmes. L'esprit public, au contraire, émane originairement de la pensée; c'est la raison de chaque citoyen, éveillée sur les intérêts généraux. Le patriotisme antique embrassait, dans son amour ardent et presque superstitieux, autant que les droits publics,

la patrie, même matérielle, ses remparts, ses temples, ses montagnes, ses fleuves et le sol lui-même; il y entrait une sorte d'esprit de propriété, un étonnant mélange d'habitudes et de souvenirs, et un profond sentiment de fierté nationale. L'esprit public est moins positif; il s'occupe davantage de l'existence intellectuelle des États. Ce sont les institutions, les lois, la garantie et l'exercice des droits des citoyens, les principes conservateurs des libertés publiques, les éléments de l'économie politique et de la richesse nationale qu'il enveloppe de sa surveillance, qu'il couvre de sa protection, qu'il se donne la mission de maintenir et de protéger. Enfin le patriotisme des anciennes républiques, était la vertu de toutes les classes, et peut-être même ne fut-il jamais mieux senti que par la chaleur des âmes populaires; l'esprit public, au contraire, ne pousse point d'abord ses racines jusqu'au cœur; il est plus du domaine des idées que de celui des sentiments; et par cette raison il est originairement la vertu des classes qui ont le privilége de l'instruction et des lumières. Or, comme ces classes ne sont jamais qu'une fraction minime de la masse, comme elles sont naturellement circonspectes,

et ont trop à compromettre, pour se dévouer avec ardeur au succès de leurs opinions, il arrive que l'esprit public, lorsqu'il commence à s'introduire dans les mœurs d'un peuple, est d'abord timide et chancelant.

Mais, d'un autre côté, cette vertu est de nature à se propager vite. Elle fait corps avec des idées simples, justes, lumineuses et d'une circulation rapide; elle se met promptement de niveau avec le bon sens du peuple; elle n'effraie pas non plus la faiblesse des âmes vulgaires; c'est comme pure théorie qu'elle se présente d'abord, et elle n'exige, dans son principe, pas plus d'effort de courage que de conception. Peu à peu les idées sur lesquelles elle repose deviennent familières à la raison. Dans les occasions sans péril, l'esprit public passe vite de la spéculation dans la pratique; il y prend bientôt la force d'une habitude, et il n'est plus question alors de l'y supplanter. Toute théorie qui a su se faire admettre comme usage et règle de conduite, est désormais acquise et consacrée; c'est un patrimoine qu'on saura faire respecter.

Cependant les années s'écoulent; elles emportent les générations loin de ce qui fut chan-

gement et révolution; déjà un vernis antique se répand sur des idées et des institutions, naguère encore étranges et nouvelles. Leur origine est déjà de l'histoire. Elle s'environne de cette vénération qu'on attache au souvenir et à l'héritage de ses pères. Quelques années encore, et l'esprit public popularisé aura toute la force d'un sentiment national. Le peuple aimera sa patrie morale qu'il aura appris à connaître; il y mettra sa sollicitude comme ses affections, et malheur à qui l'attaquerait dès-lors dans sa nouvelle existence politique! il serait moins dangereux peut-être de chercher à lui ravir les objets matériels de ses jouissances et de ses besoins.

L'Angleterre nous offre le plus frappant exemple du degré de grandeur et de puissance où peut atteindre l'esprit public. Là il peut soutenir la comparaison avec le patriotisme antique. L'Anglais, à demi républicain, tient à la vie morale de son gouvernement, comme le Romain aux sept collines de la cité de Romulus. Il est plein du plus beau sentiment qui puisse animer et grandir une nation; il a la fierté de son bien-être, de son opulence, de sa liberté, de sa vaste puissance dans les

deux mondes; et toutes ces prospérités, il sait sur quoi elles reposent. Les abstractions du gouvernement représentatif ne prennent pas moins de consistance à ses yeux, n'excitent pas chez lui moins d'intérêt et d'élan de passions que des objets positifs et d'un résultat immédiat, comme, pour Athènes, l'invasion de Xercès, Sparte menaçante, l'ambition de Philippe. En Angleterre, l'esprit public veille sur toutes les brèches par où peut venir le danger; il est prêt à tous les efforts et à tous les sacrifices. En vain ses gigantesques entreprises, les chances de son immense commerce, ses colonies vastes comme des empires, toute sa force confiée aux flots, et par-dessus tout, une dette énorme, incommensurable, semblent à tous les peuples du monde autant d'abîmes qui doivent un jour engloutir la superbe Angleterre : l'Anglais ne craint rien; l'esprit public est l'ancre de sa puissance.

Au reste, il faut convenir qu'en Angleterre l'esprit public trouve un énergique auxiliaire dans un principe de patriotisme, qui se rapproche beaucoup de celui des anciens, et qu'on trouve peu chez les autres peuples modernes. Sa position toute singulière lui en a fait une

nécessité. Reine des mers, l'Angleterre confine à la fois à toutes les nations ; elle est menaçante pour toutes, et selon les intérêts qui ont fait mouvoir les ressorts de sa politique, elle a partout porté les discordes civiles ou la guerre, restreint ou anéanti des branches importantes de la prospérité des États. Elle sait combien de haines, de jalousies, d'inquiétudes elle a semées contre elle dans le monde entier; elle sait que plus d'une rivale, accumulant ses vengeances, a souvent mesuré des yeux l'abîme étroit qui la protége... L'Anglais a la conscience de sa position envers tous les peuples du monde. Quelque alliance qu'il contracte avec eux, par la communauté de principes libéraux et philanthropiques, il y met de son côté peu de confiance et d'abandon, et garde toujours à sa patrie un amour exclusif et jaloux. En vain son esprit aventureux le pousse aux entreprises lointaines, le fait émigrer dans toutes les régions du globe; en vain il se mêle, il se fond en apparence avec tous les peuples, rien ne peut lui faire perdre son génie national; il reste Anglais, et au moindre cri d'alarme, on le verrait accourir et se presser avec ses frères

sur le sein de la patrie menacée; c'est le *citoyen romain* de la civilisation.

Mais, indépendamment de ce patriotisme tout spécial, l'Angleterre doit le principal nerf de sa force politique à cet esprit public, œuvre de droiture et de bon sens, qui, chez elle, a pénétré dans toutes les âmes, à l'aide des principes et des formes même de son gouvernement, fondé sur la manifestation constante de l'opinion et des besoins généraux. Là sont devenues vulgaires des connaissances qui n'appartiennent ailleurs qu'aux rangs supérieurs de la société. Les principes de l'économie politique, l'intelligence de la marche du gouvernement, l'intérêt aux débats parlementaires, s'y trouvent dans le domaine des moindres citoyens. Chacun y saisit, avec une rare justesse, la chaîne qui unit toutes les classes entre elles et les citoyens l'un à l'autre. L'ouvrier s'inquiète du crédit public, parce qu'il sait que là est la fortune du capitaliste, que de celle-ci dépend celle du manufacturier qui l'emploie, et par suite son pain et celui de ses enfants. Il s'inquiète d'élections, parce qu'il sait que tels ou tels hommes, suivant l'impulsion de leur intérêt, ou de la faction qui les maîtrise, apporteront un

esprit hostile contre les plus précieuses garanties des droits publics, et s'armeront du pouvoir législatif pour consacrer des principes antipathiques aux sentiments et aux intérêts du plus grand nombre.

Heureuse la nation où l'esprit public est ainsi parvenu à s'insinuer jusqu'au cœur de l'État! Là, il n'est plus possible que la vérité demeure long-temps cachée, que l'abus s'enracine, que l'arbitraire brave long-temps la force de l'opinion, que tout ce qui est juste et utile ne soit senti, poursuivi avec ardeur, et que les améliorations n'arrivent et ne se consolident. Là s'établit dans le peuple entier une véritable conscience politique qui, substituant ses inspirations à tous les calculs de l'intérêt personnel, commande à chacun son devoir de citoyen, aussi énergiquement que la probité impose à chacun celui de l'homme privé.

Puisse donc l'esprit public, patriotisme nouveau, animer de sa chaleur les citoyens de nos modernes États! C'est lui qui doit être l'âme des gouvernements représentatifs; c'est à lui de veiller sur l'organisation et la marche des pouvoirs, sur les projets et les empiétements des partis rivaux; c'est lui qui, dans les dé-

placements de l'équilibre politique, doit sans cesse former le contre-poids destiné à le rétablir; c'est lui, enfin, qui entretiendra au fond des âmes cette salutaire agitation, dont des esprits étroits s'étonnent et s'alarment, et qui cependant fait la sûreté des États, en ce qu'elle y ravive sans cesse le principe de la vitalité sociale, et qu'elle consume par une continuelle fermentation l'exubérance des passions politiques, qui, dans la compression des gouvernements absolus, finissent toujours par éclater en efforts violents et subversifs.

Si nous voulons répandre avec fruit les précieux germes de l'esprit public, c'est à l'avenir surtout qu'il faut les confier, c'est là le champ de l'espérance et le terrain des vertus nouvelles. Il faut savoir renoncer à agir sur l'ancienne génération, dont les idées se sont faites au milieu des froissements de nos commotions politiques; trop châtiée par le passé, elle s'est réfugiée dans le présent, et s'occupe bien moins de préparer l'avenir que de lui échapper; mais derrière ces hommes, acteurs fatigués d'un drame qui n'a plus pour eux ni émotions neuves, ni lointaines promesses, s'élèvent des générations dont le rôle va commen-

cer, dont l'esprit n'aura rien à oublier, dont l'âme apportera à la chose publique l'ardeur et la virginité des premières affections. Les destinées de la civilisation sont dans ces races naissantes qui pressent sans relâche et doivent remplacer bientôt les hommes des anciens jours. Il dépend de nous de les imprégner des lumières pures et des sentiments généreux qui font l'essence de l'esprit public. Pour cela, il faut d'abord nous pénétrer nous-mêmes d'une pensée qu'on a beaucoup répétée, mais qu'il est temps de bien comprendre; c'est que les peuples, comme les hommes, ne sont que ce que l'éducation les a faits : l'éducation est une puissance qui s'offre à nous pour réaliser tous nos vœux; sachons la mettre à profit, et qu'elle achève et affermisse à jamais notre régénération politique.

SECTION III.

De la nécessité d'une éducation civique.

Dans tout le cours de l'ère moderne, aucun objet de haute utilité publique ne paraît avoir

été plus vaguement aperçu, plus mal compris et plus mal appliqué, que l'éducation. Long-temps on a semblé ignorer qu'elle fût l'art de faire des hommes; ses parties les plus essentielles, celles destinées à cultiver l'être moral, à diriger les passions, à former le caractère, à inspirer les vertus sociales, restèrent à peu près inconnues. La philosophie de l'éducation, sous prétexte d'être réservée au domaine religieux, fut long-temps une branche morte. Tout l'enseignement se réduisait à ce qui ne regarde que l'esprit, à *l'instruction* proprement dite, et quelle instruction encore! nulle pour le peuple, condamné par là à un éternel abrutissement, elle se bornait, pour les classes supérieures, à de froides copies du langage, de la rhétorique et de la philosophie des anciens. Nos pères, au sortir de leurs berceaux barbares, ne trouvant que ténèbres dans leur propre antiquité, se tournèrent volontiers vers l'antiquité brillante de la Grèce et de l'Italie; ils mirent à honneur d'en apprendre la langue, de vivre avec leurs rhéteurs, leurs artistes et leurs poètes, en un mot, de se faire Grecs et Romains. Ils durent, sans doute, à ce commerce intime avec de beaux talents, de rapides

progrès dans la civilisation des arts ; mais celle des idées, qui se fait bien moins par acquit étranger que par intuition de soi-même, et par réflexion sur ses propres mœurs, sur ses besoins et ses intérêts de chaque jour, fut ralentie dans sa marche par un luxe d'érudition antique et purement littéraire. Il fallait alors en effet se charger de tout ce bagage pour se rallier à la bonne société et s'élever aux professions libérales ou aux fonctions de l'État. Les études sérieuses, celles de l'homme, de la société, des droits et des devoirs publics, furent long-temps répudiées ou restreintes dans quelques arguties scholastiques ; et si de puissants génies apparurent, qui révélèrent de hautes sciences aux hommes de leur siècle, c'est dans l'ombre qu'ils avaient grandi, et ils s'appartenaient tout entiers. L'école fut même le premier ennemi qui s'effraya de leurs lumières, et qu'ils durent combattre et vaincre. L'enfance morale des peuples, si long-temps prolongée, ne prit fin que le jour où l'instruction, rompant enfin les digues étroites dans lesquelles l'école la forçait à couler, se répandit à pleins bords sur tous les domaines de la pensée.

Aujourd'hui, surtout, que le principe de

notre gouvernement tend à faire de la chose publique notre premier intérêt, et du soin d'y veiller notre premier devoir, l'instruction qui servit à faire les beaux esprits des derniers siècles, ne peut plus être que mesquine, insuffisante et même dangereuse. Que faire d'une littérature de salon, au milieu de nos mœurs constitutionnelles? Il faut une tout autre science à un peuple qui s'agite inquiet autour de l'urne électorale dont il attend ses destinées, et qui commente chaque jour attentivement les paroles descendues du haut de la tribune parlementaire. Que dis-je? pour un tel peuple, l'instruction ne suffit pas; il faut l'éducation complète, large, marchant dans toutes ses voies, avec la puissance de tous ses moyens; il faut ce grand art rétabli dans son importance et sa dignité; et surtout à un peuple de citoyens, il faut une éducation civique.

Comment donc ne plus déplorer l'incurie publique et particulière qui ne fait rien pour répondre à ce besoin si essentiel de la société? A voir le laisser-aller qu'on adopte en cette matière, on dirait que rien ne soit facile comme d'improviser un homme ayant la conscience de tous ses droits et de tous ses devoirs, et qu'il

suffise d'avoir atteint sa majorité légale et politique, pour avoir de suite infus tous les principes qui font le citoyen et doivent le diriger, sans crainte ni de faiblesse, ni d'excès, dans toutes les relations de sa vie publique. On paraît s'étonner que les hommes qui naissent chaque jour à l'existence politique, ou en ignorent complétement les obligations, ou manquent de la moralité et du courage nécessaires pour les remplir; mais je m'étonnerais bien plutôt qu'il en fût autrement. Où donc auraient-ils appris la science vaste et compliquée du citoyen? où se seraient-ils pénétrés de cette morale austère, si faiblement ébauchée dans les instincts primitifs de leur cœur? Leur jeunesse s'est consumée tout entière dans la grammaire et la rhétorique de l'école. Là ils ont beaucoup entendu parler de république et de patrie; là on leur a conté de glorieux faits et de beaux traits de vertu; leur mémoire a retenu de grands noms et quelques généreux exemples; mais ces actions illustres, ces nobles vertus leur ont été montrées sous des formes antiques, dans des mœurs qu'ils ne comprenaient guère, dans un lointain historique qu'ils distinguaient à peine des temps fabuleux; ils ont vu les héros

de Thucydide et de Tite-Live à peu près des mêmes yeux qu'ils voyaient les héros d'Homère. Troie, Sparte, Athènes et Rome, se tenaient dans leur esprit, et ils les plaçaient à peu près dans le même pays de l'inconnu et du merveilleux. Que pouvaient-ils voir là-dedans d'applicable à nos jours, aux mœurs et aux idées de notre civilisation européenne? Toutes ces grandes vertus des républiques leur paraissaient vieilles comme les débris de leurs monuments, et hors de mise comme les dieux abolis des temples païens; il leur semblait que nous étions des hommes d'un autre genre et destinés à d'autres fins, faits, par exemple, pour passer la vie sur des livres ou dans les détails de la vie commune, tandis que quelques-uns, assis au timon de l'État, se chargeaient de nous débarrasser du soin d'administrer cette chose publique, objet de tant d'inquiétudes et de passions, dans l'antiquité grecque et romaine.

Entrés dans le monde avec cette ignorante érudition de collége, qu'y ont-ils appris de plus? Un peu de politique par lambeaux, mais non une véritable science dont les faits soient précis, concluants, dont les propositions s'enchaînent, et qui s'empare irrévocablement de

l'esprit par la netteté de ses axiomes et l'énergie de sa logique, et qui, dans l'application, ne puisse jamais ni s'altérer, ni dévier.

Chose étrange! nous le savons; Montesquieu, la raison et l'histoire nous l'ont dit: « L'éducation dans chaque État doit être le développement du principe essentiel de son gouvernement. » Et, lorsque depuis un demi-siècle une si totale révolution s'est opérée dans le principe de notre gouvernement, à peine quelques modifications légères ont-elles été introduites dans notre éducation! Que les études littéraires, toujours en proie aux langues mortes, soient demeurées dans leur vieille insignifiance, c'est ce qui doit le moins nous surprendre; mais que l'enseignement de la philosophie, de la morale et du droit, se taisent encore aujourd'hui sur tout ce que des hommes destinés à vivre sous le régime représentatif ont intérêt et besoin de connaître; mais qu'il ne soit question dans la chaire du philosophe ou du légiste, ni des principes ni des formes du gouvernement, ni de la source des droits et des devoirs politiques, ni de l'économie et de la morale publique, c'est la plus monstrueuse anomalie que les mœurs d'un peuple puissent offrir. Eh quoi! l'histoire dira qu'il y eut un pays où cent mille

électeurs étaient investis du droit de nommer les représentants de trente millions d'hommes; où cent mille fonctionnaires de tout rang étaient chargés de faire observer les lois, et de mettre les intérêts de tous d'accord avec la justice et l'ordre public; où mille citoyens, répartis dans deux corps augustes, étaient revêtus du saint ministère de législateurs; où enfin le peuple entier avait des droits à exercer et à maintenir, sans jamais, ni en passer la limite, ni la laisser franchir; et l'histoire dira qu'en ce pays nulle école ne s'ouvrait pour préparer les jeunes générations à tant et de si difficiles devoirs! Elle dira que sur la science du citoyen, toute académie y était muette comme aux plus beaux jours du gouvernement absolu; et que si la jeunesse apportait dans le monde politique quelque chose où il fût question de gouvernement et de patrie, ce n'étaient que quelques débris d'érudition scholastique, quelques idées d'ancien républicanisme, dont les plus ardens pouvaient faire de funestes applications, et dont les autres ne savaient que faire!....

Malheureusement, si l'éducation des citoyens est abandonnée au hasard, ce n'est pas seulement insouciance ou esprit de routine; pour

beaucoup de gens, c'est encore l'effet d'une opinion systématique. De ce que la science politique est si haute et se rattache à des intérêts si importants, qu'il faut toute la maturité de l'esprit et du caractère pour la saisir dans toutes ses parties, et l'appliquer dans toutes les circonstances, ils s'empressent d'en conclure qu'elle ne peut faire la matière d'une éducation mise à la portée de l'adolescence; ils comptent, pour l'inculquer, sur le temps et la pratique; ils en font, pour les jeunes gens, comme un secret et un mystère qui ne doit se révéler à eux que progressivement et dans le cours de leurs années; fâcheuse erreur qu'il importe de détruire!

La jeunesse est pour l'homme, comme pour tous les êtres susceptibles de développement, l'âge de la culture et de l'éducation. A cet âge se forment et croissent toutes ses facultés; si rien ne les excite, elles demeurent inertes; si elles sont excitées, mais vers des objets inutiles ou dangereux, elles se faussent ou se dépravent; une fois l'époque de leur développement passée, il est également difficile ou de les étendre, ou de les redresser. On obtiendra peut-être, par une culture tardive, quelques jets

nouveaux, mais à peine auront-ils quelque sève; à force d'efforts, on parviendra peut-être à imprimer une direction meilleure aux facultés déjà détournées de leur but; mais si l'effort cesse un instant, l'habitude reprendra le dessus, et la réforme sera perdue. Ces principes s'appliquent à tout, aux choses de la nature matérielle, comme aux éléments moraux les plus essentiels au bonheur de l'homme. A quelque élévation que doive atteindre un jour une science ou une vertu, c'est au jeune âge que la semence doit en être confiée. L'arbre le plus majestueux et le plus fécond a été cultivé quand il n'était encore qu'un débile arbuste. C'est une haute science sans doute que la science civique; mais enfin, puisque la mémoire, l'imagination, la réflexion, la sensibilité, toutes les facultés intellectuelles sont les instruments qui doivent la saisir et l'imprimer au fond de l'âme, la raison nous dit de mettre en œuvre toutes ces facultés, alors qu'elles sont flexibles, ardentes et vigoureuses. Et parce qu'il ne sera pas possible de faire d'un adolescent un homme, faudra-t-il, pour lui apprendre tout ce qui doit l'aider à le devenir, attendre qu'il soit homme déjà, membre actif dans l'État, qu'il en ait accepté

les charges sans les connaître, et qu'il ait été appelé à faire usage de ses droits avant d'avoir pu les apprécier?

Ce n'est pas ainsi qu'on a coutume d'agir, pour toutes les autres parties des sciences humaines. C'est à l'adolescence qu'on s'efforce d'en apprendre les premiers rudiments; et cependant, s'il est chose certaine, c'est que jamais adolescent n'en a senti d'abord toute la portée, ni embrassé tous les résultats possibles. Où nous voyons des choses, des principes féconds, des éléments de la science universelle, souvent il n'entend que des mots, ou bien il ne saisit que des faits et quelques idées sans liaison. On tient cependant à remplir de bonne heure son esprit de toutes ces choses; et dans le but qu'on se propose, on a raison; c'est une réserve, où, dans l'âge qui va suivre, son intelligence croissante viendra sans cesse puiser des aliments proportionnés à ses forces. On confie des semences à la terre, dans la saison où elle n'a pas encore la chaleur nécessaire pour en faire sortir des plantes; mais le germe fermente, il croîtra et portera plus tard de beaux fruits. Ainsi, ces idées jetées dans la tête des enfants, y sommeillent long-temps; les faits dont on les

a entretenus n'intéressent d'abord que leur curiosité, mais peu à peu la raison s'éveille, son horizon s'étend ; la réflexion revient sur ces premiers éléments, elle les élabore, elle les féconde ; et tel principe de l'école qui n'a paru long-temps qu'un pur théorême, en dehors de la vie usuelle, devient une source abondante de vérités pratiques, aussitôt que l'âge et l'expérience sont venus animer et mettre en action ce qui n'était jusque-là que froide théorie.

La science du citoyen ne reposerait donc que sur des idées abstraites, qu'il faudrait encore, pour la rendre complète et durable, en ébaucher les principes dès le jeune âge. Mais, nous l'avons vu, cette science qui commence par les idées, qui est d'abord saisie par l'intelligence, est appelée à pousser ses racines jusqu'au cœur, et à devenir une science de sentiment : c'est sous ce rapport surtout qu'il importe de la cultiver dans la naissance même des affections du jeune homme.

Les idées sont de nature à s'acquérir à tout âge, quoique beaucoup plus péniblement hors de la jeunesse, et au risque d'avoir moins de fond, et de porter de moindres fruits. Mais un sentiment n'est presque jamais tel, que lorsqu'il

est né avec l'âme, qu'il s'est développé, identifié avec elle, de manière qu'on ne puisse ni remonter au jour où il y a pris naissance, ni montrer par où il s'y est attaché et pourrait en être séparé. Une idée est une perception extérieure, un objet étranger à l'âme; un sentiment, au contraire, est la substance même de l'âme modifiée et prédisposée à recevoir certaines émotions. Or, pour que l'âme se prête à ces modifications particulières, il faut qu'elle y ait été formée de bonne heure, alors qu'elle était encore tendre, vive et impressionnable; il faut qu'une immémoriale habitude en ait fait pour elle comme une seconde nature, inséparable de tout son être primitif.

Il y a long-temps que ces principes ont reçu la sanction de l'expérience pour tous les sentiments qui se rapportent à la morale privée. Pourquoi donc négligerait-on de les appliquer aux devoirs de la morale publique? Moins étayés par des considérations personnelles, ces devoirs, par cela même plus pénibles, demandent à être inspirés dans les âmes, dès qu'elles s'ouvrent aux premières émotions. Plus tard, la place sera prise par toutes les passions qui dérivent de l'intérêt propre; le temps des con-

victions fortes et des dévouements généreux sera passé. Au-delà du jeune âge, on peut encore voir le vrai et sentir le juste; on n'apprend plus à se passionner pour eux; et surtout une morale d'abnégation et de sacrifices ne fait plus de prosélytes. Voyons ces hommes d'une raison droite, mais que rien n'a préparés aux idées de notre siècle ; inondés des lumières publiques, ils ont aperçu, ils ont compris, ils ont approuvé tous les principes qui forment aujourd'hui le code des peuples, et qui doivent faire la moralité et la force des gouvernements; mais quelle paisible indifférence ils gardent sur le sort des vérités qu'ils ont saisies! ils feront des vœux pour leur triomphe, ils ne risqueront rien pour l'assurer; et si elles succombent, ils leur donneront quelques regrets, mais ne nourriront pas leur âme de ce deuil religieux et profond qui proteste long-temps contre l'arbitraire victorieux, et paralyse quelquefois ses succès. Leur âme n'a été qu'effleurée; le patriotisme n'y est qu'à la surface; l'éducation du jeune âge n'a point passé par là.

Éternels copistes des anciens dans nos arts littéraires, que ne savons-nous au moins mettre à profit leurs exemples dans la science bien au-

trement importante de faire des citoyens! Plus sages que nous, ils avaient compris que pour vaincre les penchants égoïstes de l'homme, pour tourner ses pensées vers l'intérêt de la chose publique, pour façonner son âme à l'exigence des devoirs les plus austères, il fallait emprunter toute la puissance de l'éducation. Ils avaient fait de l'éducation la base de leur édifice social. Leurs plus graves législateurs, leurs grands hommes, leurs sages, ne dédaignaient pas d'en tracer les moindres régles; et Platon se rencontrait, sur ce sujet anobli, avec Lycurgue et le chef des Dix Mille. Magistrats, conseils suprêmes, aréopage et sénat, veillaient d'un œil attentif sur la jeunesse, qui grandissait pour la patrie, au sein des écoles. Ils ne voyaient rien que de sérieux, là où était l'avenir de leur nation. Ils suivaient les jeunes gens jusque dans leurs jeux; ils les appelaient aux solennités publiques, et ne dédaignaient pas de s'établir juges de leurs exercices, même gymnastiques. La jeunesse s'accoutumait à placer au plus haut de sa pensée la dignité de citoyen, quand elle voyait prendre tant de soin pour l'y préparer. Les mœurs nationales se formaient des habitudes même de l'enfance; les caractères se dessinaient de bonne

heure, et les vertus civiques prenaient ces traits mâles et vigoureux qui ressortent encore aujourd'hui, avec tant de force, à côté des teintes à demi effacées des caractères de nos temps modernes.

Si nous voulons, avec non moins de force et de garanties de stabilité, naturaliser parmi nous des vertus publiques d'un autre ordre, mais également précieuses, c'est la même marche qu'il nous faut suivre; et nous devrons bien nous convaincre que jamais les sentiments civiques ne passeront dans les mœurs de l'âge mûr, si d'abord, par l'éducation, ils ne se sont emparés de l'homme dans l'adolescence de son cœur et de sa raison.

Mais quand on en vient à considérer ce qui est, et combien notre éducation actuelle diffère de ce qu'elle devrait être, il est permis peut-être de s'effrayer, et une réforme aussi vaste, aussi profonde que celle que la société réclame, peut paraître à peine possible. Comment, en effet, faire apprécier le bienfait et faire sentir la nécessité d'une éducation civique, au milieu de cette indifférence de tant de familles, où l'on ne s'occupe jamais ni de patrie, ni d'intérêts et de devoirs publics, et où les enfants, abandonnés à la routine et à la sécheresse

d'une éducation vulgaire, ne reçoivent aucune impulsion vers les hautes idées et les nobles sentiments? Comment faire pénétrer la science forte du citoyen au milieu d'un plan d'études exclusivement consacrées à la grammaire, à deux langues mortes, à une littérature d'académie, bonne seulement à former d'élégants rhéteurs? Comment, enfin, lorsqu'au sortir du collége, on s'empresse de pousser les jeunes gens dans des carrières spéciales, où ils doivent concentrer toutes leurs pensées et tout leur travail, obtiendra-t-on qu'avant de se faire militaire, jurisconsulte, médecin ou artiste, chacun s'étudie d'abord à connaître sa part du contrat social, ses engagements, et la manière dont sa conscience d'homme public et le plus grand bien de la société exigent qu'il les remplisse?

Il y a là de réelles difficultés, sans doute, et propres à décourager ces esprits trop ardents et trop absolus, tout à la fois, qui savent peu se résigner à la marche lente et inégale des changements que le temps amène, et qui voudraient organiser toute amélioration en système large et complet dans toutes ses parties. Où de justes rapports n'existent pas, ils ont peine à croire qu'il y ait quelque bien: et ils ne conçoivent de

réformes utiles qu'avec la possibilité de les établir sur un plan neuf et régulier. Ce n'est pas ainsi, cependant, que les institutions humaines vont s'améliorant. Le bien y entre un peu au hasard, isolément, par parties, et c'est le temps qui raccorde les heureuses innovations du présent avec les débris du passé, dignes d'être conservés. Il faut savoir se conformer à cette marche naturelle des choses; il faut craindre, par-dessus tout, cet écueil des nouveautés trop absolues, des systèmes trop exclusifs, qui est d'exiger de tels renversements dans les idées et les usages reçus, que, même en les adoptant comme théories, on soit forcé d'en ajourner l'exécution, c'est-à-dire, de les condamner à l'oubli, et de laisser le vieil abus continuer à prescrire contre la réforme.

Ce n'est donc pas un système d'éducation civique que j'essaierai ici d'élever, en dehors de toutes les vues, de toutes les pratiques de l'éducation actuelle; mais je dirai quels sont les moyens principaux de diriger, vers la connaissance des devoirs publics et vers les sentiments qui en assurent la religieuse observation, les mobiles d'institution morale, et les méthodes d'enseignement scientifique qui sont dès à présent

à la disposition de chacun ; je chercherai quels sont tous les points par où la réforme peut s'introduire, et prendre peu à peu possession des générations nouvelles. Autant la vieille routine est prompte à s'alarmer de l'innovation brusque, absolue, impérieuse, autant elle s'effraie peu de l'amélioration qui, douce et lente, s'annonce sans prétention, s'insinue et s'établit sans secousses.

Il est pénible, sans doute, de ne pouvoir que jeter quelques idées incomplètes sur un si vaste et si important sujet ; mais les bornes de la question où je dois me renfermer, m'y obligent. Et, d'ailleurs, n'est-ce pas la destinée même de l'homme ? Il s'éclaire, il entrevoit ce qui est beau ; il fait quelques vœux et quelques efforts pour hâter de ce côté le mouvement social ; puis il passe ; et trop heureux celui dont une seule idée reste, et va dans l'avenir aider aux progrès d'une perfectibilité dont les limites ne nous sont pas connues !

SECTION IV.

Des moyens d'éducation civique.

A proprement parler, il n'y a qu'une éducation qui s'empare de tout l'être de l'homme, qui façonne et règle toutes ses facultés, et embrasse tous ses rapports possibles. C'est une puissance qui ne peut se scinder, ni dans son principe d'action, ni dans ses résultats ; elle ne peut agir sur un point, sans que ses effets ne s'étendent à tous les autres ; on ne fera jamais isolément l'éducation de l'esprit, celle des sentiments, celle du caractère. Il y aura toujours influence et réaction nécessaire de l'une sur l'autre. Mais cependant une direction particulière peut être imprimée plus puissamment à tel ou tel mobile du développement moral, et au milieu même du travail général qui s'opère sur l'homme entier qui s'élève pour la pratique de la vie, il est permis à la pensée d'abstraire tout ce qui s'applique plus spécialement à un genre de rapports donné. C'est ainsi que nous pouvons considérer à part l'impulsion qui doit être dirigée vers l'exercice des vertus publi-

ques, et nous occuper, en dehors de l'éducation générale, des moyens d'une éducation civique.

Si l'homme, parvenu à la plénitude de ses facultés, doit être sans cesse pour lui-même un objet d'études, et faire, chaque jour et dans tous les genres, sa propre éducation, avant cette éducation de lui-même qui, à tout prendre, est la vie, il y a une préparation à la vie, il y a un premier développement, un premier mouvement nécessaire qui ne peut lui venir que des autres. Il en est ainsi, même pour la vie publique, quoiqu'elle commence plus tard, et que l'homme semble y naître plus spontanément. Nous l'avons déjà démontré. Rien de ce qui ajoute une notion à l'intelligence, un sentiment à l'âme, n'est inutile pour y disposer. Éducation de la première enfance, éducation de l'école, éducation de la famille, toutes y mènent, ou toutes elles en éloignent.

Je ne dirai rien de l'éducation primitive. C'est le point de départ. Son importance est grande, son influence s'étend au loin, notre destinée entière souvent s'y rattache, parce que là s'est développé le germe de nos penchants; mais par cela même que tout y ramène, il faut se garder d'en parler à toute occasion.

Et, d'ailleurs, il est aujourd'hui plus que superflu de chercher à prouver quel empire doit exercer sur l'homme, aux diverses époques et dans les diverses positions de sa vie, l'éducation qui, la première, s'assujettit son être et le modifie, alors qu'il ne peut avoir encore ni volonté ni force pour résister à son action. Enfin, il n'y a rien à craindre à cet égard. La société est en pleine marche de ce côté; les écrits des meilleurs moralistes l'éclairent, et notre siècle ne s'achèvera pas sans qu'une vaste réforme de l'éducation primitive n'ait été opérée dans les esprits, et consacrée dans les mœurs.

Mais, indépendamment de ce mobile commun de toutes les impulsions communiquées à l'homme dans son enfance, il est deux moyens d'éducation plus spécialement propres à servir à l'apprentissage de la vie publique : l'enseignement de l'école et l'institution domestique. L'un, par l'étude rationnelle de certaines sciences, peut ouvrir à l'adolescent une sphère d'idées, d'où il embrassera d'un coup d'œil juste et élevé sa position, ses relations, ses intérêts et ses devoirs comme membre d'un État; l'autre, par des inspirations et des exemples puisés au sein de la famille, le disposera aux vertus, sans les-

quelles la science du citoyen est stérile; vertus qui ne s'apprennent pas, mais dont le germe doit être déposé de bonne heure dans l'âme, et qui ne s'y développe jamais mieux que lorsque des mains paternelles l'y ont cultivé.

---

§ Ier.

Enseignement de l'école.

Nous avons assez insisté plus haut pour démontrer combien, dans l'état actuel, l'enseignement de l'école est en arrière des lumières générales, et insuffisant aux besoins nouveaux d'une civilisation qui nous pousse rapidement dans d'autres idées et d'autres mœurs. Sans nous arrêter à des utopies dont la réalisation n'appartient peut-être qu'à des âges encore éloignés, hâtons-nous d'indiquer des améliorations dès maintenant praticables. Jamais il n'est permis de perdre le temps présent, sous prétexte de travailler plus efficacement pour l'avenir; et c'est une fausse sagesse que celle qui frustre la génération actuelle du bien dont elle est capa-

ble, et par conséquent digne de jouir, pour enrichir les générations futures d'un mieux toujours incertain, et qui d'ailleurs ne leur échapperait pas pour avoir été plus tôt préparé.

L'enseignement de l'école, tout défectueux qu'il s'offre à nous, nous présente néanmoins deux modes d'instruction qui y ont déjà leur place toute faite, et qui peuvent se prêter à nos vues, et en grande partie les accomplir. Il ne s'agit que d'étendre leur portée, de les diriger dans un plus sage esprit, et de leur proposer un but plus élevé; je veux parler de l'enseignement de l'histoire et de celui de la philosophie.

L'éducation, quel que soit l'objet spécial auquel elle vise, agit sur l'homme par les connaissances qu'elle lui donne, et par les sentiments dont elle le pénètre. Elle embrasse à la fois, et fait également concourir à ses fins, et la science et la morale : la science qui expose et démontre, la morale qui persuade et commande; l'une qui fournit la lumière, l'autre qui donne et dirige l'impulsion. L'œuvre ne peut être parfaite qu'autant qu'on ne les sépare pas; leur intime alliance et leur égal développement est la plus sûre garantie du succès, et cette double base

est particulièrement nécessaire dans l'éducation civique.

L'enseignement de l'histoire et celui de la philosophie semblent répondre à ce besoin, et pouvoir fonder solidement l'instruction scientifique et morale du citoyen. Tous deux sont naturellement propres à mener l'homme à la connaissance de ses intérêts et de ses devoirs publics, et à lui donner le désir et le courage d'y conformer ses actions; tous deux ont une secrète connexité qui les fait se confirmer l'un par l'autre, et tendre au même but avec unité et force. L'histoire, en enseignant les faits, porte avec elle ses réflexions, ses avis; elle frappe et éveille le sens moral; elle prépare les théories par les exemples, et les vertus par les émotions. La philosophie, à son tour, en résumant les faits et les idées, pose les principes; elle juge les émotions, les règle, et en forme un corps de morale. L'histoire est le tableau du monde extérieur. Elle montre à chacun ce qu'il peut craindre ou espérer des hommes et des choses, dirigés dans tel esprit, tel système, et allant vers telles conséquences; elle lui apprend à pouvoir un jour, quand il aura un rôle et des intérêts sur la scène politique, favoriser ou

combattre les puissances du dehors, qui doivent en bien ou en mal influer sur sa destinée. La philosophie est la science du monde intérieur; indépendante des circonstances et des hommes, elle s'en sert comme d'épreuve ou de confirmation à ses principes; elle ramène tout à la vérité et à la vertu, et fonde sur cette base le bonheur de l'homme et celui des sociétés.

Études historiques. — La plus grande difficulté qui se rencontre dans l'exécution d'un plan d'éducation civique, c'est d'en jeter les fondements dans le jeune âge. Il faut parler à une intelligence qui s'éveille à peine, et lui offrir des idées qui puissent être saisies quand on les présente, et grandir cependant avec l'enfant dans une progression calculée sur ses forces; il faut enseigner à un être faible et mobile les éléments d'une science vaste, d'une application éloignée, et rattachée aux plus hauts sentiments comme aux plus graves intérêts de l'homme; il faut les enseigner sans jamais prendre ni la forme ni le ton dogmatique; il faut faire pénétrer la science goutte à goutte, sans qu'on puisse même soupçonner qu'elle est science,

provoquer la réflexion, sans paraître la commander, et lutter sans cesse contre les distractions des pensées et des passions naissantes. L'enseignement de l'histoire me paraît propre à atteindre le but, en levant avec bonheur toutes ces difficultés.

Il existe un vaste tableau où la vie entière du genre humain est mise en action, où toutes les passions sont en relief, et à côté d'elles leurs conséquences, où toutes les idées s'animent, où les réflexions sont de toutes parts cachées sous des faits, où l'intérêt est partout excité, et qui, suivant la tournure des esprits, offre dans tous les genres une instruction non moins attachante que solide. Chaque faculté, suivant sa nature et ses forces, peut y venir utilement puiser. La raison y verra des enchaînements de causes et d'effets; elle y suivra la marche et appréciera les résultats des divers systèmes qui ont régi le monde. L'imagination y recevra de vives émotions; les sentiments généreux s'y exalteront en présence de grands exemples, et les vices, dépouillés là de leurs prétextes et de leurs couleurs, paraissant dans leur nudité, serviront à amortir les inclinations perverses; tout enfin, dans ce tableau, a de la grandeur et du

mouvement; tout y est matière à enseignement. Ce tableau, c'est l'histoire.

Mais l'histoire, par son immensité même, a été, suivant les hommes qui l'ont écrite, et surtout selon ceux pour qui elle fut écrite, envisagée et traitée sous les faces les plus diverses, tantôt chronique stérile, simple registre de dates et de faits, tantôt roman de souvenirs merveilleux, nobiliaire à l'usage des grandes familles, le plus souvent journal d'intrigues de cour, et recueil de bulletins militaires. Long-temps on n'a écrit l'histoire que pour les rois, les grands seigneurs, les hommes de guerre ou les érudits. Depuis un siècle, on a commencé à l'écrire d'une manière plus grave et avec une vérité plus sévère; on l'a embrassée d'une vue plus grande; on a fait enfin l'histoire des peuples, de leurs usages, de leurs mœurs, de leurs idées, de leur civilisation. On écrit aujourd'hui l'histoire pour des hommes, et nous possédons dans ce genre des monuments qui font honneur à la raison humaine. Mais il me semble qu'il peut rester encore une histoire à écrire, ce serait celle où l'adolescent apprendrait à devenir homme et citoyen, celle qui lui donnerait tout à la fois et la science et le sentiment patriotique.

Le jeune âge a une vraie passion pour l'histoire. Dans le feu de son imagination qui s'allume, le premier essai qu'il aime à faire de ses forces, c'est de retourner dans le passé, c'est de voir et de chercher à comprendre comment tout ce qui l'entoure a pris naissance, comment ont vécu les hommes d'autrefois, comment ont grandi les empires et les puissances de la civilisation qu'il contemple à leur apogée. Sa curiosité naturelle, son imagination étonnée de l'immense domaine qui s'ouvre devant elle, sa mémoire avide de s'orner de tant d'admirables souvenirs, son jeune orgueil même, tout fier d'embrasser de si grandes choses, et de se considérer comme l'héritier d'un si grand œuvre, tout l'attire et l'entraîne vers les études historiques; et tandis qu'il faut une dure contrainte pour le fixer sur d'autres études, qui ne le captivent par aucun charme, et qui ne peuvent pas même le pénétrer du sentiment de leur utilité, c'est de lui-même, et avec ardeur, qu'il demande à l'histoire des émotions et des connaissances qui satisfassent à sa double avidité de sentir et de savoir.

Si j'étais appelé à l'honorable mission de préparer des adolescents à la vie publique, et de

leur donner l'éducation propre à en faire des citoyens, je ne négligerais pas ces heureux indices; c'est surtout à l'aide des études historiques, que j'imprimerais à leur esprit et à leur âme une direction plus haute; c'est par là que je commencerais à introduire, et que je m'efforcerais de naturaliser au milieu de l'enseignement scholastique actuel, un système d'instruction politique, auquel se prêtent moins aisément toutes les autres branches des sciences cultivées dans nos colléges.

Mais ici, pour ne point rester dans le vague des généralités, je dois indiquer d'après quel plan je dirigerais l'étude de l'histoire, et je ne dois pas craindre d'aborder quelques détails. Pour les présenter avec plus de netteté et dans un aperçu plus rapide, je supposerai qu'instituteur d'un autre Émile, mes leçons ne s'adressent qu'à un seul élève; mais je suis loin de vouloir, par cette fiction, restreindre à l'éducation particulière l'application de mes principes. C'est, au contraire, l'enseignement public qui leur convient, parce que, fondés sur l'éveil donné à la réflexion, sur le développement de la pensée, sur le mouvement imprimé à l'âme, ils ne peuvent nulle part mieux fructifier que

là où les esprits en contact s'électrisent par leur action réciproque, où l'intelligence de chacun s'accroît et se rectifie par la pensée de tous, et où de jeunes âmes s'échauffent en commun du feu des nobles passions. Plus facile sans doute à exposer dans la supposition d'un seul disciple, le système d'enseignement que j'indique ne répugne pas à être étendu à un grand nombre, et trouvera toujours aisément sa place dans le plan amélioré de notre instruction publique.

Je présenterais l'histoire divisée en quelques grands tableaux qui se dérouleraient successivement aux yeux de mon élève, et j'aurais soin d'observer dans la disposition, dans le dessin, dans les couleurs, la progression naturelle au développement même des facultés du jeune homme. Chacun de ces tableaux, embrassant une vaste période de la vie des peuples, formerait un ensemble, et tendrait à un but spécial. Tous les faits, sans que leur enchaînement véritable en souffrît, y seraient dominés par une idée première; ils seraient dirigés vers un certain ordre de réflexions, et laisseraient après eux dans l'âme quelques-uns des grands principes de la science sociale, autour desquels je n'empêcherais pas de se grouper un peu au ha-

sard des notions diverses de toutes les sciences positives ou abstraites qui s'y réfèrent.

Le premier tableau serait consacré à expliquer la famille humaine et à montrer les liens des peuples entre eux. Je n'irais pas, sans doute, me constituer auprès d'un enfant professeur de droit des gens, et lui enseigner les lois de la haute politique; ce serait vouloir éteindre chez lui, du premier abord, tout intérêt et tout désir de connaître. Mais, à la place d'une aride démonstration, je lui présenterais un spectacle plein de vie, de variété et de grandeur. Ainsi je peindrais l'homme créé souverain de la terre, appelé à en recueillir tous les fruits; rendu sociable, pour augmenter ses jouissances et sa force, pour remplir les besoins de son cœur, et assurer son empire sur la nature. Empruntant les plus respectables traditions, je montrerais tous les hommes enfants d'un même père; le genre humain commençant par la famille; les frères, auteurs, à leur tour, d'une nombreuse descendance; et les nations se formant à la longue des immenses démembrements de l'unité patriarcale. Je montrerais ces nations se pressant les unes sur les autres; se poussant, dans toutes les directions,

jusqu'aux extrémités de la terre; et là, séparées à jamais entre elles par des intervalles immenses, par la différence des climats, des religions et des mœurs; perdant enfin le souvenir de leur commune origine, et leurs titres de fraternité. Puis, jetant déjà un regard lointain sur d'autres âges, je ferais entrevoir les maux prêts à naître de cet oubli de nos liens primitifs : les intérêts contraires, les jalousies, les haines de peuple à peuple, et la guerre, meurtre politique, attentat parricide. Mon élève ne détacherait point ses yeux de ce premier tableau, sans qu'une émotion inconnue ne lui eût déjà révélé un attrait nouveau vers les hommes, quelque diversité de pays et de langage qui les distingue. Dès ses premiers pas, il aurait pénétré dans la base de la philosophie politique; il aurait saisi le point d'unité d'où la nature a fait partir le genre humain enfant, et où les lumières et la morale de la civilisation le ramènent avec toute l'expérience de la maturité.

Dans le second tableau, je m'attacherais à faire connaître l'organisation intérieure d'un peuple, son but, les moyens de l'atteindre et les obstacles qui en écartent. Je ne craindrais

point de proposer d'abord à la raison du jeune homme cette idée si simple et si nette : qu'un peuple est une association d'hommes qui se sont réunis dans l'intérêt de leur sûreté et de leur bien-être commun ; que par conséquent le gouvernement d'un peuple est bon lorsqu'il tend à conférer à tous ces avantages, et mauvais lorsqu'au mépris du contrat social il les enlève ou les refuse au grand nombre, soit pour en constituer le monopole au despotisme, soit pour en doter des classes privilégiées. Puis, me hâtant de fortifier l'idée par le fait, j'esquisserais à grands traits l'histoire intérieure des peuples de l'ancienne civilisation, qui furent nos prédécesseurs et nos maîtres, et qui, les premiers, ont découvert et expérimenté les grandes règles de gouvernement dont nos institutions modernes ne sont que des combinaisons plus ou moins heureuses.

Là je montrerais le principe qui animait chaque État, les formes qu'il affectait, la prépondérance ou les entraves qu'il donnait aux différents pouvoirs, et tous ses effets nécessaires. On verrait l'inquiétude, les agitations, les crises violentes de l'état populaire, et, à côté, son énergie vivace, et le plus haut degré possible

d'exaltation de toutes les vertus civiques. On verrait la sourde tyrannie du pouvoir aristocratique, sa jalousie qui ne pardonne pas, son patriotisme sans scrupule; mais, en même temps, sa rigidité de mœurs, ses vues longues, ses doctrines immuables, son caractère persévérant jusqu'au succès. On verrait le despotisme comprimant les passions, les forçant à l'ordre et au repos, dirigeant leur activité vers les arts ou les conquêtes; mais toujours la force en main, traitant comme rebelle le droit qui s'indigne de l'usurpation, ennemi de toute résistance, même de celle de la vertu, et corrompant pour régner. Je n'irais pas moi-même au devant d'ingénieuses comparaisons, mais j'amènerais, par la force même des choses, mon élève à chercher et à dire dans quel État il eût préféré vivre; sous l'influence de quel principe il eût espéré trouver le plus de ce bonheur que chacun cherche dans la vie sociale, et qui consiste non moins dans la conscience de pouvoir user librement de ses droits, dans le maintien de la dignité de la pensée et de l'indépendance du caractère, que dans la conservation et la jouissance paisible des biens matériels.

Pour faciliter à mon élève un jugement exact

sur une si importante matière, je ne m'écarterais pas d'une sévérité consciencieuse; j'aurais soin de lui présenter l'histoire, non telle qu'il la faut pour produire le plus grand effet possible, mais telle qu'elle doit être vue pour que l'on se fasse l'idée la plus juste des événements et de leurs causes.

Je parlerais des chefs et des rois, parce que leur caractère individuel, leurs passions leurs principes, toutes les circonstances de leur vie publique, ont exercé nécessairement une profonde influence sur la destinée des peuples à la tête desquels ils marchèrent; mais toujours au travers des faisceaux d'un consul, ou derrière le sceptre d'un roi, ce serait une nation que je verrais; ce serait elle, dans son esprit, ses mœurs, ses vertus ou ses faiblesses, que je ferais étudier à mon élève.

Je parlerais des guerres, parce que ce sont des accès brûlants de la vie des peuples, et un temps d'épreuve pour leur caractère et leurs institutions; mais je me garderais bien de circonscrire dans le cercle des événements militaires le vaste horizon de l'histoire. Je me défendrais avec plus de soin encore de cette déplorable manie d'embellir, par de trompeu-

ses couleurs, de véritables forfaits, et de proposer à l'admiration ce qui doit bien plutôt mettre en deuil toutes les âmes honnêtes. Souvent là où on nous montre les ressorts d'une profonde politique, le génie des hommes d'État et des capitaines, et la splendeur d'une nation, moi, je montrerais à mon élève une morale de forbans, d'atroces perfidies, des combats de bêtes féroces et des plaies presque incurables. Ah! j'exalterais sans doute ces guerres généreuses commandées par le plus saint des devoirs, et où les citoyens font de leur corps un rempart à la patrie! Je trouverais une noble chaleur pour proclamer vos grands noms, Miltiade, Léonidas, Thémistocle, Horace, Fabricius, Camille, guerriers *pro aris et focis*, héros vengeurs de la cité en danger! Mais je ne trouverais pas assez d'amertume ni de colère pour flétrir un Alcibiade, un Lysandre, un Sylla, un Marius, jouant au jeu effréné de leur ambition les prospérités de l'État, le sang des citoyens, les libertés publiques, la patrie entière; et quand j'arriverais aux pieds d'une de ces grandes idoles pour qui l'encens de l'histoire fume encore tous les jours, quand je rencontrerais dans les annales des peuples un Alexan-

dre, un César, je prendrais des accents tristes et solennels, comme si j'allais parler des plus terribles fléaux qui aient épouvanté le genre humain; j'examinerais la base sur laquelle ils ont élevé leurs statues colossales, et j'y montrerais les nations courbées sous le glaive, enchaînées, mutilées, sanglantes, et la civilisation presque étouffée sous des fers et des ruines. Revenu d'un premier sentiment de terreur, mon jeune élève, avec cette franchise de vertu et de bon sens, précieux attribut de son âge, demanderait par quelle odieuse dérision on a presque déifié des hommes qui, de tant de côtés, ne furent grands que comme les génies du mal.

Enfin je m'occuperais attentivement de dissiper sans cesse ce prestige même d'antiquité, qui fait que trop souvent nous ne lisons l'histoire des anciens peuples que comme un roman, sans faire de leurs vices, de leurs vertus, des principes de leur fortune ou de leurs malheurs, aucune application à nos temps modernes, à l'état actuel des institutions et des mœurs publiques. Je descendrais ces Grecs et ces Romains des piédestaux où notre imagination les a élevés; je les mettrais, pour ainsi dire, de

plain-pied avec nous ; j'en ferais des hommes, en un mot, et je les montrerais sujets à toutes nos misères, cherchant comme nous, dans leurs associations, dans leurs gouvernements, protection, liberté, garantie pour tous leurs droits. Leurs destins alors nous toucheraient, et les leçons qui jailliraient de leur expérience, animées, vivantes comme celles de faits contemporains, frapperaient l'esprit d'une impression profonde et durable.

On sent quels effets j'aurais droit d'attendre de ce second tableau. Mon élève aurait bien conçu le but des sociétés humaines. Un peuple se personnifierait à ses yeux ; il y verrait un être doué de vie, capable de sentir, de souffrir et d'être heureux. Les droits d'un peuple auraient frappé sa raison, il embrasserait sa cause, sympathiserait avec lui, s'intéresserait à ses chances de bonne ou de mauvaise fortune, maudirait ses ennemis, frémirait de ses dangers, et porterait impatiemment le deuil de ses libertés et de son bonheur. Déjà que d'idées saines dans la tête d'un adolescent ! que de nobles germes de philanthropie et de vertu publique fermentent déjà dans son jeune cœur !

Le troisième tableau présenterait la peinture

des progrès que la civilisation chrétienne a fait faire à la science sociale. J'y montrerais le christianisme dans l'intégrité de son principe; épurant la politique comme la morale, et leur donnant également pour bases nouvelles, *respect à Dieu, amour aux hommes*, et toutes les conséquences que ces deux mots comprennent: le juste, érigé en loi divine; le devoir, sanctionné par une religion pleine de terribles menaces; les conseils des vertus de bienveillance, convertis en préceptes rigoureux de charité; l'homme et ses droits, prenant un caractère d'inviolabilité sainte. De là, une morale publique, plus douce, plus uniforme, moins soumise à l'influence particulière des intérêts et des passions, et à l'abri de grands écarts hors des lois naturelles. De là, l'égoïsme maudit, la force contenue, la tyrannie intimidée, les haines nationales amorties, la modération imposée à la guerre, et une mesure même à la destruction; enfin, l'égalité devant la loi humaine, venant à l'ombre de l'égalité devant la loi divine; et la liberté même, cachant son nom et s'insinuant sans bruit au milieu de doctrines peu amies de son esprit d'examen et de résistance, mais qui, au fond, respectent

et protégent le vrai et le juste, où elle puise son droit et sa force.

Telle je montrerais la civilisation chrétienne. Mais en même temps, parcourant les âges à travers lesquels elle est arrivée jusqu'à nous, je retracerais toutes les causes qui la combattirent et travaillèrent à l'arrêter ou à la perdre. Ainsi je la présenterais luttant péniblement, dès son enfance, contre la confusion et la barbarie d'un monde bouleversé, amas incohérent de cent nations jetées au hasard les unes sur les autres; puis bientôt je la ferais voir aux prises avec la féodalité et son code monstrueux, apporté des forêts du Nord, qui réduisait l'homme et ses droits en une matière possessible, et le livrait ainsi, comme patrimoine, à une race de guerriers conquérants; aux prises avec l'ignorance séculaire qui enveloppa de ses ombres tant de générations, et les abandonnait ou à une stupide insouciance des choses de l'âme, ou à l'idiotisme de la plus étroite superstition; aux prises avec le fanatisme, tyran des consciences, punissant comme crimes les révoltes de la pensée, et cherchant au prix des violences, des tortures ou des massacres, le calme et l'ordre d'une chimé-

rique unité de croyances; aux prises enfin avec le principe monarchique absolu, qui toujours travaille à reculer les barrières que le droit lui oppose, habituellement sobre dans l'abus de la force, mais jaloux de pouvoir y recourir à volonté, et faisant une guerre sourde à toutes doctrines qui relèvent la fierté de l'homme et donnent une trempe forte à son âme; et malgré tant d'obstacles et d'ennemis, malgré le contre-coup des plus terribles révolutions, malgré ses propres efforts quelquefois trop brusques, et des résistances inutilement provoquées, je montrerais la nouvelle civilisation sortant victorieuse de chaque épreuve, se détournant quelquefois, mais retrouvant toujours le chemin qui conduit à son but, et ne rétrogradant jamais; amenant à chaque siècle quelque nouveau triomphe de la vérité et de la raison, grossissant ses forces des débris même de ses ennemis ralliés à sa cause, débordant enfin sur le monde, et s'emparant des peuples par la triple puissance des idées, des mœurs et des institutions. Mon élève aurait vu cette marche étonnante, ces irrésistibles progrès; il aurait compris que le genre humain, après tant d'oscillations et d'essais malheureux, est enfin entré

dans la voie noble et large de la véritable sociabilité.

Un dernier tableau resterait à mettre sous ses yeux, résumé et complément de tous les autres. Là je tracerais la peinture de la société actuelle, je la présenterais arrivée au point de résoudre le grand problème de la civilisation, en réalisant presque le type du beau idéal de l'organisation politique, qui est d'accorder à chacun, et de favoriser pour tous le plus complet développement des facultés de l'homme, et l'obtention du plus haut degré de bien-être que la terre puisse donner. Ainsi je montrerais la science sociale agrandissant sa sphère, appelant à elle des lumières nouvelles, s'appuyant sur toutes les autres sciences, empruntant aux anciens législateurs leur sagesse, aux philosophes leurs théories, aux hommes d'état leur expérience, interrogeant surtout le vœu des peuples et les leçons de l'histoire pour fonder enfin, sur les bases de la morale et de la liberté, le gouvernement représentatif. Je détaillerais son admirable mécanisme; je montrerais avec quel art et quel bonheur les pouvoirs y sont pondérés; combien dans ce gouvernement, où l'on retrouve l'âme de l'état

populaire, l'unité de la monarchie et le contrepoids aristocratique, le fondement est stable, quoique la surface soit agitée; combien l'action est rapide, sans admettre l'arbitraire, l'esprit public vigilant sans turbulence, l'abus difficile, la tyrannie impossible, et la progression dans le bien nécessaire. Je montrerais les bienfaits que promet à notre avenir ce gouvernement de lumière et de probité : la guerre non plus seulement évitée comme funeste, mais proscrite comme absurde par le bon sens des peuples, las de la faire à leurs dépens pour le profit de quelques hommes; la pensée libre, s'élançant dans toutes les routes pour y chercher le vrai et l'utile, et répandant au sein des masses les éléments pratiques de la morale, de l'économie publique, et des sciences qui concourent avec elle à l'extension des forces intellectuelles et physiques de l'homme; la production sous toutes les formes honorée, encouragée, activée; et la civilisation enfin, pénétrant dans toutes les classes avec l'instruction et l'aisance, pour y donner à chacun sa part de dignité et de bien-être dans le grand domaine de la nature.

Ici se terminerait, dans mon système d'édu-

cation civique, l'enseignement de l'histoire. Comme science de faits, l'histoire aurait parlé nettement à l'esprit du jeune homme; elle lui aurait fait un fonds d'idées justes sur les besoins, sur les intérêts des peuples, sur toutes les obligations qui résultent du contrat social; et de toutes parts, dans la carrière politique, qu'il est appelé à parcourir, elle aurait placé des exemples vivants, comme autant d'indicateurs qui lui montrassent la route du devoir, et les écueils où vont se perdre ceux qui la quittent. Comme inspiratrice de sentiments, l'histoire aurait laissé dans son âme d'heureuses et profondes impressions; la juste fierté d'appartenir à un siècle et à une nation où l'homme a été restitué dans toute la dignité de sa nature; une véritable horreur pour retourner vers un passé qu'il aurait vu sans décorations artificielles, sans prestige, avec ses aveugles tâtonnements; ses institutions ébauchées, ses erreurs et ses misères; enfin, une sorte de religion rêveuse pour l'avenir, où il aurait placé ses ardentes et vertueuses espérances, et quelques illusions d'un cœur ingénu.

Études Philosophiques. — L'étude de la philosophie, dans le système actuel de notre enseignement scolastique, ne paraît en général qu'un hors-d'œuvre et une sorte de luxe d'instruction, que beaucoup de jeunes gens cherchent à s'épargner, et qu'ils évitent, comme un retard, pour s'empresser de demander, à l'étude de quelques sciences spéciales, l'entrée d'une carrière et les éléments d'une profession. Du reste, ils ne croient pas perdre beaucoup en négligeant une science qui semble leur réserver plus de dégoûts et de vain savoir que d'instruction réelle et pratique.

En effet, dans un grand nombre de colléges, l'enseignement de la philosophie a conservé ou repris, avec une ferveur nouvelle, des dehors d'une gothicité repoussante, et jusqu'aux formules et au jargon barbare qu'elle avait au quinzième siècle. On dirait qu'on a cherché à la hérisser ainsi, par ses abords, pour empêcher qu'aucune idée moderne pût s'y faire jour; et la précaution n'a que trop bien réussi. Elle est restée en proie aux plus oiseuses abstractions de la métaphysique, et aux arguties du syllogisme. On y trouve force subtilités; tout l'arsenal des anciens sophistes, et même celui

des théologiens du moyen âge; tout ce qu'il faut pour faire briller, dans une thèse, la sagacité d'un argumentateur, et presque rien dont un homme raisonnable, et qui cherche dans la science des motifs et des moyens pour devenir meilleur, puisse faire son profit.

Ailleurs, il est vrai, l'enseignement de la philosophie a dépouillé ces formes pédantesques; il a fait justice des graves puérilités sur lesquelles une école surannée épuisait la force des meilleurs esprits. On s'y occupe, dans des vues sérieuses, de la solution des plus intéressants problèmes sur la nature et la formation des idées, et les mystères de l'âme y sont approfondis avec cette sévérité d'analyse qui bannit de la philosophie les vaines recherches et les systèmes fantastiques. Mais, malgré ces progrès de la science philosophique, elle laisse encore à désirer beaucoup en étendue, et surtout en application directe aux besoins de l'homme social. Au lieu de s'attacher surtout à former et à répandre des doctrines pratiques, elle se renferme trop exclusivement dans des études spéculatives, et borne ainsi, elle-même, la sphère de son utilité. Elle conserve, jusqu'en nos jours, des marques sensibles des lieux où

elle a passé son enfance. C'est dans l'ombre, c'est dans la tranquillité des cloîtres qu'elle eut son berceau. Loin alors des agitations du monde, et à l'écart même des relations ordinaires de la vie, elle a contracté des habitudes contemplatives qu'elle n'a pu perdre depuis ; et il semble encore aujourd'hui, au milieu du vaste mouvement de nos sociétés, qu'elle ait besoin, pour mieux se recueillir, de se désintéresser de toutes les choses de l'existence réelle.

Il n'en fut pas ainsi de la philosophie des anciens. Ils avaient compris que l'amour de la sagesse ne doit pas se borner à la simple investigation de l'origine et de l'essence des facultés de l'homme, mais qu'il doit bien plutôt s'appliquer à en marquer le but, à en éclairer et à en diriger l'exercice. Leur philosophie était active et vivante ; ils la mêlaient à toutes leurs relations privées et publiques. Un philosophe, à leurs yeux, n'était pas celui qui semble se croire créé seulement pour étudier et discuter des opinions, mais celui qui règle ses actions d'après des doctrines qu'il a examinées et embrassées. C'est ainsi que se montraient philosophes la plupart de leurs grands citoyens, élevés

aux écoles de Zénon, de Platon, d'Aristote. Et si aucune chance de fortune ne les prenait jamais au dépourvu, s'ils avaient des vertus de tempérance pour les jours de prospérité, et des vertus de constance pour les temps d'abaissement et de malheur, c'est que, sous le portique ou dans les jardins de l'académie, ils avaient étudié vraiment la science de la sagesse. Et la philosophie alors justifiait son noble nom, qui chez nous, où elle s'est tant éloignée de son but, paraît à bien des gens une énigme ou une mystification.

Pour faire sentir et répandre l'utilité des études philosophiques, pour en tirer surtout le parti qu'on en peut attendre dans l'intérêt de l'éducation civique, je voudrais qu'on se rapprochât davantage de la sagesse des anciens, et qu'à leur exemple on fît de la philosophie une science morale et vivante; je voudrais qu'au lieu de la tenir dans une sphère à part et isolée du monde réel, on la mêlât à toutes les choses de la vie privée et publique, et qu'on la forçât souvent de descendre des hauteurs de l'absolu idéal, où elle se complaît, aux applications journalières et pratiques de nos devoirs d'hommes et de citoyens. La nature même de nos institu-

tions l'exige; elles nous ont rendu une existence politique qui ne peut se passer d'un principe nouveau de vitalité et de force; et quand la philosophie peut nous le donner, il serait déraisonnable et dangereux même de continuer à ne voir et à ne chercher en elle que la loi du syllogisme, et le thême d'abstractions métaphysiques.

Que de fortes et profondes intelligences s'efforcent incessamment de pénétrer dans les plus secrets mystères du monde invisible, et de décomposer, par la puissance de leur pensée, les éléments qui, dans notre nature bornée, font sentir quelque chose d'une essence infinie; qu'une jeunesse d'élite s'élance d'elle-même sur leurs traces, et, s'animant de leur saint enthousiasme, tente les routes aventureuses d'une philosophie idéaliste ou mystique; c'est un noble emploi des plus hautes facultés, et peut-être quelque vérité importante, enfin saisie dans ces religieuses ténèbres, et amenée au grand jour, doit-elle ouvrir un champ plus vaste à la pensée de l'homme, et assigner à ses vœux et à ses efforts un but plus élevé. Mais que dans nos colléges, et pour le commun des jeunes gens qui viennent y prendre à la hâte quelques par-

celles d'instruction, la philosophie soit toute renfermée dans l'abstrait, qu'elle se présente mystérieuse, obscure, avec une langue à part, qu'il faut d'abord apprendre, et un mécanisme effrayant de formules scolastiques, quels germes précieux déposera-t-elle dans les âmes? quels seront ses fruits? Ses plus imposants résultats, comme haute doctrine, ne seront pas même entrevus; l'ardeur des esprits aura été amortie, éteinte. De la sécheresse d'âme, un secret dédain, le dépit d'une raison qui soupçonne qu'on a voulu lui faire injure, et une tendance à s'en reposer sur les principes d'un sensualisme étroit, mais qui se comprend sans fatigue, voilà le résultat où l'on mènera sûrement l'immense majorité de la jeunesse des écoles, avec un enseignement philosophique qui ne fait que lui ouvrir, hors de la sphère où elle se sent appelée à vivre, un dédale de doutes et de problèmes qui troublent et fatiguent son esprit sans l'éclairer ni le satisfaire.

Continuant ici la fiction que j'ai adoptée plus haut, et me supposant chargé de diriger l'instruction d'un adolescent, comme préparation à la vie publique, je me garderais bien de l'exposer à ces ennuis et à ces dangers, et je m'em-

presserais de lier pour lui l'étude de la philosophie aux détails de l'existence pratique. Sans doute je laisserais dans son âme des ouvertures sur un monde plus élevé où elle pourrait sentir un jour le désir et la force de s'élancer; mais tout d'abord je craindrais d'affaiblir, par une métaphysique trop vague ou trop abstraite, des principes qui, pour être gravés d'un premier coup dans la pensée de l'homme, n'en ont que plus de force et de garantie de durée; je craindrais d'ébranler, par trop de discussions, des vérités de sentiment qui doivent vivre au fond de son cœur, à l'abri de toute incertitude, et dans l'ignorance même du doute; et le pénétrant de respect, tantôt pour la religieuse obscurité qui lui dérobe les causes premières, tantôt pour l'irrécusable témoignage du sens intime qui supplée, sur beaucoup de hautes questions, aux lumières incertaines de la science, c'est dans le monde moral que je m'efforcerais de l'attirer tout entier. La philosophie y deviendrait son guide; c'est elle qui se ferait la régulatrice de ses sentiments, de ses actions, de tous ses rapports avec ses semblables; c'est elle qui le dirigerait dans un esprit de justice et de vertu, au milieu de toutes les circonstances de sa vie

privée et publique, et qui le pénètrerait des principes qui assurent à la fois la probité de l'honnête homme et le courage du bon citoyen.

Ainsi considérée, la philosophie embrasse l'homme tout entier; et c'est de l'enseignement d'une si vaste science qu'il me faut parler accessoirement, en quelques pages, et avec la crainte d'excéder les limites naturelles de mon sujet. Je ne puis qu'effleurer les idées principales sur lesquelles je ferais reposer cet enseignement.

Mon premier soin serait de faire rechercher à mon élève ce que c'est que le devoir, par quelle loi il existe, et comment on peut le connaître. Cette recherche, je la lui rendrais facile et d'un résultat positif, en l'habituant à observer les phénomènes intérieurs de son âme. Je l'appellerais à une étude sérieuse et de bonne foi ; je le placerais, avec sa seule rectitude de cœur et de raison, en face de sa conscience. Là, je lui ferais écouter, dans un calme religieux, cette voix pure et solennelle, écho sublime d'une autre voix qui parle dans les cieux. Peu à peu tous les besoins de son âme se révéleraient à lui, l'ardeur pour le vrai, l'amour du juste, l'enthousiasme pour ce qui est bon. Vérité, jus-

tice, bonté, se présenteraient à son esprit, comme un reflet des principes célestes dont se compose l'intelligence créatrice et conservatrice du monde. Il sentirait qu'un rayon de cette intelligence divine l'anime, et que ses instincts moraux n'en sont que l'expression vive et fidèle; et, sans chercher à pénétrer cette mystérieuse communication de son âme avec le divin principe, il resterait du moins pénétré que la loi de ses actions part d'en haut; qu'elle est écrite dans sa conscience; que le devoir, c'est de lui obéir; et que l'attrait qui l'y porte, lui prouve assez que là est aussi la véritable félicité morale. Il s'habituerait à consulter, avec respect, ce juge souverain qu'il aurait découvert au dedans de lui-même; il acquerrait un tact sûr pour en pressentir les arrêts, et une constante résolution de s'y soumettre.

S'il arrive que chez tant d'hommes la sensibilité de la conscience s'émousse, et que son empire sur la volonté s'affaiblit, c'est qu'ils y recourent trop rarement, et s'en isolent trop volontiers. Grâces aux principes généraux de conduite qu'une longue habitude de civilisation a fait passer dans le commerce du monde, il n'est presque pas une position, une démar-

che, une pensée, pour lesquelles l'homme ne trouve une règle, un usage, une loi de convenance, dont il puisse s'appuyer. De toutes parts, il voit des chemins battus, ouverts devant lui; et il trouve commode de marcher dans la vie, sans avoir à s'occuper du soin pénible de consulter, sur chacun de ces actes, son guide intérieur. Cependant la conscience, si rarement mise en action, perd de sa vigilance et de son autorité; sa voix, qu'on se désaccoutume d'entendre, ne commande plus aussi impérieusement le devoir, et, dans le péril, n'éveille plus d'aussi puissantes alarmes. La vertu, qui ne prend plus ses motifs dans le sentiment intime, devient une affaire d'usage et de convenance. Comme telle, l'esprit la subordonne à ses jugements. Au-delà de certaines bornes, il reconnaît qu'il est généreux de lui rester fidèle; mais il admet qu'on est excusable de ne plus la suivre, et il déplore alors sa perte avec une douleur calme, comme celle qui se résigne à un mal nécessaire. Peu à peu, l'homme perd de vue qu'il n'y a de véritable nécessité que celle de faire toujours, au devoir, le sacrifice des passions et des intérêts humains.

Je m'attacherais à prévenir cette funeste obli-

tération de la conscience, qui finit par amener une vague indécision dans les principes de morale, même les mieux gravés primitivement au cœur de l'homme, et qui réduit chacun à prendre pour juge suprême de sa conduite, l'arbitre le plus incertain du bien et du mal, l'opinion. J'écarterais de mon élève toutes ces règles de convention dont le monde abonde, pour l'obliger à trouver en lui-même ses mobiles de volonté, à les apprécier, et à choisir entre eux. Je le détournerais d'aller chercher dans les livres cette morale qu'on croit apprendre, parce que la mémoire en retient les axiomes, mais qui reste étrangère à l'âme, parce que jamais elle n'est bien sentie, et qui, par cela même, ne saurait résister aux épreuves de la pratique. Je l'habituerais à composer la sienne lentement, dans une étude de chaque jour, avec les résultats de ses propres impressions, avec les réponses de sa conscience à chacune des questions de principes et de devoirs pratiques qu'il aurait soin de lui soumettre en toute circonstance.

Ainsi l'adolescent passerait en revue toutes les positions de la vie sociale; et, pour chacune d'elles, il se ferait des règles de conduite, d'au-

tant plus invariables, qu'il les aurait vues émaner des ordres même de la conscience. Il acquerrait, pour les relations publiques, comme pour les rapports privés, des vertus de conviction, qui seules peuvent prendre sur la volonté un irrésistible ascendant; et à ses yeux, éclairés des vraies lumières, disparaîtrait cette monstrueuse et funeste distinction que tant de gens se croient encore autorisés à faire entre la morale du particulier et celle du citoyen, obligeant l'une à la stricte observation de tout ce qui est juste, permettant à l'autre, suivant les circonstances, équivoques, subterfuges, et la violation, même ouverte, des plus rigoureux préceptes d'équité.

Par le développement des idées que je viens d'indiquer en peu de mots, je serais parvenu à donner au jeune homme une notion juste de ses devoirs, et le besoin intérieur d'y conformer ses actes. Pour affermir sa volonté et lui rendre toujours plus faciles, ou les nobles impulsions ou les courageuses résistances, je m'attacherais à tirer parti de ce sentiment de fierté naturelle qui est au fond de toutes les âmes où il y a quelque ressort.

Nos pères en avaient méconnu le principe et

les effets, lorsque dans leur éducation dévote et presque monastique, ils cherchaient à l'étouffer. La morale évangélique elle-même le confondit trop souvent, dans ses anathêmes, avec l'orgueil qui se préoccupe et s'enfle d'un mérite qu'il se suppose, avec la vanité qui se complaît à faire valoir ses plus futiles avantages, et court après tout ce qui donne des distinctions et de l'éclat : telle n'est point la fierté dont nous voulons qu'on écoute les louables inspirations. Née chez l'homme, de l'instinct même de sa grandeur morale, elle en est une preuve et un attribut; elle lui apprend à n'en point dégénérer, en lui donnant le besoin de sa propre estime, et l'horreur de ce qui pourrait la lui ravir. Si elle n'a pas le mérite d'une vertu, à cause de ses rapports immédiats avec la satisfaction d'un de nos penchants personnels, elle relève du moins, de toute son énergie, les vertus qui empruntent son secours; elle leur donne une inflexibilité à l'épreuve, et cet air de mâle résolution qui déconcerte et prévient même l'attaque.

C'est surtout dans la vie publique qu'elle signale sa puissance; là elle est prête à prendre sa part de tous les périls et de toutes les

gloires; et son influence fut immense, autrefois, sur l'héroïsme républicain. Avec des formes moins grandes, elle peut, dans nos gouvernements modernes, prêter aux vertus civiques une aide non moins efficace; elle soutiendra le courage du citoyen, et il donnera en elle un redoutable adversaire à ses ennemis. La fierté ne fera point grâce à la peur; elle hait tout ce qui est vil. Elle ne pactisera pas avec l'ambition; elle s'indigne de tout ce qui prétend enchaîner son indépendance. Il est vrai qu'elle peut avoir ses écarts; qu'en plaçant mal ses motifs, elle peut devenir présomptueuse, hautaine et hostile même envers la société; mais la crainte de l'abus ne fera point proscrire un sentiment qu'il suffit de bien régler et de renfermer dans de justes bornes, pour qu'il tourne au profit de la morale son ardeur et sa force. Je voudrais que mon élève pensât hautement de sa dignité; mais sa dignité, je la lui montrerais dans l'empire sur ses passions, dans l'obéissance aux lois de sa conscience, dans l'accomplissement de ses divines destinées. Je voudrais que mon élève fût fier, mais j'aurais eu soin de le bien convaincre que celui-là seul a droit d'être fier, qui a le courage d'être juste.

Ainsi, j'enchaînerais l'un à l'autre les deux principes que j'aurais donnés pour base à la philosophie morale. J'aurais fait comprendre et sentir la vertu au jeune homme, en l'habituant à interroger sa conscience; et pour la lui faire pratiquer, je rehausserais son courage du noble orgueil d'avoir, en s'élevant jusqu'à elle, éclairé sa raison et épuré son cœur.

Ainsi, par une autre alliance plus haute encore, j'aurais fait concourir aux mêmes fins l'enseignement de l'histoire et de la philosophie. Chargées, toutes deux, de révéler à l'homme ses droits et ses devoirs sociaux, et de former sa morale publique, l'une aurait parlé à son esprit par des faits, à son âme par des impressions; l'autre lui aurait créé des principes et inspiré des vertus; l'une et l'autre enfin auraient rempli leur noble mission, en lui apprenant tout ce qu'il sera de son intérêt de connaître, en lui faisant sentir tout ce qu'il sera de son devoir de pratiquer, quand l'heure sera venue pour lui d'entrer dans la vie politique; et du moins l'enseignement de l'école n'aurait pas été un hors-d'œuvre, et ne resterait pas à l'entrée de la carrière de l'homme comme un inutile portique sans issue sur l'existence réelle.

§ II.

Institution domestique.

« Un père, quand il engendre et nourrit des « enfants, ne fait en cela que le tiers de sa tâ- « che : il doit des hommes à son espèce ; il doit « à la société des hommes sociables ; il doit des « citoyens à l'État. Tout homme qui peut payer « cette triple dette, et ne le fait pas, est cou- « pable, et plus coupable peut-être quand il la « paie à demi. Celui qui ne peut remplir les « devoirs de père n'a point droit de le devenir. »

C'est ainsi que Rousseau accusait l'insouciance d'un siècle frivole, où bien peu d'hommes avaient compris les rigoureuses obligations de la paternité. Dans les classes riches, l'éducation était abandonnée aux soins gagés d'un précepteur ; dans les autres, l'ignorance des parents ne comprenait pas même qu'elle fût un besoin, ou bien le collége en était seul chargé. Aujourd'hui, Rousseau reconnaîtrait un progrès remarquable ; les meilleurs esprits ont tourné leurs pensées vers l'éducation. Une foule d'écrivains se sont appliqués à en rechercher les vrais

principes, et à proposer les méthodes les plus propres à en répandre au loin les bienfaits. Des femmes d'un mérite éminent ont étudié, avec cette sagacité si délicate de leur sexe, le caractère, les penchants, et les mobiles variés du jeune âge; sous l'inspiration d'une raison virile et d'un cœur de mère, elles ont écrit des ouvrages simples, quoique d'un sens profond, qui ont pénétré partout, et, accueillis surtout par les femmes, ont popularisé sur l'éducation des vues et des préceptes d'une haute sagesse. Il est aujourd'hui peu de parents qui ne commencent à sentir que c'est pour eux un saint devoir de veiller par eux-mêmes à l'éducation de leurs enfants; il en est peu qui, au sein de la famille, ne commencent à y travailler, au moins en ce qui se rapporte à l'enfant lui-même, au développement de ses facultés, et à la règle de ses devoirs les plus ordinaires.

Mais Rousseau demandait plus, et avec raison. Il voulait qu'un père payât sa dette entière, et donnât, non-seulement à la société des hommes, mais encore à l'État des citoyens. Sous ce rapport, pouvons-nous dire que nous valons mieux que le siècle dernier? Où sont les familles où l'on élève les enfants en vue des devoirs

qu'ils auront à remplir envers l'État? Et parmi tant de pères qui ont fait la triste expérience des dangers dont la vie publique est semée, en est-il beaucoup qui songent à y préparer leurs enfants, comme pour une carrière difficile, et à les munir de lumières et de force pour éviter les difficultés ou les vaincre?

Et cependant c'est avant tout de ses parents et au sein de la famille que l'homme doit recevoir les premières impressions de l'âme, l'inspiration de tous les sentiments élevés qui donnent de la noblesse au cœur, et de l'énergie au caractère. La famille est la grande école de l'homme; c'est là qu'il doit apprendre, non pas sans doute la science des livres, mais la vraie science, celle du beau moral, celle qui éclaire l'âme, l'échauffe et la fortifie, et de tous côtés mène à la vertu par la loi du devoir.

Qu'un père abandonne son fils à des soins étrangers pour l'instruction scolastique, il a trop souvent son excuse dans sa propre ignorance, et il n'est pas prouvé d'ailleurs que ce soit un mal; mais qu'il ne se réserve pas au moins de former l'âme de son fils, d'être le premier témoin de ses passions naissantes, le

premier instituteur qui les modère ou les dirige; qu'il se dépouille de la glorieuse prérogative de donner à cet être, nouveau dans la vie, l'empreinte d'homme qu'il doit y porter toujours, c'est un impardonnable mépris d'un devoir sacré, et il aura mérité l'anathême de Rousseau : « Il n'était pas digne de devenir père. »

L'éducation domestique a le champ libre; elle a prise de tout côté sur l'homme, qu'elle devance dans tous ses modes de sentir et de juger. Il n'est pas de direction où elle ne puisse à son gré le pousser, pas d'influence qu'elle ne puisse profondément exercer sur lui; et l'on peut dire vraiment qu'elle est maîtresse de sa destinée. De ce vaste ensemble, nous ne devons saisir ici qu'un point de vue, celui des idées généreuses et des vertus fortes par lesquelles l'éducation domestique doit préparer l'homme à toutes les épreuves de la vie publique.

C'est d'abord par les impressions générales et qui tiennent à un ordre suivi d'idées, d'habitudes, que la famille doit saisir l'esprit de l'enfant. Il faut qu'il n'y voie que le spectacle de mœurs graves et pures, et qu'il n'y entende

sur tout ce qui tient au principe des devoirs et à leur pratique que des choses sérieuses et convenantes; il faut que l'intérieur de la famille paraisse à sa jeune imagination comme une sorte de sanctuaire où, sous les noms de vertu, de bien public, de patrie, on adore une mystérieuse divinité qu'il aspire à connaître et au culte de laquelle il se sente attiré déjà. Un enfant qui, dès le premier éveil de sa raison, aura été habitué à considérer avec un religieux respect, quoique dans l'éloignement, les choses de la science et de la morale politiques, ne sera jamais un de ces hommes légers qui cherchent à ne voir dans leurs plus stricts devoirs de citoyens qu'insignifiance ou matière à badinage, et qui plaisantant, même sur leur propre honte, relèvent par des saillies ce qui ne devrait se produire aux yeux de tous qu'avec l'odieux de l'immoralité. C'est une dangereuse lèpre que cette frivolité de l'esprit dans un État et avec des institutions où tout doit être pris au sérieux. Les mœurs de la famille doivent par leur gravité inspirer à l'adolescent un tout autre esprit, et ne lui laisseront pas soupçonner que l'homme puisse jamais rire et se jouer de sa conscience.

A mesure que les facultés de l'enfant se développent et se montrent avides de s'exercer et de s'étendre, un père sage doit établir avec son fils ces intimes communications dont il est bien à déplorer que tant de parents ignorent la puissance ou négligent l'emploi. Rien n'est plus mesquin et plus déraisonnable à la fois que la réserve que beaucoup d'entre eux croient devoir, dans l'intérêt de leur autorité, observer à l'égard de leurs enfants. Pour de vaines apparences d'un respect mêlé de crainte et de sujétion, ils sacrifient la confiance qui est, après l'affection, le plus doux sentiment qu'un père puisse attendre de son fils, et ils se privent eux-mêmes d'un mobile tout-puissant pour l'éducation morale.

L'enfant tourne ses premiers regards vers son père. Dans le monde où il entre, c'est pour lui l'être souverain, l'être par excellence. L'instinct de sa faiblesse, le besoin de l'imitation, l'amour-propre même, tout le porte à s'identifier avec ses parents, et tout ce qui tient à eux grandit à ses yeux : il est fier des emplois que son père occupe, des services qu'il a rendus, de la considération dont il le voit entouré, et son idéal d'orgueil et de bonheur serait de fournir la

même carrière et de paraître au même rang. N'aspirant qu'à lui ressembler, il est disposé à avoir foi dans toutes ses paroles; il est avide de savoir ce qu'il sait, de penser de chaque chose comme il pense. Dans son silence même, il l'observe, il l'interroge curieusement pour lui surprendre et s'approprier ses manières de sentir et de voir; et si la perspicacité du père a deviné son désir, s'il lui communique familièrement ses notions, ses opinions, ses sentiments sur tous les objets qui dans l'ordre, soit physique, soit moral, ne dépassent point la portée d'un adolescent, vous le verrez s'animer de tout ce qu'il entend, s'en pénétrer, et se troubler presque de tout le mouvement d'impressions et d'idées que la voix paternelle vient d'exciter dans son âme.

Qu'un père sache mettre à profit cette puissance que la nature même lui a donnée sur la pensée vierge encore de son fils, et il lui sera facile de s'en servir pour préparer dans un enfant un caractère d'homme et une âme de citoyen. Sans dogmatiser, sans environner la morale d'âpretés et d'ennuis, il peut, par des entretiens pleins d'abandon et d'épanchement, passionner un jeune cœur pour tous les nobles

éléments des vertus publiques, l'indépendance de la pensée, la fermeté dans les résolutions, la religion des engagements de conscience, et le dévouement sans réserve à ce qui est une fois reconnu bon et juste. Pour cela, il n'aura qu'à développer par quelques réflexions ou par le spectacle du monde les sentiments innés d'honnêteté et de noblesse qui se trouvent encore intacts dans la candeur du jeune âge. Il lui sera facile de faire remarquer à son fils combien son cœur répugne profondément à tout ce que la franchise désavoue, de quelle indignation il s'échauffe contre ce qui est méchant ou lâche, et combien, au contraire, il palpite d'une joie douce et fière, quand il a cédé à un mouvement généreux ou repoussé d'indignes suggestions. L'adolescent aura entrevu que c'est dans l'estime et le contentement de soi-même qu'est la première condition du bonheur.

Le spectacle du monde, s'il lui est montré du point de vue d'une morale élevée, sera pour lui une éclatante confirmation des pressentiments de sa conscience. Comme ses idées vont s'anoblir, comme son âme ardente et pure va s'exalter d'un vertueux enthousiasme,

si, profitant de l'instinct d'ambition qui à tout jeune homme dont le cœur commence à battre fait rêver même la gloire, un père habile lui montre par des exemples vivants que l'admiration ou l'estime des hommes ne s'arrêtent jamais en définitive que sur les actes et les caractères vraiment honorables! Parmi ses concitoyens, s'il est un homme qu'entoure la vénération publique, qu'il descende avec son fils dans l'examen de la conduite de cet homme, et, je ne crains pas de me tromper, ils y verront une carrière parcourue sur la ligne rigoureuse du devoir, des principes adoptés et suivis en conscience, en tous temps de la fermeté, du courage quand les périls sont venus, en un mot, la probité de l'honnête homme et celle du citoyen. Le jeune homme apprendra que l'estime et la reconnaissance publique sont à ce prix, et c'est dans cette direction, qu'ardent de les acquérir, il poussera ses désirs et ses efforts.

Par un tableau contraire, son père lui enseignera aussi où est la honte. Qu'il écarte des yeux de son fils de mensongères apparences; qu'il lui fasse voir le fond des choses; que le jeune homme sache de quel œil le public,

qu'on croit trop facilement dupe des prestiges de la fortune ou de la puissance, considère ceux à qui elles ne sont venues que par des lâchetés ou des intrigues; qu'il voie autour de lui quel poids de mépris retombe sur les serviles flatteurs du pouvoir, sur les hommes à conscience vénale; qu'il entende avec quel ton de pitié dédaigneuse on plaint ceux-là qui tremblent devant l'ombre du danger, et s'épuisent, pour le prévenir, en ignobles complaisances; et quand il aura rougi de honte, en face de leur déshonneur, ne craignons pas que jamais il les imite.

Enfin, le plus utile de tous les enseignements qu'un père puisse donner à son fils, c'est de lui faire étudier la vie dans sa propre histoire; qu'il s'ouvre à lui avec sincérité, avec noblesse; qu'il ne lui cache rien des leçons de son expérience. Qu'il lui parle sans fausse honte, ni fausse modestie, de ses actes publics, de ceux qui lui font avec plaisir repasser sa carrière, et de ceux qui mêlent à ses souvenirs une secrète amertume; qu'il lui dise ses imprudences et ses mécomptes, les principes dont il avait négligé de se pénétrer et qui lui eussent été si nécessaires, les dangers im-

prévus, les terreurs du moins dont sa faiblesse s'est vue tout à coup entourée, les efforts qu'il a été obligé de faire pour en triompher, les méchants dont il a su braver les haines ardentes, les bons qui l'ont récompensé de leur estime, et le doux prix que lui paie sa conscience des sacrifices qu'il lui en a coûté.

Un jeune homme n'écoutera pas sans émotion ces récits des actions paternelles. S'il en trouve qui l'affligent, il s'animera d'une pudeur de famille, et se regardera comme chargé d'en effacer la mémoire. S'il n'y voit que de généreux exemples, il aura la passion de les imiter, et il se fera l'émule de son père dans la carrière de l'honneur. Il est des familles où une énergie remarquable de probité et de civisme se perpétue dans les générations qui se succèdent : c'est que les enfants s'y font un titre de noblesse et comme un patrimoine des vertus de leurs pères.

Il arrive souvent que la jeunesse est incrédule ou rebelle aux avis et aux leçons de la sagesse paternelle. Il en est ainsi lorsque les goûts et les plaisirs du moment s'en trouvent contrariés; mais ne nous y trompons pas; il n'en est pas de même des impressions générales que,

sans exigence, sans nécessité d'application présente, un père donne par ses entretiens, par ses exemples, à l'âme de son fils, et que celui-ci reçoit souvent sans soupçonner qu'on le soumette à une influence calculée. Ces impressions, qui se confondent avec les premières affections et les premières idées, constituent pour ainsi dire l'être moral lui-même, et semblent ne pouvoir périr qu'avec lui. C'est ce qui fait la force de l'éducation domestique. Dans les familles où la sagesse des parents a su faire un heureux emploi des moyens qu'elle mettait en leur pouvoir, les enfants deviennent hommes, et la mémoire de leur père vit au fond de leur cœur; sa voix semble y retentir encore, ses enseignements s'y perpétuent, environnés d'une vénération presque affectueuse; et si dans le cours de la vie une crainte puissante ou de dangereuses séductions venaient à ébranler la fermeté du caractère, soudain le souvenir d'un père honnête homme et citoyen courageux réveillerait dans l'âme une honte salutaire, comme si son ombre elle-même allait paraître, sévère et affligée, aux yeux d'un fils infidèle à ses préceptes et à ses exemples. L'éducation de famille peut devenir

comme une religion de plus qui prêterait son appui à la faiblesse humaine.

L'esquisse rapide que je viens de tracer de tous les moyens d'éducation qui peuvent concourir à inspirer les vertus publiques, ne peut donner sans doute qu'une idée incomplète d'un système général d'éducation civique; mais déjà elle laisse entrevoir tout ce que cette idée pourrait produire, si des mains habiles la fécondaient et en dirigeaient l'exécution. Déjà il est facile de comprendre quelle rectitude de vues, quelle droiture d'intention, quelle franchise d'énergie apporterait, dans les relations publiques, le jeune homme élevé dès l'enfance d'après de tels principes. Lui-même essaierait en vain quelque jour de s'en départir. Jamais il ne parviendrait à s'en isoler entièrement : l'empire de l'éducation est si fort! il semble qu'elle façonne à son gré tout notre être, qu'elle nous impose d'autres organes et d'autres sens. Jusqu'au dernier de nos jours, nous voyons avec les yeux qu'elle nous a donnés, nous sentons avec l'âme qu'elle nous a faite. En vain les habitudes de la vie, les distractions du monde, le tumulte des affaires, et les secousses des plus

violentes affections, ont vingt fois bouleversé le sol sur lequel l'éducation a gravé, ses caractères y reparaissent toujours, et l'on est quelquefois confondu de retrouver, au plus agité de sa carrière, des images et des impressions de la plus tendre enfance, et qui désormais ne périront plus qu'avec nous.

Il en serait ainsi de l'éducation civique. Elle resterait la régulatrice de l'homme, pour toute sa carrière : sans doute elle ne ferait pas de l'adolescent un citoyen, car l'adolescent n'est pas né encore à la vie publique ; mais elle ferait que, pour devenir un jour bon citoyen, il trouvât, au fond de son âme, des sentiments, des inspirations, une morale qu'il n'aurait qu'à suivre presque sans efforts ; elle ferait que pour méconnaître et trahir son devoir, il eût à combattre contre ses convictions les plus intimes, il eût à renverser toutes les bases de ses opinions, de ses habitudes et de son bonheur même ; elle ferait que, dans tous ses dangers, il trouvât un appui ; dans ses vertueuses infortunes, un consolateur ; et, s'il venait à fléchir, des remords, au sein de ces faiblesses même, pour lesquelles le monde si indulgent admet des excuses.

CHAPITRE IV.

Remèdes aux causes de la rareté du courage civil, inhérentes à l'état moral de la société. — Sanction religieuse à donner aux vertus publiques.

C'est en vain que par l'effet des lumières répandues, de nos jours, avec tant de profusion, et mises à la portée de toutes les intelligences, les devoirs publics seront compris; c'est en vain que pour les faire sentir, pour y intéresser l'âme, nous aurons mis en œuvre toute la puissance de l'éducation; pour y subordonner, pour y enchaîner invariablement la volonté, il nous faut aller au-delà; il nous faut trouver une force supérieure à toutes celles qui se sont offertes à nous jusqu'ici.

Au premier aperçu il semble que celui qui a compris la cause et le but de son devoir, qui a nourri son âme de sentiments de respect et d'attachement pour la loi qui le lui commande, ne

peut manquer d'y conformer et d'y soumettre sa volonté; et en effet, dans les circonstances ordinaires, il arrive que le citoyen n'est pas obligé de recourir à un ordre de motifs plus élevé pour conserver la dignité de son caractère, et en déployer au besoin l'énergie. Mais, d'abord, il faut considérer que la vertu civique, pour être amenée par la seule force des sentiments à ce degré de franchise et de vigueur, exige une pureté de cœur et une vivacité d'émotions qu'on ne peut espérer rencontrer chez beaucoup d'hommes; et si l'on ne veut pas s'exposer à de funestes mécomptes, il faut s'attendre que cette vertu, tant qu'elle ne s'appuiera point ailleurs, sera toujours, chez le grand nombre, imparfaite et flexible.

D'un autre côté, la supposât-on portée à son plus haut point d'extension et d'énergie, il peut se rencontrer dans la vie politique des crises si pénibles, qu'elle se trouve encore hors de proportion avec les périls qu'il lui faudra braver. Le devoir peut venir à commander des sacrifices tels, qu'en leur présence, conviction, sentiments, tout cède à l'instinct de la nature qui se révolte. La vertu civique a donc besoin d'un invincible auxiliaire pour être, même dans les circonstances

communes, plus complétement et plus généralement pratiquée; elle en a besoin encore, si elle veut sortir victorieuse des dangers où les plus impérieuses passions l'attendent pour la faire succomber.

Faudra-t-il demander cet auxiliaire à cette philosophie d'une école trop fameuse dans le dernier siècle, qui compte encore, de nos jours, des adeptes, et qui fait consister toute la morale dans la funeste doctrine de *l'intérêt bien entendu?* Née de l'amour du bien-être, comment enseignerait-elle à l'immoler au devoir? Fondée sur l'intérêt, ne va-t-elle pas s'écrouler et tomber en poussière, dès que l'intérêt lui-même viendra la battre en ruine avec tout ce qu'il a de plus positif et de plus pressant?

L'honneur, aux yeux de beaucoup de gens, est une morale aussi. Ils lui confient leur vertu. Est-ce là que nous irons chercher l'appui qui peut manquer à la morale publique? L'honneur, sans doute, est un des plus beaux mots que la bouche de l'homme prononce; il emporte l'idée de ce qu'il y a de plus délicat dans les sentiments, et de plus généreux dans la conduite; il suppose au caractère une noble fierté, et nous-mêmes nous avons reconnu de quel secours cette

fierté pouvait être aux vertus civiques. Mais ne nous laissons point prendre à des apparences; gardons-nous du prestige d'un mot. L'honneur, tel que l'entend l'homme du monde, tel que le monde l'a déifié, n'est plus ce principe primitif et pur de respect de soi-même, puisé dans l'instinct d'une nature glorieuse, et dans le témoignage de la conscience; c'est un mélange indéfinissable, où il entre des sentiments indécis de probité et de grandeur, et une déférence sans bornes pour l'opinion; c'est plutôt la passion de conquérir la louange, que le besoin de mériter l'estime.

Quelques hommes d'une trempe peu commune, chez qui une heureuse nature a si profondément imprimé le sentiment du devoir, qu'il s'y perpétue sans qu'ils s'en occupent, et qu'ils suivent ses impulsions sans avoir même conçu la possibilité de lui résister, ces hommes ont pu quelquefois ne pas donner d'autre sauvegarde à leur vertu que ce vague instinct de l'honnête et du beau, sans règle obligatoire, ni sanction pénale. Ils ont pu, privés d'autre appui, mais pleins d'un invincible dégoût pour tout ce qui est corruption et bassesse, se conserver intacts, repousser des tentations puissan-

tes, et préférer le juste à l'utile, par cela seul qu'il leur en eût coûté un trop pénible effort pour sacrifier à leur intérêt, et les idées de leur enfance, et des exemples de famille, et les habitudes d'une vie long-temps honorable.

Mais bien imprudent serait celui qui, s'autorisant de ces rares dérogations à la loi commune, abandonnerait sa vertu au hasard d'une exception. L'honneur, chez la plupart des hommes, n'apparaît point avec des formes si hautes, il n'a point cette candeur native qui ne sait pas même qu'il soit possible de douter, ni cette franche énergie qui exécute sans calculs et sans retard. L'honneur est trop souvent, au fond, mesquin comme la vanité; trop souvent, vertu de théâtre, il n'a de grand que les dehors; et toute sa force, il l'épuise à défendre des apparences. Promettez-lui l'ombre, le mystère, un secret profond; laissez-lui entrevoir l'appareil des plus flatteuses distinctions prêtes à déguiser ses faiblesses; permettez-lui surtout d'amasser de pompeux prétextes pour ennoblir sa défaite, et il vous étonnera par sa condescendance à souscrire aux plus honteuses transactions.

Non, ce n'est point dans ces doctrines rétrécies et dégénérées que la morale politique doit

aller chercher le complément de sa force; elle ne le trouvera qu'en remontant au principe même de toute vertu, et en cessant de n'être qu'une idée juste et un sentiment honnête, pour devenir une véritable religion de l'âme. Ce n'est point assez que l'homme, dans sa vie publique, soit instruit et même pénétré de ce qu'il doit faire; il faut encore que quelque chose parti de plus haut, lui impose l'irrésistible nécessité de ne pas faire autrement. Si l'on n'y attache rien de fatal et d'inflexible, le sentiment du devoir ne sera qu'une émotion du moment, qu'une impulsion de l'âme qu'on sera libre de suivre ou de contrarier; rien n'empêchera une raison captieuse, excitée par les plus puissants instincts de la nature, d'entrer en pourparlers avec la morale, de discuter ses lois, de lui demander compte de ses motifs, et de vouloir forcer la conscience elle-même jusqu'en son sanctuaire.

Mais qu'une philosophie grande et pure ait jeté dans l'âme les germes du sentiment religieux; qu'elle ait reporté la cause et la sanction de toute morale dans le sein même de la Divinité; qu'elle ait placé les humaines vertus sous la sauvegarde des immuables principes

d'ordre et de justice éternels, l'homme alors paraît dans toute sa dignité et toute sa force. Viennent les menaces, viennent les dangers, que peut-il craindre? Un Dieu est à son côté, et une magnifique récompense au-dessus de sa tête. Vainement l'intérêt élève sa voix; vainement les passions se mutinent et combinent leurs attaques; la main sur la conscience, il saura braver leurs efforts et les contraindre à s'incliner devant un mot tout-puissant : Dieu l'ordonne!

Il n'est qu'un poste inaccessible, inexpugnable, d'où l'homme puisse voir à ses pieds le soulèvement des passions, l'exigence des intérêts, les alarmes de la peur, et dédaigner leurs atteintes; c'est la région sublime où l'âme entre en communication des lois d'un monde immatériel, et puise l'amour de la vertu dans le respect de la volonté divine, et dans la croyance de sa propre immortalité. Hors de là, tout est en péril; nul ne peut répondre de lui-même; toute probité peut trouver une séduction à laquelle elle succombe, et tout courage, un danger devant lequel il recule. Mais là, l'homme se trouve appuyé, protégé, défendu de toutes parts, et le chemin du devoir s'ouvre large et

facile devant lui. Il sera noblement jaloux de ses droits, celui qui les trouve dans la dignité même de sa nature, et qui les révère comme le précieux attribut d'une origine qui n'est pas de ce monde; il sera fidèle observateur de ses devoirs, celui qui, dans chaque mouvement de sa conscience, croit entendre la voix de Dieu même, et qui travaille sans cesse à devenir meilleur et plus pur, pour être un jour plus digne de se réunir à son divin principe. Type parfait de l'honnête homme, celui-là acceptera la vertu avec toutes ses charges, et les droits de citoyen avec tous leurs périls. Si les temps deviennent orageux, si les écueils surgissent autour de lui, son âme ardente et forte de conviction grandira avec les dangers, et, sans efforts comme sans jactance, accomplira des œuvres qui effraieraient des courages trempés à de moins nobles sources.

C'est donc au sentiment religieux qu'il appartient de suppléer à l'insuffisance des doctrines philosophiques, et de consolider les vertus publiques. Ce n'est que dans la conscience religieuse, que la conscience politique doit aller chercher sa sanction et une force supérieure aux épreuves humaines.

Mais si nous reportons maintenant nos regards sur la société, telle qu'elle est, telle que nous l'avons envisagée plus haut dans ses croyances et sa morale; si nous revoyons le vide immense qu'y a laissé, au dernier siècle, l'extinction trop générale de la foi chrétienne, et ce calme d'indifférence pour les choses divines, dans lequel elle paraît ensevelie tout entière, n'y verrons-nous pas le sujet d'une grande inquiétude? ne devrons-nous pas craindre que notre morale publique ne trouve plus désormais le point d'appui qui lui manque? que ce ne soit fait pour nous des liens qui unissent le ciel à la terre, et que nos vertus n'aient perdu à jamais l'irrésistible puissance que pouvaient leur prêter les pieuses communications de l'homme avec la divinité?

Cette inquiétude peut naître; quelques moments de réflexion et un coup d'œil justement appréciateur, doivent la dissiper. Au sein de la société, la lutte entre les idées et les croyances est finie : tout est conquis dans le domaine des unes; une heureuse réaction se prépare en faveur des autres, et doit refouler le flot envahisseur jusqu'aux limites qu'il n'aurait pas dû dépasser, mais où rien n'a pu le contenir quand

il se précipitait dans l'élan de sa force. L'indifférence, dont on s'alarme, n'est qu'à la surface, et non pas au fond des choses; elle ne menace point notre avenir. Cette indifférence vint à nos pères, bien plutôt de lassitude que d'apathie; c'était le repos après le combat. Pour nous, elle est déjà un état de gêne et de souffrance. L'homme a besoin de la vérité; sa vie est faite pour la chercher; et comme la terre ne la lui montre jamais qu'imparfaite et voilée, il y a toujours en lui quelque chose qui lui dit d'aller la prendre aux cieux. L'homme parcourt un cercle dont le centre, c'est Dieu. Alors même qu'il semble prêt à s'élancer, à la voix de ses passions et sur les traces d'une raison téméraire, dans des routes qui vont le perdre, une invincible attraction le retient et le force à rouler dans sa sphère, ramenant sans cesse ses pensées vers ce centre mystérieux, où réside l'absolu, et d'où il doit attendre la loi, règle de ses actions.

Tous les siècles nous montrent l'homme soumis à cette noble nécessité. Notre siècle, qui a hérité des lumières de tous les autres, plus éclairé qu'aucun d'eux, doit être aussi plus religieux; c'est-à-dire que, dans notre siècle

plus que jamais, l'homme aura de la Divinité une idée juste et grande; comprendra les desseins de sa providence; fera émaner de Dieu, et remonter vers lui toute justice et toute vertu; qu'il lui prouvera son respect en se respectant lui-même, en donnant de la dignité à sa pensée, de la moralité à ses sentiments, en faisant des droits d'autrui, chose sacrée; et qu'il ne trouvera pas de plus digne moyen de lui témoigner sa reconnaissance, que de travailler à faire partager à ses semblables le degré de science, de vertu et de bonheur, auquel il lui aura été permis d'atteindre.

Et il faudrait prendre garde de mettre en doute cette tendance d'un siècle éclairé à devenir un siècle religieux. Ce doute pourrait cacher une grande impiété; et ne serait-ce pas s'attaquer à Dieu même, que de penser que plus l'homme marche vers les fins de sa nature, que plus il approche de la perfection de son être intelligent et moral, et plus il est disposé à méconnaître ou à outrager le Dieu qui l'a créé et comblé de ses dons?

Mais déjà s'annoncent de toutes parts les symptômes de l'heureux progrès que nos vœux appellent. La société est aujourd'hui dans ce

calme favorable à la réflexion, où les opinions s'élaborent, et où se préparent les mouvements durables. Les doctrines corruptrices n'ont plus ni chaires ni échos ; elles meurent en silence, et c'est la liberté de la pensée qui les tue. L'athéisme s'isole chaque jour davantage, et, renfermé dans son cercle étroit et aride, il ne fait plus d'adeptes. D'un autre côté, l'hypocrisie ne peut plus impunément insulter à la religion en usurpant ses apparences, et l'indignation publique, qui la poursuit encore en ce moment de ses clameurs, achève de lui arracher le masque qu'elle avait, un instant, essayé de reprendre.

Enfin, l'indifférence de ces hommes qui, pendant trente années de troubles politiques et de fracas de gloire militaire, arrivèrent dans le monde, sans préoccupations morales, sans croyances religieuses, s'est convertie peu à peu en une sorte d'indécision qui n'est pas sans être mêlée de respect pour les hautes questions où ils ne voient qu'une mystérieuse obscurité : ils ne savent pas bien s'ils doivent faire violence à leurs habitudes, et se convertir eux-mêmes à la foi de quelque doctrine ; mais ils écoutent sérieusement leur raison qui leur dit que la fa-

mille et la société ont besoin d'hommes dont l'âme s'attache à quelque chose, et ils ne veulent pas du moins que leurs enfants leur ressemblent. Enfin, ces esprits ardents, hostiles autrefois contre des dogmes qui révoltaient leur indépendance, ont trouvé presque le remords au sein de leur victoire. L'expérience les a éclairés; ils ne voudraient pas recommencer la vie avec ce dédain de tout principe et de tout appui de conviction, qui plaisait tant à leur orgueilleuse jeunesse; ils savent ce qu'il leur en a coûté!...... Aujourd'hui ils s'inquiètent de l'avenir, et reconstruisent en silence les bases de l'édifice qu'ils s'acharnaient autrefois à détruire; comme un vainqueur, après la guerre, relève, pour sa propre défense, des remparts qu'il a foudroyés.

Ainsi passe la vieille génération, meilleure déjà que notre siècle ne l'a trouvée. Sur ses pas se presse une génération nouvelle qui lui dispute le monde, avec d'autres idées et d'autres vertus. Instruite à l'école de quelques sages qui les premiers ont ébranlé des doctrines superficielles et fausses qui se débattaient en vain contre leur nécessaire et effrayante conséquence, le matérialisme, elle a assisté en quel-

que sorte à la résurrection de la philosophie morale et religieuse. Elle a vu rendre à l'homme une âme immortelle, une conscience et un juge; elle a vu replacer Dieu à la tête de toutes les choses de ce monde. Cette philosophie satisfaisait à sa raison et réchauffait son cœur: elle l'a embrassée avec dévouement, et bientôt elle s'est senti une noble ferveur pour la propager ; elle a élevé des tribunes d'où l'on s'étonne d'entendre juger de si haut et si juste les plus graves questions que naguère encore on n'osait pas soulever, et d'où descendent chaque jour les paroles d'une conviction jeune d'enthousiasme, et qui semble vieille de vérité et de puissance.

Jamais génération d'hommes n'appartint plus entière à son siècle; on dirait qu'elle n'a pas eu d'enfance, et qu'elle est entrée dans le monde toute virile. Préjugés, passions et querelles de ses pères, elle ne veut rien connaître; elle a répudié toute cette part de leur héritage. Libre de pensée, vierge de ressentiments, elle cherche avec le recueillement de l'étude et de la réflexion, au milieu des ruines amoncelées derrière elle, tout ce qu'il importe d'en faire sortir, tout ce qui peut trouver à reprendre

place dans un monde régénéré. Le christianisme lui apparaît, non tel qu'ont voulu le voir les passions haineuses du siècle dernier, avec les taches sanglantes dont l'empreignit le fanatisme, avec les amulettes absurdes dont le surchargea la superstition, mais tel qu'il est dans sa pure essence, soutien de l'humaine faiblesse, gardien fidèle de la vertu, puissant mobile de la civilisation, digne en un mot d'être le pacte d'alliance entre le ciel et la terre. Le sentiment religieux parle puissamment à son âme; Dieu lui est partout présent : elle le voit dans les merveilles de l'univers, dans les mystères de la pensée; elle l'adore dans les éternels principes d'ordre, de vérité et de justice; c'est sa voix qu'elle entend dans les émotions généreuses du cœur; et c'est une flamme divine qu'elle croit sentir dans le saint amour de la liberté et de la patrie. De toutes parts elle sympathise avec la foi évangélique; elle la révère, elle l'aime, elle l'accepte dans sa simplicité, sa pureté, sa grandeur : en vain quelques hommes rétrogrades, qui ne comprennent ni leur siècle ni l'avenir, opposent encore à l'heureuse alliance qui se prépare les anathêmes d'un zèle sans lumières et sans prudence, elle

15

s'accomplira malgré leurs efforts; la foi évangélique, dégagée de quelques restes des superstitions et de l'intolérance des âges malheureux qu'elle a traversés, acceptera noblement toutes les conquêtes de la raison, marchera de niveau avec nos institutions et nos mœurs nouvelles; et désormais impérissable sanction des vertus publiques, soutiendra le courage civil de toute la dignité de ses croyances, de toute l'énergie de ses convictions.

CONCLUSION.

J'ARRIVE au terme d'un long travail. J'ai essayé de résoudre une question bien au-dessus d'un vain amusement de l'esprit, objet de haute utilité publique, et qui provoque la sollicitude de l'âme, parce qu'il s'agit de l'homme et de sa destinée. J'ai essayé de faire sentir l'excellence du courage civil, sa noble origine, et sa nécessité pour le bonheur comme pour la vertu. J'ai peint la faiblesse, honteuse, criminelle, misérable; j'ai exploré les causes qui livrent le caractère en proie aux lâches terreurs, aux calculs égoïstes, aux coupables complaisances. Puis cherchant à placer le remède à côté du mal, j'ai montré déjà le mouvement social emportant les habitudes passives, timides et versatiles, des hommes d'un autre siècle, et l'esprit public destiné à répandre partout les principes et les sentiments de la jeune civilisation et d'un patriotisme épuré; l'éducation civique s'offrant pour les inculquer profondément dans les âmes, pour en faire à l'homme comme l'instinct d'une seconde nature, et lui donner l'énergie constante de les

professer et de les défendre; enfin la foi religieuse invitant l'homme à prendre Dieu même pour gardien de ses vertus, pour soutien, juge et rémunérateur de son courage; j'ai presque fait un livre sur la science et le devoir du citoyen, et quand je vais toucher au but, ce n'est pas sans un sentiment pénible que je m'arrête, et me demande s'il m'est permis d'espérer avoir fait qu'un seul citoyen comprenne mieux et exécute plus franchement son devoir.

Mais si j'ose à peine compter sur mes propres efforts, et attendre quelques fruits de ma pensée isolée et incomplète, ah! du moins, en saisissant cette occasion d'observer autour de moi, et de plonger mes regards dans l'avenir, partout de belles perspectives se sont découvertes à mes yeux; j'ai vu s'agrandir et s'enfoncer dans un lointain profond l'horizon des lumières, de la grandeur et des prospérités humaines; j'ai vu s'approcher une race d'hommes toute nouvelle, et avec elle d'autres destinées m'ont paru promises aux nations, et mon âme s'est reposée dans ces consolantes espérances.

Jeunes gens, mes amis, mes compagnons d'âge, c'est à vous que je dois cette noble con-

fiance. J'ai vu vos mœurs graves, vos penchants généreux, vos esprits ardents pour le vrai, vos cœurs dévoués au juste : j'ai hautement espéré de vous, j'ai beaucoup promis en votre nom; vous ne me démentirez pas.

Jeunes gens, nous montons sur la scène du monde à une époque étonnante et pleine d'avenir, et bientôt nous l'occuperons seuls, et nous aurons alors à fixer pour de longs siècles le sort de la civilisation. Calmes, religieux et forts, préparons-nous dignement à une mission si grande.

Étudions l'histoire de nos pères, et nous sentirons la nécessité de nous dévouer au maintien d'institutions dont ils ont eu si longtemps à déplorer l'absence, et dont la conquête leur coûta si cher. Étudions les hommes de nos jours, nous y trouverons des leçons vivantes et de profitables exemples. Ceux-là nous apprendront à mépriser la faiblesse, malheureux qui toujours timides, toujours dans les angoisses du danger, se montrent lâches autant de fois qu'ils doivent avoir une opinion et une volonté; ceux-là nous apprendront l'horreur pour la bassesse, qui, broyés à la servitude. d'une âme repliée sur elle-même, et fermée

à tout sentiment honorable, sont avilis au point de mettre leur fierté dans la livrée même de leur esclavage; quelques-uns enfin nous apprendront le courage civil, hauts dignitaires de l'État, mandataires du peuple, magistrats, hommes de lettres, généreux citoyens qui, dans des jours d'opprobre et de douleur, alors qu'un joug immoral et stupide s'appesantissait sur la France, n'ont point courbé leurs nobles têtes, ont osé rester libres et purs devant un pouvoir corrupteur, et qui, pénétrés d'un deuil patriotique, jetant sans cesse le cri d'alarme, accouraient partout où les libertés publiques étaient envahies, et ne craignaient pas, pour les défendre, de s'exposer à des haines hypocrites et profondes. Ces hommes ont sauvé la patrie. Ils ont mis du côté de sa cause tout l'éclat du talent, toute la puissance du génie et de la vertu. A leur voix et sur leurs traces, se sont précipitées ces phalanges de citoyens, dont les votes, libres enfin, viennent de nous faire sortir vainqueurs d'une lutte où il y allait de l'honneur, de la liberté, de la loi même, de tous nos droits et des longues destinées de la France. Et c'est devant leur courage qu'enfin est tombé le pouvoir qui avait vainement épuisé contre eux

toutes les honteuses ressources du despotisme et de la séduction.

Jeunes gens, voilà nos modèles ! Quand viendra pour nous le jour de prendre possession du monde politique, que leurs exemples nous soient présents ! Comme eux, dans les temps paisibles, marchons toujours dans ce juste milieu que la vertu se réserve entre les excès. Soumis aux lois, amis de l'ordre, mettons notre force dans notre modération même. Si des passions se rallument, si des droits sont encore mis en péril, comme eux, montrons-nous vigilants et énergiques ; courons nous ranger autour du devoir, et là, dans ce poste sacré, quels que soient les ennemis, de quelque côté que viennent les coups, quelque danger qui menace nos têtes, généreux athlètes, combattons ! La gloire semble avoir épuisé pour nos pères toutes les couronnes du courage guerrier ; mais le courage civil a ses palmes aussi, non moins nobles, quoique moins brillantes, et la vertu nous les destine.

FIN.

NOTES.

(1) Page 15. *Molé, Harlay, Lhopital, Thomas More.*

Quelques extraits de la biographie de ces illustres et intrépides magistrats serviront de complément à ce qui n'a été dit qu'en peu de mots sur les vertus d'élite dont ils furent les modèles, dans les postes éminents et au milieu des secousses de l'ordre social où ils vécurent.

THOMAS MORE, grand chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480, était fils d'un des juges du banc du roi. Les talents dont il avait fait preuve au barreau lui ouvrirent de bonne heure l'entrée du parlement. Henri VIII l'admit bientôt après dans son conseil privé, et récompensa les services qu'il lui avait rendus dans plusieurs négociations importantes, par la charge de grand chancelier. Personne jusqu'à lui n'avait rempli cette place éminente avec autant de zèle, d'intégrité et de désintéressement. Aussi, lorsqu'il la quitta, au bout de deux ans d'exercice, sa fortune se réduisait-elle à cent livres sterling de revenu. Ses enfants se plaignant quelquefois de ce qu'il ne profitait pas de son élévation pour leur avancement : « Laissez-moi rendre la

« justice à tout le monde, leur répondait-il; votre gloire « et mon salut en dépendent : ne craignez rien; vous « aurez toujours le meilleur partage, la bénédiction de « Dieu et des hommes. » More écoutait indistinctement tous les plaideurs. Il suffisait d'être pauvre pour obtenir une prompte justice. « La justice m'est si chère, disait-« il, que si mon père plaidait contre le diable et qu'il « eût tort, je le condamnerais sans hésiter. » Un de ses gendres, qui n'avait soutenu un procès que parce qu'il avait compté sur sa faveur, se plaignant de l'avoir perdu : « Je suis fils de Thémis, lui dit-il, et aussi « aveugle que ma mère. » More connaissait à fond le caractère de Henri. Un de ses amis lui faisant un jour l'éloge de ce prince, qui s'était promené pendant deux heures dans le jardin du chancelier, le bras passé autour du cou de ce favori : « Je conviens qu'il est bon « maître, répliqua-t-il; cependant, malgré la faveur « dont il m'honore, si cette tête qu'il vient de caresser « pouvait lui gagner un château en France, il ne la « laisserait pas long-temps sur mes épaules. » Il ne tarda pas à éprouver la vérité de cette conjecture prophétique. Comme tous les hommes éclairés de son temps, More désirait la réforme des abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement de l'Église, surtout dans l'excessive autorité que la cour de Rome exerçait sur celle d'Angleterre. Mais il prévit que les changements entrepris par Henri VIII iraient jusqu'à briser les liens qui l'unissaient avec le Saint-Siége, et que le poste éminent qu'il occupait le mettrait dans le cas d'y prendre part :

il se démit du grand-sceau, pour aller vivre en simple particulier dans sa maison de Chelsea, où il partagea tout son temps entre la prière, l'étude et les soins de sa famille. L'ombrageux monarque ne l'y laissa pas jouir long-temps des douceurs de la retraite. Persuadé que le suffrage d'un homme de son caractère et de sa réputation, dont la plume lui avait été fort utile pour répondre à Luther, donnerait un grand lustre à sa cause, Henri sonda ses dispositions; et, sur son refus de prêter le serment de suprématie, il le fit renfermer à la Tour, où il fut privé de ses livres, qui faisaient sa plus douce consolation, et réduit à vendre ses meubles pour faire subsister sa nombreuse famille. Les menaces, les insinuations les plus captieuses, les offres les plus séduisantes, échouèrent contre sa fermeté. Quand on lui opposait le statut du parlement qui avait prescrit le serment, il répondait que c'était une épée à deux tranchants, qui tuait ou l'âme ou le corps. Lui représentait-on qu'il ne devait pas se croire plus habile que le grand conseil d'Angleterre : « J'ai pour moi, disait-il, « le grand conseil des chrétiens, qui est toute l'Église. » Sa femme le conjurant de se soumettre à la volonté de Henri VIII, pour l'intérêt de ses enfants : « Ah ! ma « femme, lui dit-il, voulez-vous que j'échange l'éter- « nité avec vingt années que je peux encore avoir à « vivre? » Quand on vint lui annoncer sa sentence de mort, celui qui était chargé de la lui notifier, lui fit valoir comme une marque signalée de la clémence du roi, qu'il avait commué la peine de la potence en celle

de la décapitation : « Dieu préserve mes amis d'une « pareille faveur! lui répondit-il. J'espère que mes en-« fants n'en auront pas besoin. » Après la lecture de la sentence, il reprit son flegme ordinaire. Il renouvela sa profession de foi sur la suprématie, comme contraire à la loi évangélique, à la grande charte d'Angleterre et aux serments même que le roi avait prononcés lors de son sacre. La mort de More fut celle d'un martyr. Après s'être préparé au supplice par des actes de piété, il reprit sa gaîté naturelle. Monté sur l'échafaud, il se mit à genoux, fit ses prières à haute voix, embrassa l'exécuteur et l'encouragea à faire son devoir. Il eut la tête tranchée sur la plate-forme de la Tour, le 6 juillet 1535. Il avait vécu à la cour sans orgueil, il parut sur l'échafaud sans faiblesse.

Michel de LHOPITAL, chancelier de France, est un des magistrats les plus illustres des temps modernes; Montaigne et Brantôme le placèrent, de son vivant même, à côté des sages les plus renommés de l'antiquité: la postérité a confirmé ce jugement des contemporains. Fils d'un médecin d'Auvergne, attaché à la maison du connétable de Bourbon et qui partagea sa disgrâce, Lhopital se distingua d'abord au barreau de Paris par ses connaissances profondes en jurisprudence. Admis conseiller au parlement, la faveur vint seconder son mérite, et, sous le règne de Henri II, il fut nommé *surintendant des finances du roi à la chambre des comptes;* il déploya dans cette charge une grande fer-

meté de caractère ; et, malgré la violence des inimitiés qu'elle souleva contre lui, il ne cessa de combattre énergiquement les abus intolérables qui avaient introduit des dilapidations sans pudeur dans l'administration des finances.

Au moment où les fureurs de la ligue étaient prêtes à éclater, Lhopital venait d'être élevé aux fonctions de chancelier. Il usa de tous ses efforts pour prévenir, par son esprit de modération et ses mesures conciliatrices, la guerre civile, qui paraissait imminente, et fit rendre le célèbre édit de janvier, qui consacrait des principes de tolérance et permettait, sous certaines restrictions, la profession publique de la religion protestante. Mais cet édit ne put calmer de part et d'autre des passions avides de vengeance qui attendaient avec impatience le signal de la guerre. Lhopital, indigné, tonnait contre tous ces furieux, et sa présence au conseil suspendit toutes les délibérations à ce sujet. Le connétable de Montmorency lui dit un jour qu'un homme de robe ne devait pas se mêler de ce qui concerne la guerre : « Si « je ne sais pas la faire, lui répondit ce magistrat, au « moins sais-je quand elle est nécessaire. » On finit par l'exclure du conseil, et les hostilités commencèrent. La France devint un théâtre d'horreurs. Après la mort du duc de Guise, assassiné au siége d'Orléans, les partis parurent disposés à un rapprochement : Lhopital y travailla avec ardeur, et fut même chargé de régler les conditions de la paix ; mais la fureur des factions devait triompher des efforts du bon citoyen. Catherine de Mé-

dicis méditait déjà l'extermination des protestants. La présence d'un honnête homme au conseil traversait ses desseins, et tous les moyens furent pris pour l'en écarter, à force de dégoûts et d'intrigues. Le cœur navré de voir tous ses efforts inutiles pour le bien de l'État, il quitta de nouveau la cour et se retira dans une de ses terres. La Saint-Barthélemy vint bientôt après épouvanter la France.

Lhopital faillit être une des victimes de cette terrible journée : les habitants de la campagne s'ameutèrent; ils dévastèrent ses champs et traînèrent à la ville ses fermiers enchaînés; mais la reine envoya, pour le protéger, un détachement de cavalerie. L'apparition de cette troupe, dont on ignorait la destination, causa de l'effroi dans sa maison, ouverte de toutes parts. On lui demanda s'il voulait qu'on fermât la porte : « Non, « non, dit-il; si la petite n'est bastante pour les faire « entrer, que l'on ouvre la grande. » Le spectacle de tant de crimes et de calamités pénétra Lhopital d'un chagrin qu'il ne lui fut plus possible de dissiper. Il mourut à Vignay, le 13 mars 1573.

Achille de HARLAY, issu d'une famille noble et distinguée dans la robe et dans l'épée depuis le XIV[e] siècle, était fils d'un président à mortier au parlement de Paris, et gendre de Christophe de Thou, premier président. A l'âge de quarante-six ans il succéda à son beau-père, en 1582. Ce fût l'un des plus grands hommes qui aient illustré la magistrature française et

le siècle où il vécut, par l'étendue de son savoir, l'intégrité de ses jugements, la pureté, la dignité de ses mœurs, et l'héroïsme de sa conduite. Henri III régnait alors, et s'était laissé nommer le chef de cette ligue fatale qui devait un jour lui ôter la couronne et la vie : cependant ses profusions excessives, malgré la misère publique, nécessitaient des ressources ruineuses et des édits funestes. Achille de Harlay repoussa ces moyens extrêmes avec énergie, et n'en fut pas moins fidèle à son maître devenu malheureux. Ce fut dans la fameuse journée des barricades, le 12 mai 1588, qu'éclata ce grand trait de fermeté et de courage, qui eût fait honneur au plus beau siècle de l'antiquité, et dont on ne se lasse point de relire le récit, dans le langage naïf des historiens du temps. Les cris d'une populace mutinée, le bruit des chaînes, le cliquetis des armes, retentissaient dans les murs de Paris; les troupes du roi venaient d'être forcées par les factieux, dont le duc de Guise était l'instigateur et l'idole. Henri de Valois avait quitté le Louvre, et laissait le duc maître de sa capitale. Achille de Harlay reste calme au sein de la tempête. Guise vient le visiter avec quelques-uns des siens. « Il trouva le premier président qui se promenait « dans son jardin, lequel s'étonna si peu de leur venue, « qu'il ne daigna seulement pas tourner la tête ni discontinuer sa promenade commencée, laquelle achevée qu'elle fut, et étant au bout de son allée, il « retourna, et en retournant, il vit le duc de Guise « qui venait à lui; alors ce grave magistrat, haussant

« la voix, lui dit : C'est grand'pitié quand le valet « chasse le maître; au reste, mon âme est à Dieu, « mon cœur est à mon roi, et mon corps est entre les « mains des méchants; qu'on en fasse ce qu'on vou- « dra. » On ne sait ce qu'il faut admirer le plus ici, ou de la fierté avec laquelle le magistrat brave la colère d'un chef de rebelles aussi puissant, ou du généreux attachement qu'il conserve pour un monarque qui s'en était montré si peu digne; mais Henri de Valois était son roi légitime, et le fidèle Harlay ne composait point avec son devoir. Son intrépidité ne se démentit point au milieu des ennemis redoutables dont il était environné; le duc de Guise le presse d'assembler le parlement : « Quand la majesté du prince est « violée, répond Harlay d'un air sévère, le magistrat « n'a plus d'autorité. » Les factieux le menacent du dernier supplice : « Je n'ai ni tête, ni vie, leur dit-il, « que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, au « service que je dois au roi, et au bien que je dois à « ma patrie. » Le 16 janvier 1589, quelques jours après la mort des deux Guises, lorsque Paris était en proie aux ligueurs, le misérable Bussy-le-Clerc, chef des Seize, entra au parlement pendant l'assemblée des chambres, et enjoignit au premier président de le suivre à l'Hôtel-de-Ville. Cinquante conseillers ou présidents voulurent l'accompagner; Bussy les mena à la Bastille, où ils furent tous enfermés. Après l'assassinat de Henri III, Harlay sortit de prison, moyennant une rançon de dix mille écus, et se rendit à

Tours, auprès de Henri IV, à la fortune duquel il se dévoua entièrement. Il y présida la partie du parlement qui avait pu, comme lui, échapper à la tyrannie des ligueurs; combattant, avec ses collègues, pour le maintien des véritables principes de la succession au trône; bravant la colère de l'Espagne et les foudres de Rome; condamnant, annulant, livrant à la haine ou au mépris de l'Europe les actes du cabinet de Madrid, et les bulles et monitoires d'un pape faible et mal informé; donnant enfin l'exemple d'une inébranlable fidélité. Tant de vertus, de sacrifices, de constance, furent récompensés; Achille de Harlay eut le bonheur de voir triompher son prince légitime, son héros, un roi digne enfin de porter la couronne, et d'avoir des amis. Les membres du parlement qui étaient restés à Paris pendant les troubles, allèrent au-delà des barrières, recevoir leur premier président; et le retour de ce grand et vertueux magistrat fut le lien de la plus parfaite union entre ceux qui n'avaient point abandonné le roi au moment du danger, et ceux qui avaient soutenu son autorité sous les poignards des factieux. Depuis cette époque, les services d'Achille de Harlay ne furent ni moins actifs ni moins précieux au prince et à l'État. Il combattit en toute occasion les doctrines ultramontaines. Il appuya, contre le nonce du pape et l'évêque de Paris, la condamnation du livre de Mariana, et poursuivit avec plus d'ardeur encore celle de Bellarmin, malgré l'opposition de la cour de Rome. Le 19 juin 1604, dans une de ces occa-

16

sions où le parlement contrariait les vues du conseil, le premier président adressa à Henri IV, qui ne lui en sut pas mauvais gré, ces paroles remarquables : « Si c'est désobéissance de bien servir, le parlement « fait ordinairement cette faute ; et quand il trouve « conflit entre la puissance absolue du roi et le bien de « son service, il juge l'un préférable à l'autre, non « par désobéissance, mais par son devoir, à la dé- « charge de sa conscience. » Après trente-quatre ans d'une glorieuse magistrature, Harlay mourut le 23 octobre 1616, laissant une mémoire révérée, et digne d'être offert dans tous les âges comme modèle de courage civil.

Mathieu MOLÉ, fils d'un président à mortier au parlement de Paris, naquit en 1584. Les fureurs de la ligue qui environnèrent son enfance, et menacèrent souvent les jours de son père, une éducation de famille, modeste dans ses formes, mais riche d'instruction et forte d'exemples de vertus, lui donnèrent cette fermeté d'âme, cette supériorité de lumières, et cette dignité de mœurs qu'il développa dans tout le cours de sa vie. La carrière de la magistrature qui s'ouvrait devant lui le conduisit rapidement aux postes les plus élevés. Il devint successivement conseiller, procureur général, et premier président au parlement de Paris, et dans ces hautes fonctions il eut souvent l'occasion de montrer son courage en résistant au ministère despotique de Richelieu, qui se jouait de toutes les libertés et violait toutes les justices.

Mais ce furent surtout les troubles de la fronde qui mirent ce grand caractère à l'épreuve, et le firent paraître dans toute sa noblesse. Fatiguée des résistances des parlements aux édits bursaux, que l'épuisement du trésor public avait fait rendre, la cour avait cru pouvoir profiter de la victoire de Lens, pour frapper un coup décisif. Le 26 août, après le *Te Deum* chanté en actions de grâces, deux membres du parlement furent arrêtés par les troupes qui avaient servi de cortége à la cérémonie. A l'instant même, toute l'allégresse publique se changea en fureur. Le peuple prit les armes, et se porta en foule au Palais-Royal. Tous les mémoires du temps ont rapporté les circonstances de cette journée, qui fut signalée par des scènes sanglantes. Le lendemain, ce fut le parlement qui eut toute la part du danger. La nuit entière avait été employée à des préparatifs de défense; les barricades avaient été établies dans toutes les rues. Molé, à la tête de sa compagnie, à pied, en robes rouges, se mit en marche pour aller demander à la régente la liberté des prisonniers. Il parla avec force, fut refusé avec aigreur, revint à la charge, et n'obtint qu'une promesse vague de relâcher les détenus, pourvu que le parlement cessât ses assemblées. On prit le parti de délibérer sur cette réponse, et l'on se mit en chemin pour retourner au palais de justice. Les deux premières barricades s'abaissèrent assez paisiblement; mais, à la troisième, l'effervescence populaire éclata de la manière la plus violente. Des cris furieux, qui

redemandaient les deux magistrats, et surtout Broussel, des attroupements formidables, arrêtèrent la marche et forcèrent de rétrograder. Un marchand de fer, capitaine du quartier, saisit Molé par le bras, et le menaçant de son pistolet : « Tourne, traître, lui « dit-il, si tu ne veux être massacré toi et les tiens; « ramène-nous Broussel ou Mazarin, et le chancelier « en ôtage. » Plusieurs des membres prennent la fuite, et se perdent dans la foule; d'autres hésitent, incertains encore s'ils chercheront à suivre cet exemple, ou s'ils resteront auprès de leur chef, que les mutins harcèlent et menacent. « Pour lui, conservant « la dignité de la magistrature, dans ses paroles et « dans ses démarches, il rallia tout ce qu'il put de sa « compagnie, et revint au Palais-Royal, au petit pas, « dans le feu des injures, des exécrations et des blas- « phêmes. » (Mémoires du cardinal de Retz.) « Cet « homme, » dit encore le coadjuteur, « le plus intré- « pide, à mon sens, qui ait paru dans son siècle, ne « parlait jamais mieux que dans le péril. » Sa diction était souvent incorrecte, mais véhémente et persuasive. Il se surpassa dans cette occasion. La régente, outrée de dépit, fut néanmoins contrainte de céder; elle signa la liberté des deux magistrats. Le parlement retourna comblé des louanges bruyantes de cette même populace, qui, l'instant d'auparavant, voulait le déchirer.

Mais quelques mois après les troubles recommencèrent avec une animosité plus violente encore. La

reine quitta Paris, et les frondeurs reprirent tous leurs avantages auprès du peuple. Le parlement rendit un arrêt de proscription contre Mazarin; les Parisiens mutinés firent le siége de la Bastille, et la prirent. Au milieu de tous ces troubles, Molé conservait un calme inaltérable, qui bravait tous les dangers et désolait les factieux. Il prévoyait que ce feu si ardent s'éteindrait aussitôt que l'ennui d'une agitation sans but, la lassitude de sacrifices exorbitants, et la mésintelligence des chefs, auraient ramené les esprits à des pensées plus raisonnables. Tous ces présages ne tardèrent pas à se vérifier, et Molé fut un des députés chargés de négocier un rapprochement entre la cour et la fronde. Les conférences s'ouvrirent à Ruel. Le devoir des députés les mit souvent dans une fausse position; ils étaient obligés de dissimuler tantôt les réponses ou malveillantes ou tortueuses des ministres, tantôt les prétentions excessives des frondeurs. Cependant on menaçait de retirer les pouvoirs aux députés. Une autre considération importante mit les négociateurs dans la nécessité de brusquer, pour ainsi dire, la signature des articles; ce fut la crainte de voir les oppositions du parlement appuyées par les talents de Turenne, et par les secours des Espagnols, avec lesquels le coadjuteur n'avait cessé d'entretenir ses coupables intrigues. Le traité fut donc conclu le 31 mars, souscrit par tous les princes, par tous les ministres, et même par le cardinal, malgré l'opposition des députés, qui prévoyaient bien qu'un tel nom ne

manquerait pas d'exciter de nouveaux orages. Les frondeurs furent outrés; ce qui les exaspérait davantage, c'était l'oubli des intérêts des généraux, qu'on s'était contenté de comprendre dans une amnistie, sans leur accorder aucune faveur. Aussi, lorsque Molé apporta le traité au parlement, la fureur était à son comble; jamais séance ne fut plus tumultueuse. Aux reproches outrageants des conseillers frondeurs, se joignirent les vociférations d'une foule de peuple, dont le coadjuteur n'avait pas manqué d'encombrer les salles du palais. Les mutins voulaient qu'on leur livrât le traité pour brûler la signature de Mazarin, et qu'on pendît les députés, ou qu'on les désavouât. Enfin, on se contenta d'arrêter que ces députés retourneraient à Ruel, pour traiter des prétentions des généraux. Au milieu de ces mouvements désordonnés, Molé fut le seul sur le visage duquel on n'aperçut aucune altération. Il recueillit les voix, prononça l'arrêt avec un calme, une présence d'esprit presque surnaturels; « ce qui est, dit Gondi, quelque chose de plus grand « que la fermeté. » Le véritable danger l'attendait au sortir de la grand'chambre. Les chefs des factieux, qui, tout en le haïssant, ne pouvaient s'empêcher de l'estimer, ou qu'une espèce de honte retenait encore, lui proposaient de retourner chez lui par les greffes. « Jamais la cour ne se cache, leur répondit-il. « Si j'étais assuré de périr, je ne commettrais pas cette « lâcheté, qui de plus ne servirait qu'à donner de la « hardiesse aux séditieux. » Le coadjuteur le conjurait

au moins d'attendre qu'il eût parlé aux mutins pour les apaiser : « Eh ! mon bon seigneur, lui dit ironiquement « Molé, dites le bon mot. » Le coadjuteur, qui devait sentir toute l'amertume de ce reproche, ne put que l'admirer. Il se mit, en sortant, au devant de Molé. Un bourgeois appuya son mousqueton sur le front du président, en le menaçant de le tuer; Molé, sans détourner la tête, sans écarter l'arme, lui dit froidement : « Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra « que six pieds de terre. » Et il continua sa marche, sans doubler le pas (1). Un des chefs de la fronde lui avait dit que c'était bien dommage qu'on les eût abandonnés au moment où plusieurs d'entre eux venaient de conclure un traité avec les Espagnols, sous la sauvegarde de la compagnie : « Nommez-les, répondit « impétueusement Molé, et nous leur ferons leur pro« cès comme à des criminels de lèse-majesté. » Tant de traits de courage, de grandeur, arrachent au coadjuteur ces expressions mémorables, au-delà desquelles l'admiration semble forcée de s'arrêter : « Si ce n'était « pas, dit-il, une espèce de blasphème de dire qu'il

(1) Quelques écrivains, qui mettent dans leurs récits plus d'esprit que de réflexion, prétendent que Molé répondit au misérable qui le menaçait : « Il y a loin du poignard d'un assassin « à la poitrine d'un honnête homme. » Les témoins oculaires ne disent pas un mot de cette phrase de rhéteur, qui ne convenait ni à la circonstance ni au caractère de Molé. Sa tranquillité stoïque est bien plus éloquente que cette prétendue fanfaronnade, dont le succès eût d'ailleurs été fort incertain.

« y a quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que « le grand Gustave et M. le Prince, je dirais que ça « été M. Molé, premier président. »

Dans le reste de sa carrière, Molé ne démentit pas ces éloges ; et s'il n'eut plus d'occasions aussi éclatantes pour faire briller son courage, la fermeté de son caractère se dessina toujours, et il arriva au terme d'une longue vieillesse sans avoir connu les faiblesses de la caducité.

FIN DES NOTES.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

DU COURAGE CIVIL,

Et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques.

PRÉFACE.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE.

De la nature du courage civil, et de sa rareté.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine du courage civil, de ses principes et de ses effets.

Le courage civil, vertu composée. — L'homme sans cesse dans la nécessité de combattre. — Au dehors, la lutte est avec la force. — Au dedans, elle est avec les passions. — Énergie qui lui a été donnée pour cette lutte. — Elle comporte bravoure et vertu. — De là, le courage militaire et le courage civil. — Le courage militaire, force d'âme qui sur les champs de bataille triomphe de l'instinct de conservation. — Le courage civil, confondu souvent avec la magnanimité et la constance. — Il est moins passif qu'elles. — Il consiste à lutter au dedans de la cité contre les intérêts ou les dangers personnels. — C'est surtout dans les postes éminents, dans les grandes commotions politiques, qu'il brille. — Il convient de l'envisager dans une position plus à la portée de tous. — C'est par les masses que tout se fait; c'est pour elles que tout doit se faire. — Le courage civil, qui convient à tous, réside dans l'accomplissement des devoirs que le contrat social impose à tous. — C'est la morale de l'honnête homme dans les actions du citoyen. —

Ainsi conçu, le courage civil peut s'élever même jusqu'au dévouement. — Il a sa base dans une âme pure et ferme. — Il s'applique à tout, aux vertus d'élite comme aux devoirs les plus simples. — Il peut s'apprendre et s'inspirer. — S'il pénétrait dans toutes les classes, il régénèrerait une nation. — On doit tendre à ce but. — Le mouvement qui peut y conduire s'annonce. — Avant de chercher les réformes, il importe de constater ce qui est.

CHAPITRE II.

De la rareté du courage civil, et des effets de son absence relativement à la société et à l'individu.

Coup d'œil sur la société actuelle. — Dans la vie privée, amélioration sensible. — La raison s'éclaire. — Les mœurs sont décentes. — Dans la vie publique, nulle harmonie entre les idées et la conduite. — Les lumières sont au-dessus des forces. — La faiblesse arrache aux caractères de déplorables concessions. — On cherche à méconnaître ses droits et ses devoirs. — On élude de les exercer ou de les remplir. — On s'excuse par de dangereuses maximes ou une feinte indifférence. — L'égoïsme triomphe de la conscience. — Le citoyen qui trahit son devoir donne un exemple désorganisateur. — Non-seulement il s'avilit, il devient criminel. — Il est complice des malheurs publics, complice des infortunes particu-

lières dans lesquelles ils se résolvent. — Il est exposé au danger d'être entraîné aux derniers degrés de bassesse. — L'homme faible est plus en péril que le méchant. — Il ne sait pas où il s'arrêtera. — Il ne s'appartient plus. — Au fond des crimes des plus grands coupables, c'est souvent la faiblesse qu'on retrouve. — Chacun pour s'en préserver se confie vainement en sa probité. — Il lui faut pour soutiens des principes, des doctrines morales. — Tableau de l'existence intérieure de l'homme faible. — Nécessité de mettre les caractères à l'abri de la faiblesse. — Utilité d'en bien connaître d'abord les causes.

SECONDE PARTIE.

Des causes morales et politiques de la rareté du courage civil.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes de la rareté du courage civil, inhérentes à sa nature même.

Le courage civil, vertu rigide, par conséquent difficile et rare. — Ses principaux obstacles sont, dans le cœur de l'homme, la peur et l'ambition. — L'une pour conserver, l'autre pour acquérir, dissuadent de l'accom-

plissement du devoir. — La peur a une double prise sur l'homme de la civilisation. — L'ambition des âmes vulgaires, fondée sur la vanité, est fatale au courage. — Elle est avide de distinctions. — Le courage exige le sacrifice de l'amour-propre. — La complaisance, qui veut tout ménager, nuit encore à la fermeté du caractère. — L'entraînement, despotisme de l'opinion des autres, a de grands dangers dans la vie publique. — Nul n'a le droit d'abdiquer sa conscience pour s'en rapporter à celle d'autrui. — Même à celle du grand nombre.

CHAPITRE II.

Des causes de la rareté du courage civil, inhérentes à l'organisation politique des États modernes.

Dans les petits États de l'antiquité, les liens du patriotisme étaient plus resserrés. — Les intérêts particuliers se confondaient avec l'intérêt public. — Le dévouement était souvent nécessaire. — Il n'était pas rare. — A mesure que les États se sont agrandis, le patriotisme s'est relâché. — L'union des intérêts de chacun avec ceux de la chose publique est devenue moins intime. — Le courage civil exigea une philosophie plus haute. — Il fut d'une pratique plus difficile et plus rare. — Même raison pour les grandes monarchies modernes. — Si du reste nous paraissons inférieurs à nos pères par l'absence du courage civil, c'est qu'ils étaient tenus à l'écart

de la chose publique. — Les hommes éminents avaient seuls l'occasion de montrer ce courage. — Ces occasions étaient éclatantes. — Aujourd'hui il est nécessaire à tous. — Presque toujours il doit s'exercer dans l'obscurité. — Le nombre immense d'emplois salariés dont l'État dispose est encore un obstacle au courage civil. — Il met trop de consciences à la discrétion du pouvoir. — Il les force à opter entre les intérêts de l'homme en place et les devoirs du citoyen.

CHAPITRE III.

Des causes de la rareté du courage civil, inhérentes à l'état moral de la société.

Plus une vertu exige d'efforts pénibles, plus on doit l'appuyer sur des convictions morales. — Outre leur patriotisme, les anciens avaient leurs doctrines philosophiques. — Elles nous manquent. — Nous sommes à une époque de transition dans l'ordre moral. — L'esprit du christianisme a long-temps été le soutien de toutes les vertus publiques. — S'il défendait faiblement les droits, il sanctionnait fortement les devoirs. — Dépassé par la progression plus rapide des sciences humaines, il fut l'objet d'imprudentes attaques. — Il cessa de dominer les classes qui impriment le mouvement. — Il en résulta une grande lacune. — Une philosophie sans consistance réelle, fit illusion. — Vinrent les orages politi-

ques. — Il n'y eut plus d'abri au fond des âmes dans les convictions religieuses. — Une profonde démoralisation se manifesta par des lâchetés de tout genre. — Vint le despotisme militaire. — Il fit prévaloir le dogme de l'obéissance passive. — Quand les Français furent appelés à des institutions libres, ils n'en avaient pas les vertus. — Leurs débuts ont été affligeants. — On sent aujourd'hui la perte des antiques croyances. — On sent la nécessité d'une sanction aux devoirs de la vie publique.

TROISIÈME PARTIE.

Des remèdes aux causes de la rareté du courage civil.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur les moyens de perfectionnement social.

Il y a au sein de l'humanité un mouvement imprimé par Dieu même. — Il tend, indépendamment des efforts humains, au perfectionnement social. — Par sa seule force il l'accomplira. — Mais il a besoin d'être aidé, pour n'éprouver point de retards. — C'est un devoir de lui épargner les obstacles, de travailler à le mettre sur la voie des réformes.

CHAPITRE II.

Remèdes aux causes de la rareté du courage civil, inhérentes à sa nature même. — Progrès nouveaux de la science sociale.

Les progrès de la science sociale peuvent rendre le courage civil, non pas moins difficile en lui-même, mais d'un exercice plus rare et moins nécessaire. — Les institutions s'affermissent. — Les mœurs se forment sur elles. — La lutte des opinions perd de son animosité. — Une génération nouvelle arrive. — Elle n'a point de passé. — Elle se tourne vers l'avenir. — Les vues sont les mêmes. — Les principes concordent. — Il n'y aura plus d'aussi pénibles épreuves pour les caractères.

CHAPITRE III.

Remèdes aux causes de la rareté du courage civil, inhérentes à l'organisation politique des États modernes.

SECTION PREMIÈRE.

De la nécessité de réparer la perte du patriotisme antique.

L'énergie du patriotisme républicain nous manque. — Ce patriotisme ne serait pas même à la hauteur de notre civilisation. — Elle rapproche les peuples, il tendait à

les isoler par des rivalités et des haines. — Cependant nos vertus publiques ont besoin d'un mobile pris dans l'attachement aux intérêts nationaux. — Ce mobile existe, c'est l'esprit public.

SECTION II.

De la nature et des effets de l'esprit public.

L'esprit public est la raison de chaque citoyen éveillée sur les intérêts généraux. — Le patriotisme républicain échauffait davantage les âmes. — L'esprit public rentre plus dans les idées que dans les sentiments. — C'est surtout la vertu des classes éclairées. — Il est de nature à se propager rapidement. — Des idées, il passe dans les mœurs, et finit par prendre la force d'un sentiment national. — L'Angleterre le possède à un haut degré. — Où règne l'esprit public, il s'établit une conscience politique qui subjugue la morale des intérêts. — L'esprit public doit être le patriotisme des États modernes. — Il est de l'essence du gouvernement représentatif. — On doit s'efforcer d'en pénétrer les générations qui s'élèvent. — C'est par l'éducation qu'on y parviendra.

SECTION III.

De la nécessité d'une éducation civique.

L'éducation a été trop long-temps restreinte à un

simple enseignement littéraire. — Des mœurs plus graves, une existence politique, nécessitent aujourd'hui une éducation plus complète, plus forte. — A un peuple de citoyens il faut une éducation civique. — L'incurie est générale à cet égard. — L'école ne donne aux jeunes gens que des idées fausses sur la vie publique. — La pratique du monde ne les rectifie jamais qu'imparfaitement. — Anomalie singulière. — Tout a changé dans nos principes de gouvernement. — L'éducation est restée à peu de chose près celle des siècles derniers. — C'est une erreur de croire qu'une éducation civique soit hors de la portée de l'adolescence. — Cet âge est celui de tous les développements intellectuels et moraux. — Le germe de toutes les idées, de tous les sentiments, doit lui être confié. — Comme idée, comme sentiment surtout, le devoir civique doit être inculqué de bonne heure à l'intelligence de l'homme et imprimé dans son âme. — La vérité et la vertu se comprennent à tout âge, c'est dans la jeunesse seule qu'on s'y dévoue. — Les anciens faisaient de l'éducation la base de leur édifice social. — Ils s'en servaient à former des mœurs nationales. — L'éducation est le seul moyen de naturaliser parmi nous les vertus publiques. — Les réformes en ce genre paraissent difficiles. — Elles ne sont pas impraticables, si on ne les exige pas trop absolues.

SECTION IV.

Des moyens d'éducation civique.

L'éducation, indivisible dans son ensemble, admet cependant des directions particulières. — Telle est celle vers la science et la vertu civiques. — L'enseignement de l'école et l'institution domestique peuvent être utilement employés à disposer l'homme pour la vie publique.

§ Ier. — Enseignement de l'école. — Il présente deux modes d'instruction propres à éclairer la conscience, à affermir l'âme du citoyen : l'histoire et la philosophie. — *Études historiques*. — Aucune science ne parle plus vivement à l'esprit des adolescents que l'histoire. — Il faut s'en servir pour leur insinuer les premières idées générales de bien public et de patrie. — Elle peut leur être présentée en tableaux séparés dont chacun les pénètrerait de quelque principe essentiel de la science sociale. — Premier tableau. — Il expliquerait la famille humaine. — Il montrerait les liens des peuples entre eux, et laisserait l'impression d'un attrait de philanthropie, indépendant des diversités de pays et de langage. — Deuxième tableau. — Il ferait connaître l'organisation intérieure d'un peuple, et les principes qui doivent la régir. — On y passerait en revue les différentes formes des gouvernements anciens. — On y étudierait l'expérience des peuples pour en faire l'application à l'état actuel de nos institutions et de nos mœurs publiques. — Il en résulterait

l'idée bien nette du but de toutes sociétés humaines, et un vif intérêt à le leur voir atteindre. — Troisième tableau. — Il présenterait l'historique de la civilisation chrétienne, les progrès qu'elle a fait faire à la science sociale. — La politique, comme la morale, épurée. — L'homme enfin entré dans la voie de la véritable sociabilité. — Il laisserait l'impression que le bien-être des peuples est désormais dans le développement aussi complet que possible des principes de cette civilisation. — Quatrième tableau. — On y exposerait l'organisation politique des peuples actuels. — Le gouvernement représentatif résolvant le problème de la stabilité jointe à la liberté. — Donnant à l'homme toute sa part de dignité et de bien-être. — Il inspirerait la fierté de jouir d'un si grand bienfait, et la ferme résolution de le maintenir et d'en perfectionner les mobiles. — *Études philosophiques*. — Elles sont mal appréciées de nos jours, parce qu'elles sont mal dirigées. — La philosophie est présentée généralement, ou trop scolastique, ou trop spéculative. — Les anciens en avaient fait une science pratique.—En les imitant, on peut utilement la faire servir à l'affermissement des vertus civiques. — Idées générales sur la philosophie morale. — Il faudrait s'appliquer d'abord à faire étudier aux jeunes gens leur propre conscience. — Ils y apprendraient vite et sûrement où est le devoir et la nécessité de l'accomplir. — La morale apprise dans les livres seulement n'a point de solidité, et la conscience qu'on ne consulte pas perd sa sensibilité et sa force. — Après avoir éclairé l'âme, pour l'affermir, il est

important de développer le sentiment de juste fierté qui se trouve dans le cœur de l'homme. — C'est l'instinct de sa grandeur morale. — Dans la vie publique il prête un grand appui aux résolutions courageuses. — Résultats de l'alliance des études historiques et philosophiques pour l'éducation du citoyen. — L'enseignement de l'école ne serait plus un hors-d'œuvre sans application à la vie réelle.

§ II. — Institution domestique. — Beaucoup de parents commencent à sentir que l'éducation de leurs enfants est leur premier devoir. — Mais ce n'est point aux vertus civiques qu'ils s'occupent à les préparer. — Cependant ils doivent des citoyens à l'État. — Et c'est au sein de la famille que les généreuses impulsions doivent être données. — L'éducation domestique a prise de tout côté sur l'homme. — Il lui est facile de lui inspirer des mœurs graves, un patriotisme religieux. — Les communications intimes d'un père avec son fils peuvent être une source d'instruction morale pour les devoirs de la vie publique. — Soit qu'il lui montre dans les autres ce qui obtient l'estime des hommes, ce qui est l'objet de leur réprobation, soit qu'il se donne lui-même en exemple, il peut façonner son esprit et son cœur aux idées et aux vertus qui conviennent à un citoyen. — La mémoire d'un père honnête et courageux est pour ses fils une sauvegarde contre bien des faiblesses. — Heureux effets de l'éducation civique, mise en pratique. — Force de l'éducation, en général. — Les distractions du monde, les orages de la vie, n'effacent pas ce qu'elle a gravé dans l'âme.

CHAPITRE IV.

Remèdes aux causes de la rareté du courage civil, inhérentes à l'état moral de la société. — Sanction religieuse à donner aux vertus publiques.

Aux principes, même les mieux sentis, une sanction est nécessaire. — La vertu civique a besoin d'être soutenue par des motifs de l'ordre le plus élevé pour sortir intacte des positions si périlleuses où elle se trouve souvent placée. — Ces motifs, elle ne les trouve pas dans une philosophie tout humaine, fondée sur *l'intérêt bien entendu*. — Elle ne les trouve pas dans les sentiments d'honneur, qui chez la plupart des hommes ne reposent que dans le soin de se concilier l'opinion publique, et de se donner les apparences de la vertu. — C'est dans une philosophie religieuse qu'il faut placer la sanction de toute morale. — Le philosophe religieux accepte la vertu avec toutes ses charges, et les droits de citoyen avec tous leurs périls. — Notre siècle nous ramène à cette noble philosophie. — La vieille génération passe sans l'attaquer. — La nouvelle l'accueille avec dévouement et la propage. — La foi évangélique est appelée à soutenir le courage civil de toute la dignité de ses croyances, de toute l'énergie de ses convictions.

CONCLUSION.

Quelque haute que soit dans son principe, quelque difficile que soit dans la pratique, la vertu à laquelle cet ouvrage est consacré, il est rassurant de penser qu'elle tend à devenir moins rare. — De beaux exemples ont été donnés à la nouvelle génération. — Elle saura les mettre à profit. — Les destinées de la civilisation vont lui être remises. — Elle a compris la grandeur de son rôle. — Elle s'y prépare, et s'en montrera digne.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.


BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON



TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





